
U d'/of OTTAWA
39003000259639

3-10-45



L'ABBÉ J. MARBEUF
ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE, LICENCIÉ ÈS-LETTRES

Le TABERNACLE

C'est le tabernacle où Dieu habite
avec les hommes. (Apoc. xxi, 3.)

Ouvrage approuvé par

S. G. Mgr Sueur, Archevêque d'Avignon
et S. G. Mgr Rouard, Évêque de Nantes



AVIGNON
AUBANEL FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
IMPRIMEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE Mgr L'ARCHEVÊQUE



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires

sur papier « Perfection » fabriqué par Grosvenor, Chater & Cº de Londres.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par les Éditeurs.



APPROBATION

DE

S. G. Mgr LOUIS-FRANÇOIS SUEUR

Archevêque d'Avignon

(Lettre aux Éditeurs)

Je suis heureux de joindre mon approbation, à celle que Monseigneur l'Evêque de Nantes a donnée à l'ouvrage de M. l'abbé Marbeuf: *Le Tabernacle*, et je fais des vœux pour que ce livre, savant et pieux à la fois, soit lu par le Clergé et les fidèles.

Avignon, le 15 Février 1898.

✠ L. FRANÇOIS, *Arch. d'Avignon.*





APPROBATION

DE

S. G. Mgr PIERRE-ÉMILE ROUARD

Évêque de Nantes

Cher Monsieur le Curé,

Veuillez agréer mes félicitations et mes vœux pour votre nouvel ouvrage : *Le Tabernacle*. Il se recommande par la richesse de la doctrine, la distinction de la forme, le souffle de la vraie piété.

Vous avez composé ce livre au prix d'un sérieux labeur, dans l'unique désir de faire connaître et aimer de plus en plus l'Hôte divin du Tabernacle. Que ce Dieu de toute bonté, daigne combler vos vœux et vous bénisse !

Nantes, le 11 Janvier 1898.

✝ P. EMILE, *Évêque de Nantes.*





PRÉFACE

LE but que nous nous sommes proposé en composant cet ouvrage, a été la glorification de Jésus-Eucharistie. Beaucoup de savants et pieux écrivains, ont déjà traité ce sujet le plus important de tous, puisque l'Eucharistie est la vie des âmes, comme le dit S. Jean : « Le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. »

Il eût été inutile de composer un nouvel ouvrage sur ce sacrement d'amour, si nous ne nous étions pas placé à un point de vue nouveau. La plupart des auteurs qui traitent de l'Eucharistie, ont exposé la doctrine sous une forme abstraite, avec des termes techniques et dans un langage difficile à comprendre pour le vulgaire qui n'est pas initié aux secrets de la théologie : il en résulte que les fidèles, bientôt rebutés par l'aridité de la doctrine, ne lisent pas ces ouvrages, ou que, s'ils les lisent, ils ne les comprennent pas ou les comprennent mal.

D'autres écrits, d'une date plus récente, mettant de côté la doctrine, ne cherchent qu'à frapper l'imagination. Il arrive souvent que ces livres, où le fond est sacrifié à la forme, ne sont que le fruit d'une imagination exaltée ou d'une sensibilité maladive ; s'ils ne sont pas positivement contraire à l'enseignement catholique, au moins, par le défaut de doctrine, sont-ils peu de nature à nourrir la foi, à entretenir la vraie piété, à fortifier

les âmes. Aussi, plusieurs théologiens ont, à bon droit, condamné ces ouvrages où l'imagination a la meilleure part.

Nous avons voulu, en publiant ce nouveau travail sur l'Eucharistie, exposer dans un langage net, précis, à la portée de tous, la doctrine de l'Eglise sur cet auguste sacrement. Nous ne disons rien qu'on n'ait dit avant nous; mais, nous tâchons, sous une forme à la fois littéraire et doctrinale, de faire connaître, dans son ensemble, ce Sacrement qui est la vie des âmes, et de le faire aimer. Les sources auxquelles nous avons puisé sont : le Nouveau et l'Ancien Testament, les Saints Pères, les commentateurs de l'Ecriture et les Liturgistes les plus autorisés.

Le plan que nous avons adopté, est facile à saisir. Le tabernacle en est l'objet principal. La première partie, qui est une sorte de préambule, traite surtout du tabernacle de Moïse qui était une figure du tabernacle chrétien. La seconde est consacrée à l'étude du sacrifice qui est offert devant le tabernacle,

notamment du sacrifice de la messe, dont les sacrifices de l'ancienne loi étaient l'image, et qui est lui-même le renouvellement et la continuation du sacrifice de la croix. La troisième partie considère Jésus-Hostie, en tant qu'il est l'objet de nos adorations ou en tant qu'il sort du tabernacle pour attirer à lui les âmes où il veut reposer et auxquelles il veut se communiquer. La quatrième, enfin, traite de la communion, de ses effets et des grâces qu'elle fait affluer dans les âmes ; d'où il résulte, pour celui qui communie, une vie spéciale que nous appelons « la vie Eucharistique. »

Est-il nécessaire d'ajouter, qu'enfant soumis de l'Eglise catholique, nous retractons d'avance, dans un sujet délicat, toute erreur, qui, involontairement, aurait pu se glisser sous notre plume ? Glorifier Jésus-Hostie et lui attirer des âmes, telle a été, en écrivant cet ouvrage, notre unique préoccupation. Nous disons donc aux lecteurs avec le pieux traducteur de l'Ecclésiastique : « Nous

vous engageons à prendre ce livre avec bienveillance, à faire cette lecture avec le soin le plus attentif et à vous montrer indulgents. » Puissent ceux qui nous lirons, connaître mieux, aimer davantage, servir plus fidèlement le seul vrai Dieu et Celui qu'il a envoyé : Jésus-Christ le divin crucifié, le pain vivant descendu du ciel pour le salut du monde !

La Chapelle-sur-Erdre, 8 septembre 1897.



PREMIÈRE PARTIE

Le Tabernacle de Dieu

Regardez et faites selon le modèle
qui vous a été montré.

(Exode, xxv, 40.)



LE TABERNACLE DE DIEU



I

L'Eglise et le Tabernacle

C'EST le tabernacle où Dieu habite parmi les hommes; c'est là qu'il demeure au milieu d'eux: ils seront son peuple, et lui, le Dieu qui vit avec eux, sera leur Dieu. Ces paroles de l'Apocalypse montrent bien ce que c'est que le tabernacle: c'est la maison où Dieu habite

avec les hommes. Aussi, on comprend, qu'à raison de la sainteté de cette demeure, les chrétiens lui aient donné toute la somptuosité qu'elle mérite et l'aient comme revêtue de gloire.

Entrez dans une église catholique: vous verrez, sans la moindre hésitation, que le tabernacle est le monument principal, celui vers lequel est attirée l'attention, celui vers lequel se concentrent tous les efforts.

Pourquoi la magnificence de cet édifice qu'on appelle l'église? Sans doute, ces murs, cette voûte, ces colonnes, ce toit ont pour but de protéger les fidèles qui prient, qui assistent au saint-sacrifice, contre la pluie, les ardeurs du soleil, les intempéries de la saison. Mais pourquoi les différents arts ont-ils été mis à contribution pour donner au temple catholique cette richesse, cet éclat incomparable? Parce que, dans l'église est le tabernacle et que le tabernacle est la maison de Dieu.

Où est situé le tabernacle? Sur l'autel. — Où est placé l'autel? Dans le sanctuaire. Considérez ensuite l'édifice dans son ensemble: vous verrez que l'architecte, avec un soin infini, a tout distribué pour que de toutes les parties de l'église on puisse apercevoir le sanctuaire, et, dans le sanctuaire, contempler le tabernacle.

Puis, ce tabernacle, avec quelle délicate attention il est paré, embelli, enrichi! Un conopée, de soie ou de velours, l'enveloppe mystérieusement et le montre à demi dissimulé, comme pour dire: C'est là qu'est le Dieu caché. Il est fait de bois artistement ciselé ou de pierre habilement ouvragée: il y a des tabernacles qui, grâce au soin avec lequel ils ont été contruits, sont de petits chefs-d'œuvre.

Mais, si le tabernacle est beau à l'extérieur, on peut dire de lui comme de Marie, le premier et le plus parfait des tabernacles de Dieu, que toute sa beauté est à l'intérieur. Pourquoi cela? Parce que, l'intérieur du tabernacle, touche de plus près l'Hôte divin qui l'habite. Il est intérieurement capitonné de soie blanche, ou, si c'est possible, d'une étoffe encore plus précieuse.

Allez, avant que le jour tombe, dans le calme du soir, vous prosterner au pied du tabernacle du Seigneur, et vous entendrez une voix mystérieuse qui, sortant de cette divine retraite, parlera à votre âme et lui dira: « C'est le tabernacle de Dieu; c'est là qu'il habite avec les enfants des hommes. »

Alors, comme le roi-prophète, vous aimerez le tabernacle, vous l'aimerez avec délices, et, en quelque sorte, épris d'amour pour lui, vous direz

avec le Psalmiste: « A moi vos autels, Seigneur des armées, mon roi et mon Dieu! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur; ils vous loueront dans les siècles des siècles! Un jour passé dans vos parvis vaut mieux que mille dans les palais: j'aime mieux être le dernier dans la maison de mon Dieu, que le premier dans les palais des pécheurs. »





II

La Tente mystique

La tente est l'habitation de ceux qui voyagent et qui n'ont pas de demeure fixe. C'est la maison la plus facile à construire : une pièce de toile, quelques bâtons et des cordes pour la fixer. Le voyageur la roule quand il veut partir et l'attache sur son cheval ou son chameau. Puis, quand il est lassé de courir après la fortune si diverse, à travers les sables du désert, dès qu'il rencontre des palmiers dans le sein d'une calme oasis, une eau qui jaillit pour étancher sa soif, il saute à bas de sa monture, déroule sa tente, la déploie, la fixe à terre, et, protégé par elle contre les ardeurs du soleil, il se repose, il refait ses forces, afin de

continuer sa route vers le but auquel il veut parvenir.

La tente est la demeure de l'Arabe nomade dont la caravane parcourt, sous un soleil brûlant, les solitudes du désert. La tente a été aussi la demeure des Israélites. Déjà Noé parle des tentes de Sem, et Abraham, quand il reçut la visite de Dieu sous la forme d'un ange, se trouvait à la porte de sa tente sous le Chêne de Membré.

Plus tard, lorsqu'Israël, fuyant l'oppression de l'Egypte, se dirigeait sous la conduite d'une nuée lumineuse vers la Terre Promise, il fixait sa tente dans le désert de Sin et il en faisait son habitation.

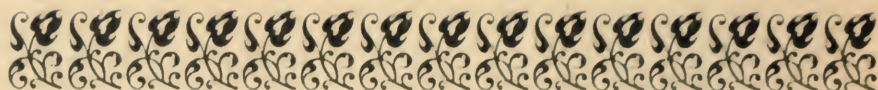
Si la tente a été la première demeure des hommes voyageant sur la terre, image flottante et mobile, elle convient bien à la vie humaine qui n'est qu'un voyage plus ou moins long, mais toujours de peu de durée par rapport à l'éternité où nous allons tous. « Notre vie, dit le Livre de la Sagesse, passe comme un nuage qui ne laisse point de trace et se dissipe comme une brume légère. » « Nous n'avons point ici-bas, dit S. Paul, de demeure permanente : nous cherchons celle de l'avenir. » Voilà pourquoi, cette vie voyageuse de l'homme qui passe, au dire du Psalmiste, n'est qu'un pèlerinage. Aussi, notre âme, selon le langage de S. Pierre, est dans notre

corps comme dans une tente: *Quandiu sum in hoc tabernaculo.*

Or, qu'a fait Dieu dans l'excès de son amour pour nous? Il s'est fait homme, nous dit S. Jean; il a pris une chair en tout semblable à la nôtre, à l'exception du péché. Suivant le langage de S. Paul, il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme et la nature de l'esclave, il s'est rendu semblable aux hommes et dans tout ce qui apparaissait de lui, il ressemblait à un homme.

Bien plus, afin de vivre avec l'homme voyageur sur la terre et de se mêler plus intimement à lui et à sa vie mobile, il a voulu habiter dans une tente. Cette tente mystique, c'est le tabernacle, le tabernacle du Dieu qui vit au milieu des hommes: *Tabernaculum Dei cum hominibus.* « Elle sera à jamais le lieu de son repos: il y établira sa demeure, parce qu'il en a fait choix. »





III

Le Tabernacle de Moïse

DIEU avait confié aux Hébreux une mission providentielle : ils devaient préparer la voie au Messie. Ce peuple privilégié était placé spécialement sous la protection de Dieu, et, c'est pour la conduire à ses fins divines que le Très-Haut voulut vivre au milieu de cette nation choisie. C'est dans ce but qu'il chargea Moïse de construire un tabernacle dont il lui inspira le plan : « Regardez, dit-il, et faites selon le modèle qui vous a été montré sur le Sinaï. »

On voit que nous sommes en présence d'une œuvre considérable à laquelle Dieu attache une importance extrême. Aussi, avec quel art le

tabernacle sera exécuté et avec quelle magnificence! Les plus petits détails en sont déterminés avec un soin délicat. Les rideaux de fin lin, teints de pourpre, parsemés de broderies; les cordons d'hyacinthe qui doivent les relier entre eux; les couvertures qui doivent protéger le tabernacle; les boucles d'airain, les ais de bois incorruptible, les bases, les colonnes de bois de sétim, avec chapiteaux d'or, avec socles d'argent ; les anneaux d'or qui servent à joindre les voiles; tout cela a été prévu, précisé, fixé de manière que la confection du tabernacle soit de tout point irréprochable.

Ce riche tabernacle, fait par ordre de Dieu et sur le modèle par lui inspiré, est divisé en deux parties : derrière le voile de pourpre, brodé de Chérubins, se trouve le Saint des Saints, le sanctuaire par excellence où seul le Grand Pontife peut pénétrer, le jour de Pâques seulement. L'autre partie, devant le voile, est le Saint : c'est le sanctuaire où se tiennent les prêtres, où ils immolent les victimes propitiatoires.

Pourquoi le Saint des Saints est-il orné avec cette pompe et entouré de vénération? Parce que cet auguste tabernacle, ce Saint des Saints, est le lieu où Dieu devait habiter au milieu de son peuple; c'est ce que Jéhovah lui-même avait dit à

Moïse en parlant des Hébreux: « Ils me construiront un sanctuaire afin que j'habite au milieu d'eux. »

Cette habitation de Dieu avec les Israélites et cette direction mystérieuse qu'il leur imprime, n'est que la continuation des promesses faites à Abraham et à Jacob: « Toutes les nations de la terre seront bénies en vous et dans Celui qui sortira de vous; je serai votre protecteur partout où vous irez. » Après la vision de Béthel, en Mésopotamie, Jacob s'écria: « Le Seigneur est vraiment en ce lieu. » Il érigea en autel la pierre sur laquelle sa tête reposa la nuit et y versa de l'huile. C'était le premier sanctuaire de Dieu: que ce lieu est terrible! C'est vraiment la maison de Dieu et la porte du Ciel.

Le tabernacle était aussi la maison de Dieu, mais une maison plus parfaite où Dieu vivait avec son peuple et s'unissait à lui d'une manière plus intime, où il se manifestait à lui: *Mirabilis Deus in sanctis suis.*





IV

L'Arche d'alliance

Si Dieu avait donné le plan du tabernacle et en avait surveillé avec un soin infini la construction, il ne devait pas montrer moins de sollicitude pour la confection de l'Arche d'alliance. Elle était ainsi nommée parce qu'elle était un témoignage de l'alliance faite par Dieu avec son peuple. Le tabernacle n'en fut, en quelque sorte, que l'enveloppe : « Vous mettrez au dedans du voile l'Arche du témoignage. » Jéhovah donne les détails les plus minutieux, afin que cette Arche mystique soit vraiment digne de sa divine présence.

Elle sera faite avec un bois incorruptible, d'un grand prix, qu'on appelait bois de sétim : elle sera

revêtue d'or à l'intérieur et à l'extérieur et enrichie d'une couronne d'or dans sa partie supérieure. L'or y est répandu à profusion : aux quatre angles il y a des anneaux d'or dans lesquels, pour porter l'Arche, entreront des bâtons de bois de sétim, recouverts d'or.

Le couvercle même de cette Arche mystérieuse, jouera son rôle : il s'appellera l'oracle, parce que c'est là que Moïse prêtera l'oreille pour recevoir les oracles de Dieu et il sera complètement d'or et d'un or très pur. On le nommera aussi propitiatoire, parce qu'il sera comme le trône de la grâce et de la miséricorde de Dieu.

De chaque côté du propitiatoire, deux Chérubins d'or battu, étendront leurs ailes pour l'en couvrir, image de la majesté divine qui réside en ce lieu : « Je vous parlerai de dessus le Propitiatoire, du milieu des deux Chérubins, pour vous communiquer les ordres que je donnerai aux enfants d'Israël. »

Enfin, une table dont Dieu déterminera les dimensions, sera faite de bois de sétim, pourvue de bâtons dorés semblables à ceux de l'Arche, et entourée, comme ornement, d'une couronne artistement sculptée.

Quel sera l'usage de cette table? Ecoutez ce que dit Dieu lui-même : « Vous mettrez sur cette

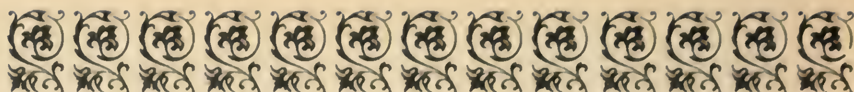
table les pains de proposition, qui seront toujours exposés devant moi. »

Qu'étaient-ce que ces pains de proposition? Ecoutez encore l'oracle du Seigneur. « Vous prendrez de la pure farine; vous en ferez cuire douze pains qui seront chacun de deux dixièmes de farines. Vous les exposerez sur la table très pure devant le Seigneur, six d'un côté et six de l'autre. Vous mettrez dessus de l'encens très luisant, afin que ce pain soit un monument de l'oblation faite au Seigneur. »

« Chaque jour de Sabbat, ces pains seront remplacés par d'autres reçus des mains des Israélites, en vertu d'un pacte éternel. Ils appartiendront à Aaron et à ses enfants; ils les mangeront dans le lieu saint, parce que c'est une chose sainte, le Saint des Saints. »

Ces pains de proposition, façonnés avec une farine choisie, étaient l'image de ce pain d'une parfaite pureté, descendu du ciel, qui devait nourrir les âmes, sous le nom de pain eucharistique.





V

Le Parvis, l'Autel, la Lampe

Dieu voulait que le tabernacle qu'il préparait, fût vraiment digne de Celui qui devait en faire sa demeure; aussi, il ne néglige rien, pas même les accessoires; il faut que tout dans le tabernacle et autour du tabernacle, proclame la gloire du Dieu vivant.

Afin que l'on soit rempli d'une sainte terreur en approchant du tabernacle, il veut qu'il soit entouré d'un parvis ou péristyle, avec des colonnes et des rideaux qui en rendent l'aspect plus mystérieux. Dieu lui-même en donne le dessein: « Vous ferez aussi le parvis du tabernacle; ce parvis aura du côté du midi des rideaux de fin lin; chaque côté aura cent coudées de long. Vous y poserez vingt

colonnes d'airain avec chapiteau d'argent. Il y aura de même, du côté de l'aquilon, des rideaux de cent coudées avec vingt colonnes. Quelle grâce et quelle majesté ces colonnes et ces brillantes draperies devaient donner au tabernacle! Quelle richesse y est déployée. Les colonnes du parvis seront revêtues tout autour de lames d'argent, leurs chapiteaux seront d'argent et leurs bases d'airain. »

Il y aura aussi un autel et cet autel, sur lequel s'immoleront les victimes, ne sera pas moins somptueux. Il sera fait conformément au modèle qui a été montré sur le Sinaï. Il aura cinq coudées de long et autant de large : il sera carré et aura trois coudées de haut. Quatre cornes, recouvertes d'airain, s'élèveront des quatre coins de l'autel. Comme l'autel était quelque chose de saint, qu'un pied profane ne devait pas toucher, Dieu commande de faire une grille d'airain, en forme de réseau protecteur, qui devait s'étendre jusqu'au milieu de l'autel. De plus, comme cet autel devait accompagner le peuple d'Israël dans ses pérégrinations, il devait être portatif et muni d'anneaux. Il ne devait pas être solide, mais vide et creux au dedans. Tous ces détails ne sont point inutiles, quand on comprend le but de cet autel et le rôle qu'il devait jouer.

Comme signe de la présence de Dieu dans son tabernacle, des lampes au nombre de sept, symbole de la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, devaient brûler devant le tabernacle de l'alliance. Dieu dit à Moïse : « Ordonnez aux enfants d'Israël de vous apporter de l'huile la plus pure, provenant d'olives pilées au mortier, parce que cette huile est plus parfumée et plus suave que celle qui est exprimée par la pression. Ces lampes brûleront dans le tabernacle du témoignage, en dehors du voile qui est suspendu devant l'Arche. »

Ces lampes dont l'une au moins devait brûler continuellement, reposaient sur un chandelier à sept branches : « Vous ferez aussi un chandelier de l'or le plus pur, battu au marteau, avec sa tige et ses branches, les coupes, les pommes et les lis qui en sortiront. »

Ce chandelier, dont le plan a été dressé par Dieu, avait réellement six branches et une tige, pour porter les sept lampes. Chaque branche devait avoir trois ornements en forme de calice, qui avaient en bas, à leur naissance, un bouton, puis se terminaient par une coupe en fleur de lis, habilement travaillée.

Dieu ne néglige rien pour donner à son tabernacle la majesté qui lui est due.



VI

Ce que renfermait l'Arche d'alliance

On lit, au second Livre des Paralipomènes, qu'il n'y avait dans l'Arche que les deux Tables qui y furent mises par Moïse sur l'Horeb, lorsque le Seigneur donna sa loi aux enfants d'Israël, à leur sortie d'Egypte. C'est aussi ce qu'affirme le IIIe Livre des Rois. Mais S. Paul, dans l'Epître aux Hébreux, nous dit « qu'après le second voile, était le tabernacle, appelé Saint des Saints où il y avait un encensoir d'or et l'Arche d'alliance toute couverte d'or, dans laquelle était une Urne d'or contenant de la Manne, et la verge d'Aaron, qui avait fleuri et les deux Tables de l'alliance. »

Donc, d'après S. Paul, il n'y aurait pas eu seulement dans l'Arche d'alliance, comme

l'enseignent le IIIe Livre des Rois et le IIe Livre des Paralipomènes, les deux Tables de la loi, mais encore l'Urne contenant la Manne et la verge d'Aaron, qui avait fleuri !

Peut-être, suivant quelques interprètes, il ne serait pas difficile de concilier ces deux opinions, contradictoires en apparence. Dans l'Arche d'alliance portée par les Hébreux, pour les préserver de toute profanation, il y aurait eu réellement ces trois choses : les deux Tables de la loi, la verge d'Aaron et l'Urne d'or contenant la Manne; mais dans le temple, où cette profanation n'était plus à craindre, on aurait seulement laissé dans l'Arche les deux Tables; la verge d'Aaron et l'Urne d'or auraient été déposées dans un autre lieu, par exemple dans le Trésor, comme le Livre de la Loi de Moïse.

On sait ce que c'étaient que ces deux Tables : elles renfermaient la Loi dictée par Dieu à Moïse. Le Seigneur dit à Moïse : « Montez au haut de la montagne où je suis et vous y demeurerez; je vous donnerai des Tables de pierre, la Loi et les Commandements, afin que vous instruisiez le peuple. » Moïse reçut sur la montagne sainte, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, ces deux Tables écrites de la main de Dieu. Mais, en

descendant de l'Horeb, il trouva les Israélites qui dansaient devant le Veau d'or, et, indigné, il brisa les deux Tables. Sur l'ordre de Dieu, Moïse fit deux autres Tables semblables aux premières et ce sont ces deux dernières, où la loi était écrite de la main de Dieu, qui furent déposées dans l'Arche d'alliance.

On sait également ce que c'était que la Manne. Les Israélites étaient dans le désert de Sin, le quinzième jour du second mois après la sortie d'Egypte; Dieu, pour ce peuple privilégié fit pleuvoir le pain du ciel, c'est-à-dire la Manne. Le matin, il se trouva autour du camp, une rosée dont la surface de la terre était couverte. C'était quelque chose de ténu, comme pilé au mortier, ressemblant à des grains de gelée blanche. On ne devait ramasser à la fois pour chaque personne, que la ration de chaque jour, sauf le sixième jour où on en ramassait pour le sabbat. Moïse dit: « C'est là le pain que le Très-Haut vous donne à manger. » Sur l'ordre du Seigneur, Aaron en remplit un vase qu'il plaça dans le tabernacle, comme un mémorial pour les siècles à venir.

La jalousie mettait la division parmi les tribus d'Israël: Dieu, pour faire cesser les plaintes et fixer la prééminence dans le sacerdoce, ordonna

de prendre une verge comme insigne de chaque tribu et portant son nom. Ces verges devaient être placées dans le tabernacle, et celle qui fleurirait, déterminerait en quelle tribu et en quelles mains serait l'autorité sacerdotale. Il fut ainsi fait. Le lendemain, la verge d'Aaron, représentant la famille de Lévi, avait fleuri produisant des boutons et des fleurs d'où sortaient des amandes. Sur l'ordre du Seigneur, la verge d'Aaron, comme emblème de la volonté de Dieu, fut déposée dans le tabernacle de l'alliance.





VII

Dieu et le Tabernacle

Dieu avait dit à Moïse, en parlant du Propitiatoire fait d'un or très pur : « C'est de là que je vous donnerai mes ordres ; je vous parlerai de dessus le Propitiatoire, du milieu des deux Chérubins qui seront au-dessus de l'Arche du témoignage, pour vous faire savoir tout ce que je voudrai commander aux enfants d'Israël. »

Dieu montrait par là qu'il avait fait choix du peuple Israélite, qu'il voulait l'aider à remplir sa mission, le guider, l'instruire, l'empêcher de tomber dans le mal ou l'en retirer par de sages conseils : il montrait que ce peuple serait son peuple et que lui il serait son Dieu.

Le Seigneur, dont les paroles ne trompent pas, avait promis de parler à son peuple du Propitiatoire. Le peuple devait donc, s'il avait confiance en Dieu. le consulter par l'intermédiaire de Moïse, toutes les fois qu'il aurait une difficulté grave à résoudre : c'est ce qu'il fit.

Des difficultés surgirent au sujet de la célébration de la Pâque, parce que des hommes étaient devenus impurs en touchant un corps mort. Que faire? devaient-ils célébrer la Paque? Moïse à qui ils avaient soumis cette difficulté, leur dit : « Attendez que je consulte le Seigneur, pour savoir ce qu'il ordonne. » Le Seigneur parla ensuite à Moïse et lui fit connaître ses volontés. Des cas semblables se présentaient souvent.

Aussi, écoutez ce que nous lisons au Livre des Nombres : « Quand Moïse entrait dans le tabernacle de l'alliance pour consulter l'oracle de Dieu, il entendait la voix de Celui qui lui parlait du Propitiatoire, placé au-dessus de l'Arche du témoignage entre les deux Chérubins, d'où il parlait à Moïse. »

Dieu habitait dans le tabernacle et l'enveloppait de sa majesté. Le jour où le tabernacle fut dressé, il fut couvert d'une nuée : depuis le soir jusqu'au matin, on vit paraître comme un feu sur la

tente. Ceci continua toujours : une nuée couvrait le tabernacle pendant le jour; pendant la nuit, c'était comme une sorte de feu qui le couvrait.

Lorsque la nuée, qui couvrait le tabernacle, se retirait de dessus et s'avançait, les enfants d'Israël partaient; lorsque la nuée s'arrêtait, ils campaient en ce même lieu. Ils partaient au commandement du Seigneur, et à son commandement, ils dressaient le tabernacle. Ils dressaient leurs tentes au commandement du Seigneur et ils partaient à son commandement, étant aux aguets pour connaître les ordres de Dieu, comme il l'avait prescrit à Moïse.

Il y avait donc dans le tabernacle quelque chose de plus précieux encore que la verge miraculeuse d'Aaron, que l'urne d'or contenant la manne descendue du ciel, que les tables de la loi donnée par Dieu; il y avait Dieu lui-même qui habitait le tabernacle et qui l'entourait de sa gloire : « Une nuée couvrit le tabernacle du témoignage et il fut rempli de la gloire du Seigneur. »





VIII

Le Temple

Le tabernacle que Moïse avait exécuté sur l'ordre de Dieu, était portatif : il était fait pour un peuple voyageur comme l'était Israël qui marchait vers la terre promise. Ce tabernacle était destiné à accompagner Israël dans toutes ses pérégrinations, à le fortifier, à l'encourager, à le faire triompher de ses ennemis.

Mais ce n'était là qu'un tabernacle provisoire, le seul qui convînt à un peuple en marche ; lorsque David eut pénétré à Jérusalem et qu'il eut fait de cette ville, où il fixa sa résidence, la capitale de la Judée, un autre tabernacle, plus digne du Dieu d'Israël, devait s'élever dans la ville sainte.

C'est le prophète Nathan qui notifia à David le désir du Très-Haut, qu'un temple lui fût érigé: « Depuis la sortie d'Egypte, j'ai toujours été, dit le Seigneur, sous des pavillons et sous des tentes. Pourquoi ne m'avez-vous point bâti une maison de cèdre ? » Cependant Dieu, par la bouche du prophète fait connaître à David que ce ne sera pas lui, mais son fils qui construira le temple : « Ce sera lui qui bâtira une demeure à mon nom. »

Salomon, fidèle à la promesse faite par David, son père, mit à profit la paix dont il jouissait, pour bâtir à Dieu une maison digne de lui.

Le temple n'était que le tabernacle dont Dieu avait donné le plan à Moïse sur l'Horeb ; mais c'était un tabernacle fixe, fait de bois de cèdre et de pierres de taille. Ce nouveau tabernacle devait être vraiment digne du Très-Haut : aussi, il revêtît une grandeur et une majesté incomparables. Il surpassa par sa richesse les plus beaux temples de la terre. Comme le Seigneur était le Dieu des dieux, la maison du Dieu vivant et immortel, devait être le temple des temples.

Salomon travailla sept ans à la construction du temple. Il choisit des ouvriers dans tout Israël et il ordonna qu'on rassemblât trente mille hommes : il les envoyait au Liban tour à tour, dix mille

hommes chaque mois. Salomon avait à son service 70,000 manœuvres qui portaient les fardeaux et 80,000 qui taillaient les pierres sur la montagne, indépendamment de ceux qui avaient l'intendance sur chaque ouvrage : ils étaient au nombre de trois mille ; de plus, trois cents transmettaient les ordres au peuple et aux travailleurs.

Le temple n'étant que le tabernacle agrandi, renfermait tout ce que contenait le tabernacle : l'autel des parfums, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, la mer d'airain ou bassin porté sur douze bœufs d'airain, servant aux purifications des prêtres. Il comprenait quatre parvis : le parvis des Gentils, celui des Juifs, des Prêtres, le Saint des Saints.

L'ornementation du temple était d'une grande magnificence : nous lisons au Livre des Rois qu'il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or : le pavé était de marbre enrichi d'or, les lambris de cèdre doré et ornés de sculptures ; au-dessus de l'Arche d'alliance, se trouvaient deux Chérubins dorés, déployant leurs ailes.

Cette magnifique demeure, faite pour Dieu, était digne de lui ; aussi, le Seigneur dit à Salomon : « J'habiterai au milieu des enfants d'Israël et je n'abandonnerai point mon peuple. »



IX

La Consécration du Temple

LORSQUE le temple fut achevé, Salomon s'écria : « J'ai bâti cette maison, ô mon Dieu, afin qu'elle soit votre demeure et que votre trône s'y affermisse pour jamais ! » Mais, pour que le temple devînt la maison et le trône du Très-Haut, il fallait qu'elle fût consacrée par des cérémonies et des onctions spéciales.

Salomon ordonna donc qu'on célébrât une grande fête à laquelle il prendrait part avec tout son peuple ; elle devait durer quatorze jours : sept jours seraient consacrés à la Dédicace du temple et sept jours à la fête des Tabernacles.

C'était au mois d'éthanim qui s'étendait de la mi-septembre à la mi-octobre. Tout le peuple,

assemblé autour de Salomon, marchait devant l'Arche et immolait des victimes sans nombre, des bœufs et des brebis. Les prêtres portaient l'Arche d'alliance : ils la déposèrent dans le lieu qui lui était destiné, dans l'Oracle du temple, dans le Saint des Saints, sous les ailes des Chérubins.

Ce fut une fête splendide. Les Lévites et les Chantres, sous la direction d'Asaph, d'Eman et d'Idithun, avec leurs enfants et leurs parents, vêtus de lin, faisaient retentir les cymbales, les psaltérions et les guitares; ils étaient placés à l'orient de l'autel avec cent-vingt prêtres qui sonnaient de la trompette. Quel merveilleux concert à la gloire du Tout-Puissant! Les voix, se mêlant harmonieusement aux trompettes, aux cymbales, aux orgues et aux autres instruments de musique, retentissaient dans le temple et se faisaient entendre au loin.

La fumée du sacrifice monta vers le ciel avec les voix et les accords harmonieux des instruments de musique. Le roi et tout le peuple immolaient des victimes devant le Seigneur. Le roi Salomon sacrifia vingt-deux mille bœufs et cent-vingt mille moutons.

Le roi était l'élu de Dieu et le représentant de son peuple devant le Seigneur; aussi, voulut-il lui-même, au nom de tous les enfants d'Israël,

consacrer à Dieu cette magnifique demeure. Il avait fait construire une estrade d'airain, qui était placée au milieu du temple. Il y monta, puis, sous les yeux de la multitude qui s'unissait à lui, il se mit à genoux et fit à Dieu une prière par laquelle il se consacrait lui et son peuple au Seigneur :

« Seigneur, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu semblable à vous ni dans le ciel ni sur la terre ; vous qui conservez l'alliance et la miséricorde que vous avez promise à vos serviteurs fidèles qui marchent devant vous de tout leur cœur. Est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre ? Si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie. »

Quand Salomon eut achevé sa prière, le feu descendit du ciel et consuma les holocaustes et les victimes ; la majesté de Dieu remplit toute la maison. Tous les enfants d'Israël virent descendre le feu et la gloire du Seigneur sur le temple ; ils se prosternèrent la face contre terre, sur le pavé : ils adorèrent le Seigneur et le louèrent parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle.

Dieu dit à Salomon : « J'ai exaucé votre prière ; j'ai sanctifié cette maison que vous avez bâtie ; mes yeux et mon cœur y seront toujours. »



X

Les Figures

Toutes ces choses, dit S. Paul, étaient des figures de ce qui devait arriver. Dieu avait fait choix du peuple d'Israël pour préparer les voies au Messie; l'ancienne alliance préfigurait la nouvelle, et, suivant le langage de l'Apôtre, tout ce qui s'accomplissait sous l'Ancien Testament, n'était que la figure et l'ombre, en quelque sorte, de ce qui devait s'accomplir plus tard.

Nous avons décrit le tabernacle construit par Moïse sur l'ordre même de Dieu : nous avons dit que, malgré sa magnificence, il n'était que l'enveloppe de l'Arche d'alliance. Celle-ci, comme l'indique son nom, était l'Arche du témoignage;

elle renfermait les instruments de la puissance merveilleuse de Dieu et de son insigne bonté envers Israël : les Tables de la loi, la verge d'Aaron et la Manne donnée en nourriture aux Hébreux dans le désert.

Nous avons décrit également les accessoires du Tabernacle : le Parvis, l'Autel, la Lampe. Dieu lui-même avait donné le plan de toutes ces choses et il avait voulu que, fabriquées par les meilleurs artistes, elles fussent dignes de sa majesté divine. Lorsque, maître de la Terre promise, le peuple élu, cessa de voyager et se fixa dans les régions qui lui étaient échues en partage, le Temple, qui n'était que le tabernacle agrandi, devint la maison de Dieu et fut comme enveloppé de sa majesté.

Or, tout cela était beau, grandiose, fait pour Dieu : cependant, nous dit S. Paul, ce n'était là que l'ombre, la figure du tabernacle et du temple où devait habiter le Dieu vivant, le Dieu-Eucharistie. Écoutez le langage de l'Apôtre :

« Les prêtres de l'ancienne loi, rendent à Dieu le culte qui consiste en des figures et des ombres des choses du Ciel, ainsi qu'il fut dit à Moïse, lorsqu'il devait fabriquer le tabernacle : Ayez soin de faire tout selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. Jésus-Christ, au contraire,

a reçu une sacrificature d'autant plus parfaite qu'il est le médiateur d'une meilleure alliance, fondée sur de meilleures promesses. »

« Voici l'alliance que je ferai avec les enfants d'Israël, quand ce temps nouveau sera venu, dit le Seigneur. J'imprimerai mes lois dans leur esprit et je les écrirai dans leur cœur; je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. »

S. Paul dit dans la même Epître aux Hébreux: « Le Saint Esprit nous montra que la voie du vrai sanctuaire n'était point encore découverte, pendant que le premier tabernacle subsistait. Jésus-Christ, le Pontife des biens futurs, venu dans le monde, est entré une seule fois dans le sanctuaire, par un tabernacle plus grand et plus excellent, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie commune et ordinaire; il y est entré non avec le sang des boucs et des veaux, comme dans l'ancienne alliance, mais avec son propre sang, nous ayant acquis la rédemption éternelle. »

Disons donc avec S. Thomas d'Aquin: « Au banquet du nouveau Roi, la Pâque de la loi nouvelle met fin à la Pâque antique; un nouveau sacrifice remplace l'ancien, la vérité dissipe l'ombre, et la lumière, les ténèbres de la nuit. »



XI

Le Tabernacle des Chrétiens

Nous avons dit ce qu'était le tabernacle chez les Juifs : le plan en avait été inspiré ; Dieu lui-même avait voulu présider à la fabrication de ce tabernacle. Les moindres détails en avaient été réglés et minutieusement exécutés selon les conseils de l'éternelle Sagesse. Nous avons montré d'après les Livres de Moïse, de quel éclat il était revêtu, quelle richesse d'ornementation en rehaussait la beauté.

Non seulement ce tabernacle était merveilleusement construit, mais tout ce qui l'entourait, tout ce qui était fait pour lui, brillait d'une divine splendeur. Le temple, qui n'était que le tabernacle

agrandi, était lui-même d'une beauté et d'une richesse inouïes. Et, cependant, que contenaient le tabernacle et le temple? Nous l'avons dit déjà, les symboles de la puissance de Dieu : la verge d'Aaron, le Livre de la loi, la Manne tombée dans le désert. Dieu habitait-il substantiellement dans le tabernacle? Non, il y manifestait seulement sa gloire.

Or, si le tabernacle antique, qui ne renfermait que des symboles et des figures, revêtait un pareil éclat, quelle ne doit pas être la magnificence du tabernacle chrétien, qui ne renferme pas seulement l'ombre de Dieu, mais Dieu substantiellement présent?

On pourrait dire du tabernacle chrétien, ce que S. Thomas d'Aquin disait de la louange due à Dieu : « Ose tout ce que tu pourras, tu n'en feras jamais assez. »

Aussi, les chrétiens de tous les âges, mais surtout ceux que le ciel avait doués de la fortune, ont fait des efforts inouïs pour élever des tabernacles et des temples dignes de Dieu.

C'est surtout le Moyen Age, si croyant, qui a, sous ce rapport, tenté tout ce que peut la foi catholique. Quelles merveilleuses églises! quels sanctuaires ravissants! Quelles lignes

harmonieuses! Quelles belles et mystérieuses verrières! Que d'argent et que d'art dépensés pour ériger ces temples à la Divinité!

Notre siècle qui a eu ses élans de foi et d'amour, mais dont le scepticisme a brisé les ailes, s'est prosterné d'admiration devant ces splendides œuvres architecturales du Moyen Age. Il s'est fait une gloire non pas de les surpasser, mais de les égaler. Et, il faut bien l'avouer à notre honte, malgré les moyens que nous fournit la science, nous sommes, la plupart du temps, restés au-dessous de nos modèles.

Mais, disons-le, en terminant, ce qui fait la grandeur du temple et du tabernacle chrétiens, ce n'est pas tant la richesse et l'harmonie des lignes, que la majesté du Dieu qui l'habite : le tabernacle antique contenait l'ombre de la Divinité ; le tabernacle chrétien renferme la Divinité elle-même.

Le temple chrétien, même le plus humble, caché au fond des bois, dans un petit hameau de la campagne, est vraiment la maison de Dieu : *Non est hic aliud, nisi domus Dei.*



IIe PARTIE

Le Sacrifice

Je vous sacrifierai une hostie de louanges.

(Ps. cxv, 17.)



LE SACRIFICE



I

Le Prêtre et le Tabernacle

DIEU avait dit : « Tremblez en entrant dans mon sanctuaire. » Aussi, ce n'est qu'avec un saint tremblement que le Grand Prêtre, une fois l'année, pénétrait dans le Saint des Saints. Afin que cette entrée fût plus solennelle, Dieu lui-même en avait réglé le cérémonial. Comme

le lin, par sa blancheur, est le symbole de la pureté du sacrificateur, le prêtre devait revêtir une tunique de lin: sa ceinture, sa tiare devaient être également de lin. Ces vêtements, image de la sainteté du prêtre, il ne devait les prendre qu'après s'y être préparé par des ablutions.

Si le prêtre de l'ancienne loi devait être saint pour approcher du tabernacle et du Dieu qui y manifestait sa gloire, quelle ne doit pas être la sainteté du prêtre de la loi nouvelle qui, non seulement approche de Dieu, mais qui le touche de ses mains! « Aurait-il, dit l'auteur de l'Imitation, une pureté angélique et la sainteté de Jean-Baptiste, il ne serait pas encore digne de recevoir ou de toucher ce Sacrement! »

« Oui, poursuit ce pieux auteur, les mains du prêtre doivent être sans tache, sa bouche pure, son corps saint, son cœur immaculé, puisque c'est Dieu, la pureté même, qui vient à lui. »

Voyez aussi avec quel soin, avec quelle conscience de sa faiblesse et de la grande œuvre qu'il va accomplir, le prêtre catholique se prépare à monter à l'autel! Il commence par se laver les mains, afin qu'il n'y ait rien de souillé en lui, ni le corps, ni l'âme. Il revêt l'amict d'une éclatante blancheur et s'en couvre comme de ce casque du salut, dont

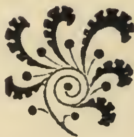
parle S. Paul, pour repousser les assauts de l'esprit du mal. Il revêt ensuite l'aube de lin, toute blanche, symbolisant la pureté de son cœur. Il ceint son corps d'une corde blanche, pour étouffer en lui tout levain d'impureté. Il porte au bras gauche le manipule, semblable au laboureur dont la gerbe, fruit d'un rude travail, produit une si douce récompense! Il se passe au cou l'étole qui lui rappelle la robe de nos premiers parents, souillée par le péché et lavée ensuite dans le sang de l'Agneau.

Enfin, il revêt la chasuble brodée d'une croix ; elle lui rappelle la croix que portait le Sauveur en montant au Calvaire : c'est la croix du Christ dont le joug est doux et le fardeau léger.

C'est, revêtu de ces ornements, image de la pureté de son âme, qu'il va monter vers l'autel du sacrifice.

Il s'avance avec tremblement vers le tabernacle du Seigneur, profondément convaincu qu'il est indigne de remplir ce grand ministère. Il murmure, en empruntant le langage du Psalmiste : « J'approcherai de l'autel de mon Dieu, du Dieu qui fait la joie de ma jeunesse. Jugez-moi, ô mon Dieu, et voyez que je n'ai rien de commun avec un peuple qui vit dans l'impiété. »

Mais voilà que son esprit s'inquiète et se trouble à la vue du ministère qu'il va remplir : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme et pourquoi ce trouble ? » — Il reprend courage : « Espère en Dieu ; il faut continuer de rendre hommage à ce Dieu qui a sauvé le monde et qui doit te sauver. »





II

L'Autel catholique

Le prêtre, vêtu de la chasuble, après avoir fléchi le genou, a dit dans un sentiment de crainte révérencielle : J'approcherai de l'autel de mon Dieu. Il s'est incliné devant le Très-Haut, il s'est frappé la poitrine, ayant conscience de son indignité ; mais Dieu qui aime les humbles, l'a réconforté, et prêt désormais à accomplir son divin ministère, le voilà qui se relève et qui franchit les degrés de l'autel.

L'autel catholique n'a peut-être pas la richesse et l'éclat majestueux de l'autel du temple de Salomon. Cet autel, comme nous le lisons au IVe

Livre des Paralipomènes, était d'airain : il avait vingt coudées de long, sur vingt de large et dix en hauteur. Il était doré : « Salomon fit faire tous les vases de la maison du Seigneur et l'autel d'or. » Il est écrit également au Livre des Rois : « Il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or ; il couvrit aussi d'or tout l'autel qui était devant l'Oracle. » Ce qui rehaussait encore la majesté de cet autel, c'est que deux chérubins de bois d'olivier, de dix coudées de haut, recouvraient de leurs ailes déployées le sanctuaire et l'autel.

Ce qui ajoutait encore à la magnificence de l'autel du temple, c'étaient tous les vases nécessaires à la purification des prêtres et aux sacrifices des victimes : la mer de fonte, contenant trois mille mesures et reposant sur douze bœufs en même métal ; les dix chandeliers d'or, la table d'or sur laquelle on devait mettre les pains toujours exposés devant le Seigneur.

L'aspect de l'autel chrétien est généralement moins imposant. Au commencement du christianisme, dans les Catacombes, la messe se célébrait sur la tombe des martyrs ; l'autel primitif rappela cet usage et il présentait la forme d'un tombeau. Longtemps il conserva cette forme ; dans la suite, il ressembla plutôt à une table, soutenue par des

supports, rappelant la table sur laquelle le Sauveur avait institué le Sacrement de l'Eucharistie.

Cependant, à raison de la dignité du sacrifice offert sur cet autel, des personnes riches, des princes, des souverains eurent à cœur de donner aux autels chrétiens toute la pompe qu'ils méritaient, pour rendre hommage à la victime immolée sur eux. Dès le IVe siècle, S. Sylvestre fit exécuter un autel d'argent massif et d'or, enrichi de 210 pierres fines. Constantin donna à Saint-Jean-de-Latran sept autels d'argent, du poids de 260 livres chacun. En 835, à Saint-Ambroise-de-Milan, un autel d'or fut exécuté par un artiste du nom de Volvinius. Au XVIIe siècle, les autels étaient de véritables portiques de temple, ornés de frontons brisés, de colonnes torses, de consoles, de volutes ; le marbre et les dorures y sont répandus à profusion. A notre époque, où on est revenu à l'art du XIIIe siècle ; les autels sont de petits monuments gothiques, surmontés de dais, ornés de gracieux clochetons. Quoi qu'il en soit, si l'autel chrétien n'a pas la richesse et la magnificence de l'autel du temple de Salomon, il n'est peut-être pas nécessaire qu'il ait cette somptuosité. L'autel du temple de Jérusalem, devait inspirer au peuple juif, facilement entraîné vers les idoles, le respect de Jéhovah, le Dieu des

dieux. Mais sur cet autel ne résidait que la majesté de Dieu. C'est Dieu lui-même qui fait la dignité de l'autel catholique ; ce n'est pas l'ombre de Dieu, c'est Dieu lui-même qui habite sur cet autel si humble ou si pauvre qu'il soit.

Voilà pourquoi le prêtre s'avance en tremblant vers cet autel et vers le Dieu qui fait la joie de sa jeunesse.





III

Le Sacrificateur

En franchissant les degrés de l'autel, le prêtre catholique peut dire avec le Prophète-Roi : « Je sacrifierai une hostie de louanges, en invoquant le nom du Seigneur; » car, c'est vraiment une victime qu'il va immoler et il est essentiellement un sacrificateur.

Le prêtre est le ministre de l'expiation, au nom de tout le peuple dont il est l'ambassadeur auprès de Dieu, et le péché ne s'expie que dans le sang.

Moïse, nous dit S. Paul, ayant récité devant le peuple toutes les ordonnances de la loi, prit du sang des veaux et des boucs avec de l'eau et de l'hysope; il en jeta sur le Livre de la loi et sur

tout le peuple, en disant: « C'est le sang du testament que Dieu a fait en votre faveur. » Il aspergea encore de sang le tabernacle et tous les vases qui servaient au culte de Dieu. Selon le précepte de la loi, il n'y a rien pour ainsi dire qui ne se purifie dans le sang et si le sang ne coule pas, les péchés ne sont pas remis.

Cette idée de l'expiation des péchés par l'effusion du sang, se trouve chez tous les peuples; elle n'était que l'image du grand sacrifice qui devait s'offrir sur le Calvaire pour l'expiation des péchés du genre humain. C'est encore la pensée de S. Paul dans son épître aux Hébreux: « Il était nécessaire que ce qui n'était que la figure des choses célestes, fût purifié par le sang des animaux; mais que les choses célestes mêmes le fussent par des victimes plus excellentes. »

Car, ajoute, l'Apôtre, si le sang des boucs et des taureaux et l'aspersion de l'eau mêlée avec la cendre d'une génisse, sanctifient ceux qui ont été souillés, en leur donnant une pureté charnelle; combien plus le sang de Jésus-Christ qui, par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour nous faire rendre un culte parfait au Dieu vivant?

Les prêtres, dit encore l'Apôtre, entraient en tout temps dans le premier tabernacle, pendant qu'ils étaient dans l'exercice des fonctions sacerdotales, mais il n'y avait que le seul Pontife qui entrât dans le second, dans le Saint des Saints, et seulement une fois l'année; il y faisait couler le sang des victimes qu'il offrait pour ses fautes et celles du peuple. Il était l'image de Jésus, le Pontife des biens futurs, qui est venu dans le monde, qui est entré une seule fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus excellent; il y est entré non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang.

Que fait le prêtre catholique, montant à l'autel? Il continue l'œuvre de Jésus-Christ, Jésus a été le grand sacrificateur dont le sang a expié nos péchés; le prêtre, son ministre, comme lui offrira un sacrifice d'expiation pour les péchés, et le sang qu'il versera ne sera pas le sang inefficace des boucs et des génisses, mais le sang rédempteur du Dieu mort sur le calvaire, qui, comme le dit le disciple bien-aimé, a lavé nos péchés dans son sang: *lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.*





IV

La Victime

Saint Paul a dit : Pour que les péchés soient remis, il faut l'effusion du sang, c'est-à-dire que les péchés ne sont remis qu'autant qu'ils sont effacés dans le sang.

Mais, quel sera le sang qui effacera le péché ? Le sang de la victime. Pour qu'il y ait expiation, il faut que des victimes soient immolées. Cette notion de l'expiation des fautes par le sang des victimes, a existé chez tous les peuples, et, chose remarquable, l'expiation sera d'autant plus parfaite que la victime elle-même sera plus parfaite et plus pure. Cela se comprend : une victime imparfaite n'apaisera qu'imparfaitement la Divinité ;

une victime parfaite seule apaisera un Dieu infiniment parfait.

Voilà pourquoi, chez les nations antiques, considérant que l'homme était la plus parfaite des créatures, on avait choisi l'homme comme victime expiatoire et on l'immolait dans des sacrifices sanglants. Ces sacrifices humains ayant été taxés de barbarie, à mesure que la civilisation se développa, on cessa de prendre des hommes pour victimes et on immola des animaux, puisque dans l'idée des peuples, le sang était nécessaire pour l'expiation. Mais tous les animaux ne pouvaient pas convenir également à l'expiation : on choisit surtout ceux qui, par leur blancheur immaculée, exprimaient mieux la pureté et par là même présentaient une victime plus parfaite et plus agréable à la Divinité.

Si, pour le sacrifice annuel d'expiation, les Hébreux choisissaient un bouc, c'est parce que cet animal repoussant, signifiait mieux la laideur du péché. Dans les autres cas, ils prenaient une victime innocente et pure, comme nous le lisons dans le Lévitique : « Si l'oblation est un holocauste et que ce soit un bœuf, il en prendra un qui soit sans tache ; si l'offrande est un holocauste de brebis ou de chèvres, celui qui l'offre, la choisira sans tache.

Si l'on offre en holocauste des oiseaux, ce seront des oiseaux qui sont le symbole de la pureté et de l'innocence : des tourterelles ou de petites colombes. » Cet holocauste offert au Seigneur, dit le Lévitique, est une oblation qui est très agréable.

Enfin, lorsqu'en souvenir de la délivrance de l'Egypte, Dieu commande à Moïse et aux enfants d'Israël d'immoler un agneau, image de l'Agneau qui sera immolé pour le salut du monde, écoutez les ordres du Très-Haut :

« Qu'au dixième jour de ce mois, chacun prenne un agneau pour sa famille et sa maison. S'il n'y a pas dans la maison assez de personnes pour manger l'agneau, il aura recours aux voisins dont la maison touche la sienne, jusqu'à ce qu'il y ait assez de monde pour manger l'agneau. Cet agneau n'aura qu'un an et il sera sans tache. Vous pourrez aussi choisir un chevreau qui présente les mêmes qualités. »

Le prêtre catholique étant un sacrificateur plus parfait que le prêtre juif, devra lui aussi immoler une victime ; mais cette victime sera la victime par excellence, « la victime pure, la victime sainte, la victime immaculée. »



V

L'Immolation

L'Immolation de la victime, dans l'idée des peuples, était nécessaire pour que le sacrifice fût complet. Cela se comprend : nous avons dit plus haut que le sang devait couler pour l'expiation des fautes ; or, le sang ne peut être répandu pour laver le crime, qu'autant que la victime est immolée. C'est ainsi que Moïse, inspiré de Dieu, entendait le sacrifice ; aussi, il dit dans le Lévitique :

« Le prêtre mettra la main sur la tête de la victime : Il immolera le veau devant le Seigneur, et les prêtres, enfants d'Aaron, en offriront le sang, en le répandant autour de l'autel qui est devant la porte du tabernacle. Ils enlèveront la peau de

la victime et ils en couperont les membres par morceaux. Ils mettront le feu sous l'autel, après avoir préparé le bois. Ils placeront dessus, les membres découpés de la victime, la tête et tout ce qui fait partie du foie. Les intestins et les pieds seront d'abord lavés dans l'eau. Le prêtre les brûlera sur l'autel, afin d'offrir à Dieu, par ce moyen, un holocauste d'agréable odeur. » Moïse ajoute plus loin : « Les prêtres prendront les restes de la victime pour entretenir le feu du Seigneur ; ils feront brûler le tout sur l'autel pour alimenter le feu et ce sera une oblation d'agréable odeur. Toute la graisse de la victime appartiendra au Seigneur par un droit perpétuel de race en race. »

Voilà bien la victime immolée et offerte à Dieu. Or, cette victime immolée et dont le sang baignait les marches de l'autel, qu'était-elle sinon l'image de la victime expiatoire par excellence dont le sang devait couler sur la croix ! La victime est broyée totalement et dévorée par le feu ; il n'y a pas une partie en elle qui soit épargnée.

N'est-ce pas là l'image de la Victime sans tache immolée sur la croix pour le Salut du monde ? Voyez le portrait que nous en fait Isaïe : « Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, qui sait ce que c'est que

de souffrir. Il a pris véritablement nos faiblesses et il s'est chargé de nos douleurs : nous l'avons considéré comme un homme frappé de Dieu et humilié. Il a été couvert de plaies pour nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Il est mort au milieu des douleurs. Il n'a point commis l'iniquité, et le mensonge n'a jamais été dans sa bouche, mais le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité. »

Qui ne reconnaîtrait ici la divine Victime brisée par la flagellation, déchirée par les fouets des soldats, toute couverte de crachats et de sang sur chemin du Calvaire? Qui ne reconnaîtrait là le Dieu-Homme aux mains et aux pieds percés de clous, au côté ouvert, dont le corps expirant s'incline sous le poids de la souffrance, au moment où s'élève vers le ciel le cri de la suprême et totale immolation : tout est consommé?

Or, le prêtre qui monte à l'autel, va immoler, lui aussi, la Victime du Calvaire et renouveler le sacrifice de la Croix : la victime qu'il immole est l'hostie sans tache offerte pour le salut du monde.



VI

Le Pain

Dieu avait dit à Moïse : « Vous ferez une table de bois incorruptible ; vous la couvrirez d'un or très pur, et vous mettrez sur cette table les pains de proposition qui seront toujours exposés devant moi. » Il ajoute dans le Lévitique : « Vous prendrez de la pure farine et vous en ferez cuire douze pains ; vous les exposerez sur la table très pure devant le Seigneur, six d'un côté et six de l'autre ; vous placerez dessus de l'encens très luisant, pour que ce pain soit un monument de l'oblation faite au Seigneur. Ces pains seront changés et remplacés devant le Seigneur, chaque jour du Sabbat ; ils seront reçus des

mains des Israélites par un pacte éternel ; ils appartiendront à Aaron et à ses enfants : ils les mangeront dans le lieu saint, parce que c'est le Saint des Saints, provenant des sacrifices du Seigneur par un droit perpétuel. » L'histoire du roi David prouve que ces pains de proposition étaient vraiment une chose sainte. Fuyant la persécution, David s'était rendu à Nobé, ville sacerdotale, dans la tribu de Benjamin. Pressé par la faim, il dit au grand prêtre Achimélech : Si vous avez sous la main quelque chose qui puisse se manger, ne serait-ce que cinq pains ou quelque autre chose, donnez-le moi. Je n'ai, répondit le grand prêtre, que du pain qui est saint ; il faut pour le manger que vos hommes soient purs et n'aient contracté aucune souillure. Mes gens sont purs, dit David, et s'ils ont par le chemin contracté quelque souillure, ils s'en sont purifiés. Or, comme il n'y en avait pas d'autres, Achimélech lui donna les pains de proposition, des pains sanctifiés, dont seuls, ceux qui étaient purs, pouvaient se nourrir. Disons mieux, seuls les prêtres pouvaient en manger ; mais David et ses gens, n'étant pas souillés ou s'étant purifiés de leurs souillures, Achimélech, qui les voyait pressés par la faim, leur permit de les prendre comme aliment.

Ce pain n'est que l'image d'un pain plus parfait qui devait être la nourriture eucharistique des âmes. C'est de ce pain que parle la Sagesse dans les Proverbes de Salomon ; elle a dit aux petits et aux humbles : « Venez et mangez mon pain. » C'est à ce pain mystique que faisait allusion le divin Maître lorsque, enseignant la prière à ses disciples encore ignorants, il disait à son Père : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. »

Ce pain de chaque jour, S. Mathieu l'appelle supersubstantiel, parce que, comme le disait Jésus-Christ à Satan, l'homme ne se nourrit pas seulement de pain matériel, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire du Verbe divin.

Ce pain eucharistique, Jésus le préfigurait encore quand, dans le désert, prenant les cinq pains d'orge apportés par un enfant, il rendit grâces à son Père, les bénit et les distribua à la foule assise sur l'herbe.

Ce pain mystérieux, il le précise mieux encore dans l'annonce de l'Eucharistie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; mais c'est mon Père qui vous a donné le véritable pain du ciel. Car, le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. » Ses disciples lui dirent :

« Donnez-nous toujours de ce pain. » Jésus leur répondit ; « Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura point faim et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. » Et plus loin : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai ; c'est ma chair pour la vie du monde. »

Le prêtre catholique montant à l'autel, n'offre pas comme dans la loi ancienne, une victime sanglante, mais un pain d'une éclatante blancheur, mystérieux froment des élus, qui doit être changé au corps de Notre Seigneur et qui deviendra la chair d'un Dieu.





VII

Le Calice et le vin

Le Psalmiste a dit: Qu'il est beau, mon calice enivrant! Ailleurs, il s'écrie: Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. Le Chantre inspiré fait ici allusion aux usages qui se pratiquaient chez les Juifs aux festins d'action de grâces, surtout au festin de la Pâque. A ce banquet commémoratif, le père de famille prenait d'abord une coupe de vin, mêlée d'un peu d'eau, et il disait: Béni soit le Seigneur qui a créé le fruit de la vigne! Quand les mets du festin étaient servis sur la table, une seconde coupe était versée, et le plus jeune des convives demandait l'explication de ces rites. Le père de famille élevant alors la voix, donnait la raison des mets

divers servis pour le festin pascal et entonnait un hymne d'action de grâces, pendant lequel on buvait la seconde coupe: tous les convives prenaient alors part au festin. Après la manducation de l'Agneau, le père de famille versait une troisième coupe appelée « le calice de bénédiction. »

Nous savons par l'Evangile que ce rite fût pratiqué par le Sauveur dans le Cénacle, quand il institua l'Eucharistie et les commentateurs pensent généralement que ce fut cette troisième coupe que Jésus changea en son sang divin.

Le calice que porte le prêtre à l'autel, rappelle la coupe dont se servit le Sauveur dans le Cénacle, quand il accomplit le mystère de son divin amour. Ce calice peut être d'or, d'argent ou d'un autre métal précieux, mais il est nécessaire que la coupe en soit dorée.

L'ornementation des calices s'est modifiée selon le goût des différents siècles: au Moyen Age, il y eut des calices d'une richesse inouïe, décorés de pierres fines, de perles, d'émaux de ciselures, d'ornements au repoussé. Dans ces âges de foi, on comprenait que rien n'était trop beau, trop précieux pour contenir le sang du Sauveur. Bède le Vénérable dit qu'on montrait de son temps à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, le calice en or et à deux anses dont Jésus se servit à la Cène.

Plusieurs églises ont prétendu posséder ce riche et mystérieux trésor. Avant la révolution, on voyait à l'abbaye de Saint-Denis le calice de Suger, dont la coupe était faite avec une agate.

Le calice est destiné à recevoir le vin du Saint Sacrifice, qui doit être changé au sang du Sauveur. La Sagesse divine annonçait ce mystère de l'amour suprême, quand elle disait : « Buvez le vin que je vous ai préparé. » C'est aussi ce vin eucharistique que chantait le prophète Zacharie quand, annonçant les miséricordes de Dieu et l'avènement du Messie, il disait aux enfants d'Israël : Dieu vous prodiguera, pour vous sauver, ce qu'il a de plus beau et de plus parfait « le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. »

A Cana, en Galilée, préfigurant ce mystère, Jésus disait à ses disciples encore trop charnels pour le comprendre : « En vérité, en vérité je vous le dis ; si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous, car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. »

Ce sacrifice de la nouvelle loi va s'accomplir sous nos yeux ; le pain et le vin, matière du Sacrement, sont prêts et la parole du prêtre va les changer au corps et au sang de Jésus-Christ.



VIII

La Messe

DANIEL avait prédit la cessation des sacrifices de l'ancienne loi : « Les hosties et les sacrifices seront abolis. » Isaïe disait également : « Ne vous souvenez plus des choses passées ; voilà que je vais faire des choses nouvelles. » Malachie s'écriait de son côté : « Vous offrez sur mon autel un pain impur ; » puis, contemplant d'un coup d'œil prophétique le nouveau sacrifice, il chante plein d'allégresse : « On me sacrifie en tout lieu et l'on offre à mon nom une oblation toute pure. » Il ajoute plus loin : « Le Dominateur que vous cherchez, le Messie, purifiera les enfants de Lévi ; il les rendra purs comme l'or et l'argent passés par le

creuset; ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice; le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur. »

Cette oblation pure, cette oblation nouvelle, agréable au Seigneur, substituée au sacrifice de l'ancienne loi, c'est le sacrifice eucharistique, le sacrifice de la messe institué par Notre-Seigneur pour se donner en nourriture aux âmes. C'est le sacrifice qu'offre le prêtre catholique sur l'autel, pour renouveler le sacrifice de la croix et continuer le sacrifice de la Cène, conformément à la parole du Sauveur, qui a dit: « Faites ceci en mémoire de moi. »

La messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ offert sur l'autel pour représenter et perpétuer le sacrifice de la croix et pour nous en appliquer les mérites. « Quoique Jésus-Christ, dit le Concile de Trente, dût s'offrir une seule fois sur l'autel de la croix pour opérer notre rédemption, cependant, pour laisser à l'Eglise, son épouse, un sacrifice visible, qui représentât celui qu'il avait offert lui-même, en perpétuât le souvenir jusqu'à la fin du monde et nous en appliquât les fruits salutaires pour la rémission des péchés, il offrit à son Père, dans la dernière Cène, son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et il

donna le pouvoir de l'offrir sous les mêmes symboles, à ses Apôtres, qu'il établit prêtres de la nouvelle loi. »

Voilà le sacrifice nouveau, annoncé par les Prophètes, le sacrifice qui devait donner continuellement Dieu au monde et communiquer la vie aux âmes: « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui. »

La messe est un véritable sacrifice et le plus parfait des sacrifices. Elle est un sacrifice, puisqu'elle en réunit toutes les conditions. On y offre une chose sensible, le corps et le sang de Jésus-Christ, présents sous les espèces visibles du pain et du vin. L'oblation est faite à Dieu. Il y a immolation de la chose offerte, à cause de la séparation mystique du corps et du sang de Jésus-Christ. Cette séparation se fait en vertu des paroles de la consécration qui placent le corps sous les espèces du pain, et le sang sous les espèces du vin. Enfin, il y a destruction de cette même chose, par la communion du prêtre. D'où il résulte que la consécration des deux espèces, appartient rigoureusement à l'essence du sacrifice. C'est pourquoi, puisqu'il y a dans la messe offrande à Dieu d'une victime et que cette victime y est immolée et détruite, il faut conclure que la messe est un

véritable sacrifice et que ce sacrifice est le plus parfait, étant donné que c'est Dieu lui-même qui s'immole pour nous.

« Aussi, dit l'auteur de l'Imitation, quand le prêtre offre le saint sacrifice, il réjouit les anges, il édifie l'Eglise, il procure des secours aux vivants, du repos aux morts et se rend lui-même participant de tous les biens. »





IX

La célébration de la Messe

Le prêtre se rend à l'autel revêtu d'ornements dont la couleur varie selon les rites liturgiques; il porte le calice recouvert du purificatoire, sur lequel repose la patène renfermant le pain azyme destiné au sacrifice; sur la patène d'argent ou d'or est posée la pale que couvre un voile de la couleur de l'ornement, sur lequel est placée la bourse qui contient le corporal.

Ayant déposé le calice sur l'autel, le prêtre descend au bas des marches, fait la génuflexion, récite un psaume, se frappe la poitrine en confessant son indignité et monte à l'autel. Il baise les reliques des Saints, récite l'*Introït*, s'unit aux Chœurs des Anges, dit à voix basse ou chante le *Gloria*, prie

avec le peuple. Pour se préparer aux saints mystères qu'il va célébrer, et s'enflammer du zèle des Apôtres, il lit un fragment des Epîtres de S. Paul ou des Epîtres Catholiques. Puis, après avoir demandé à Dieu de purifier ses lèvres comme celles du prophète Isaïe, pour se pénétrer de l'Esprit même de Dieu, il lit un passage de l'Evangile en rapport avec la fête que l'on célèbre. Enfin, si les rubriques le permettent, pour montrer qu'il est le continuateur du Christ et de ses disciples, il affirme sa foi par la récitation ou le chant du *Credo*, qui est le résumé des dogmes catholiques.

Il procède alors à l'oblation du pain et du vin, qui sont la matière du sacrifice. Il élève le pain sur la patène et l'offre comme une hostie immaculée au Dieu tout-puissant pour ses propres fautes, pour l'assistance, pour les fidèles vivants et défunts, comme un gage de salut et de vie éternelle. Il verse le vin dans le calice, en y mêlant quelques gouttes d'eau. Il prie Dieu qui, ayant créé la nature humaine, l'a investie d'une merveilleuse dignité et l'a restaurée d'une manière plus merveilleuse encore ; il le prie, par le mystérieux symbolisme de cette eau et de ce vin, de nous faire participer à la divinité de Jésus-Christ qui a daigné revêtir notre humanité.

Puis, comme il a élevé le pain, il élève le vin vers le ciel, il offre le calice du salut au Dieu plein de clémence et demande que cette oblation monte vers lui, comme un parfum d'une douce suavité, pour le salut de ceux qui sont présents et pour le salut du monde. C'est avec un esprit d'humilité et un cœur contrit qu'il fait des vœux pour que ce sacrifice, qu'il prépare, plaise à Dieu et soit béni de lui. A la messe solennelle, l'encens, image de la prière, embaume l'autel et s'élève en spirale vers les cieux.

Comme il faut que le prêtre soit complètement pur pour offrir cette pure oblation, il se lave les mains, se tourne vers le peuple, l'invite à rendre ses prières plus ardentes, invoque les Chœurs des Anges pour l'aider à louer le Très-Haut, le Dieu trois fois saint qui remplit le ciel et la terre de l'éclat de sa gloire.

Voilà que le moment solennel approche. Le prêtre se recueille, ses prières deviennent plus pressantes; il sait que le sacrifice qu'il offre est le sacrifice du salut et il prie pour les personnes qui se sont recommandées à lui. Pour que ses prières soient mieux accueillies, il fait appel à la Sainte Vierge, aux Apôtres, aux Martyrs de la primitive Eglise, afin que, par leur intercession, ses

supplications soient exaucées et que Dieu reçoive pour agréable ce sacrifice qu'il offre au nom de tous, ce sacrifice saint entre tous, qui va convertir le pain au corps de Jésus-Christ et le vin en son sang.

C'est l'heure solennelle où les paroles du Christ, articulées par les lèvres du prêtre, vont renouveler le mystère et le miracle de la Cène.





X

Le lavement des pieds

C'ÉTAIT la veille de la Pâque des Juifs ; Jésus, suivant la pittoresque expression de S. Thomas d'Aquin, était arrivé au soir de la vie. Il savait, dit S. Jean, que l'heure était venue où il allait quitter ce monde, pour retourner à son Père. Comme il avait aimé les siens qui étaient en ce monde, continue le Disciple, il les aima jusqu'à la fin. Cette tendresse révélait le cœur de l'Homme-Dieu : Quand une personne a aimé ses parents sur la terre, elle les aime encore d'un amour plus vif à l'heure de la séparation, au moment de l'adieu suprême. Or, personne n'a eu plus d'attention pour les siens, que Jésus. Cette affection était d'autant

plus vraie et plus intime qu'elle procédait du cœur de Celui qui a tant aimé les hommes. Cet amour paternel de Jésus, se manifesta surtout au moment où il allait dicter à ses disciples ses dernières volontés et leur léguer son testament. Quel sera ce testament ? Ce sera l'Eucharistie, c'est-à-dire Dieu lui-même se donnant aux hommes pour vivre en eux et avec eux. Mais pour posséder Dieu il faut la céleste pureté : c'est ce que Jésus va faire comprendre à ses Apôtres par le merveilleux symbolisme du lavement des pieds.

Selon la coutume orientale, Jésus, au banquet de la Pâque, reposait avec ses disciples sur une sorte de divan, muni de coussins, où s'appuyait le coude gauche. Les divans étaient à peu près disposés en fer à cheval, de manière à former les trois côtés d'un carré, le quatrième restant libre pour le service. Au milieu du fer à cheval était la table, petite et peu élevée.

Le festin légal était terminé, nous dit l'Evangéliste S. Jean, un des convives, Jésus se leva de table, ôta ses vêtements, c'est-à-dire l'ample pièce d'étoffe qu'il portait par-dessus sa tunique, d'après la mode de l'Orient ; il prit un linge, une serviette de lin et s'en ceignit les reins, comme le dernier des serviteurs. Puis, versant de l'eau dans un

bassin, il se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.

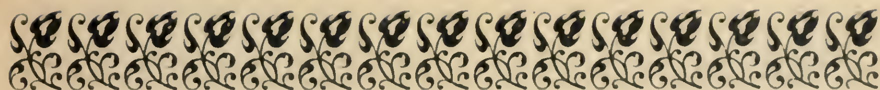
Il se présente devant Simon-Pierre. — Eh ! quoi, dit Pierre, vous, mon Maître, vous me lavez les pieds ! — Tu ne sais pas encore, réplique Jésus, ce que je fais ; tu le sauras plus tard. — Jamais, dit Pierre, en insistant, jamais vous ne me laverez les pieds ! — Je le ferai, répond Jésus, ou tu n'auras pas de part avec moi ; je t'exclurai de mon amitié et de mon royaume. — Pierre, éclairé soudain et redoutant avant tout cette exclusion, s'écrie : Maître, lavez non seulement mes pieds, mais encore mes mains et ma tête, si c'est nécessaire. Jésus, dans sa réponse, fait allusion aux usages des Juifs qui, ayant l'habitude de prendre des bains fréquents, se contentaient, avant le repas, de se laver les pieds pour se purifier des souillures du chemin, comme ils ne portaient que des sandales. Ainsi, dit Jésus, ceux qui sortent du bain, n'ont besoin que de laver la poussière et ils sont purifiés de toutes les souillures.

Le divin Maître, dit un savant commentateur, tenait ici un langage symbolique : il voulait marquer d'une manière frappante, en vue de l'Eucharistie qu'il allait instituer, la nécessité d'une constante purification morale, destinée à laver

toutes les fautes, même les plus légères pour qu'on puisse recevoir le Dieu qui est la pureté même et l'ami des âmes pures.

Aussi, Jésus ajoute, en pénétrant d'un regard divin le cœur de ses disciples : « Vous êtes purs, mais pas tous. » Quelle leçon pour ceux qui approchent du banquet eucharistique ! C'est pourquoi, dit S. Paul, avant que l'homme mange de ce pain et boive de ce calice qu'il s'éprouve ! Car, celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement. Quiconque, ajoute l'Apôtre, mange ce pain ou boit de ce calice sans en être digne, profane le corps et le sang du Seigneur.





XI

La Consécration

Par la multiplication des pains, Jésus avait préfiguré le grand miracle qu'il allait accomplir, et dans son admirable entretien avec ses disciples, rapporté au VIe Chapitre de l'Evangile de S. Jean, il l'avait annoncé plus manifestement encore. L'heure était venue où ce miracle, la merveille de l'amour divin, allait s'opérer.

Trois Evangélistes : S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et l'Apôtre S. Paul, au XIe Chapitre de la Ie Epître aux Corinthiens, nous ont raconté l'institution de l'Eucharistie.

Quand arriva le jour des azymes où il était nécessaire d'immoler la Pâque, Jésus envoya Pierre

et Jean en leur disant : « Allez et préparez-nous la Pâque pour que nous la mangions. » Et ils dirent : « Où voulez-vous que nous la préparions! » Et il leur dit : « Voici qu'en entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera. Et vous direz au père de famille de cette maison : où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples? Il vous montrera un grand cénacle meublé; c'est là que vous ferez les préparatifs. »

S'en allant donc, ils trouvèrent tout comme il le leur avait dit et ils préparèrent la Pâque.

Quand l'heure fut venue, il se mit à table et les douze apôtres prirent place avec lui. Il leur dit : « J'ai vivement désiré de manger cette pâque avec vous avant ma passion. »

Or, pendant le festin pascal, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Ensuite, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna, en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang du Nouveau Testament qui sera versé pour un grand nombre, afin que les péchés soient remis. »

« Faites ceci en mémoire de moi. » S. Paul ajoute : « Faites ceci, toutes les fois que vous

boirez, en mémoire de moi, car toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, » c'est-à-dire, suivant l'explication de S. Jean Chrysostome, que le sacrifice de la messe durera jusqu'à la fin du monde.

Continuateur du Christ et des Apôtres, le prêtre, fidèle aux ordres de Jésus, toutes les fois qu'il célèbre le Saint Sacrifice, prononce les mêmes paroles et opère le même miracle.

Quel moment solennel ! La cloche tinte, la foule tombe à genoux, pour adorer le Dieu qui va descendre sur l'autel. Le prêtre étend les mains sur l'oblation du pain et du vin, afin qu'elle soit agréable à Dieu et qu'elle devienne le corps et le sang de Jésus-Christ. A cette heure où le miracle de la Cène va se renouveler, il lève les yeux au ciel, reporte sa pensée vers le cénacle, vers Jésus qui prend le pain dans ses mains augustes, le bénit, le rompt et le donne à ses disciples, en disant ces paroles qu'il articule lui-même, comme le Sauveur le fit : « Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps. »

Puis, rappelant ce que Jésus a fait pour la consécration du vin, il dit lui-même, tenant en ses mains le calice qui renferme le vin du sacrifice :

« Prenez-en et buvez-en tous, car ceci est le calice de mon sang, du Testament Nouveau et éternel (mystère de foi) qui sera répandu pour nous et pour beaucoup, afin que les péchés soient remis. »

A ces paroles, le ciel s'ouvre et Dieu descend sur la terre ; ce n'est plus du pain, ce n'est plus du vin : c'est le corps et le sang de Jésus-Christ.





XII

La transsubstantiation

Remarquons bien le récit évangélique dans sa sublime simplicité. Pendant le festin de la Pâque, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Ensuite, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant : Buvez-en tous, ceci est mon sang. Comme cela est simple et comme cela est merveilleux ! Tout d'abord, Jésus prend du pain, de véritable pain, fait de farine de froment, du pain dont se servent les convives qui sont à table, pour leur nourriture. Et, après l'avoir béni, Jésus le présente à ses Apôtres, en disant : Mangez-en, ceci est mon corps. Puis, il prend une coupe renfermant du vin, de véritable vin, fait de jus de

raisin, dont les convives présents se servent pour étancher leur soif, et Jésus rend grâces à son Père, et il dit à ses disciples : « Buvez-en tous, ceci est mon sang. »

Que conclure de là, d'après les termes mêmes de l'Evangile ? C'est que Jésus prend d'abord du pain et qu'il donne, à la place de ce pain, son corps à ses disciples.

Ce qu'il faut conclure, c'est qu'il prend du vin et qu'il donne son sang à boire à ses disciples, à la place de ce vin. Il y a donc eu, en vertu des paroles divines, changement de substance : la substance du pain a été remplacée par le corps de Jésus-Christ ; la substance du vin a été remplacée par son sang ; en un mot, comme l'enseigne l'Eglise catholique, il y a eu transsubstantiation. Comment cela s'est-il fait ? Par un miracle de la toute-puissance de Dieu.

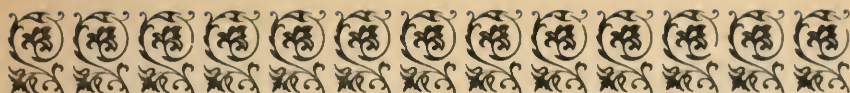
Car, on ne peut pas équivoquer. Jésus n'a pas dit : Ceci est la figure, l'image, la représentation de mon corps et de mon sang ; il a dit nettement, catégoriquement : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » C'est ce qu'ont enseigné les trois évangélistes qui ont raconté le fait de la Cène, ce qu'a enseigné S. Paul, ce qu'ont enseigné les Pères, les Conciles, la tradition constante de l'Eglise.

Mais, dira-t-on, ce changement de substance est-il possible ? Jésus-Christ l'a dit : ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu. Est-il plus difficile de changer une substance en une autre, que de produire une substance ? Or, qui a produit les substances ? C'est Dieu, et cela sans effort. « Il a dit, et tout a été fait ; il a commandé et tout a été créé. » Il a dit : « Que la lumière soit, et la lumière a brillé. » Dès son entrée dans la vie évangélique, pour montrer que le miracle de la transsubstantiation était possible, à Cana, Jésus a mis à la place des éléments de l'eau, les éléments du vin, il a transsubstantié l'eau, il a changé l'eau en vin. Celui qui avait changé l'eau en vin, pouvait-il changer le pain en son corps et le vin en son sang ? Le prêtre, à qui Jésus a confié sa mission, à qui Jésus a commandé de faire la même chose, en mémoire de lui, le peut-il ? Oui, dit toute l'Eglise catholique, je le crois et je le confesse : car le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera pas !

Puisque Jésus-Christ, dit S. Cyrille de Jérusalem, en parlant du pain, a déclaré que c'était son corps, et puisque, en parlant du vin, il a si positivement assuré que c'était son sang, qui osera jamais révoquer en doute cette vérité ? Concluons avec le

Concile de Trente : « Si quelqu'un nie cette conversion admirable et singulière de toute la substance du pain au corps, et de toute la substance du vin au sang de Jésus-Christ, de manière qu'il ne reste que les espèces du pain et du vin, laquelle conversion est appelée par l'Eglise catholique du nom très propre de transsubstantiation, qu'il soit anathème ! »





XIII

La présence réelle

Il ressort des paroles du Saint Evangile que Jésus-Christ est vraiment, réellement et substantiellement présent dans l'Eucharistie et que, par conséquent, il y est présent tout entier ; c'est ce que confirme le Concile de Trente, qui déclare anathème quiconque nie que le sacrement de l'Eucharistie contient vraiment, réellement et substantiellement le corps, le sang, en même temps que l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Donc, celui qui communie, ne reçoit pas le signe, l'image, la figure de Notre-Seigneur, comme l'ont prétendu les protestants, mais il

reçoit, comme l'a toujours enseigné l'Eglise catholique, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

En effet, que dit Jésus à ses disciples, quand il institua l'Eucharistie? Il prit du pain, le bénit et le donna aux Apôtres, en disant: Ceci est mon corps; puis, il prit du vin, le bénit et le donna en disant: Ceci est mon sang. Il leur dit: Mangez, ceci est mon corps; buvez-en tous, ceci est mon sang. C'est donc bien réellement son corps, réellement son sang, si l'on s'en tient strictement aux paroles de l'Evangile, qu'il leur donna en nourriture dans le Cénacle.

L'annonce de l'Eucharistie confirme d'ailleurs la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Que disait-il à ses disciples en présence des Juifs qui l'écoutaient? « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » C'est bien ainsi que l'entendaient les Juifs, puisqu'ils se récriaient scandalisés: « Comment peut-il nous donner sa chair à manger! » Obligé d'être plus précis encore en face des objections, le Maître ajoute: « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et

boit mon sang, a la vie éternelle ; car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. »

Pour prouver que c'est bien lui, l'Homme-Dieu tout entier que l'on reçoit en mangeant sa chair et son sang, il poursuit et précise encore davantage : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé, est vivant et que je vis par mon Père ; de même, celui qui me mange, vivra aussi par moi. »

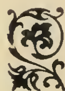
Remarquez, avec un savant traducteur de l'Evangile, que le Sauveur en disant : « Qui me mange » mentionne ici sa propre personne et pas seulement sa chair et son sang, car c'est son être tout entier qu'il donne à celui qui communie.

Jésus a été net, précis et il a été compris ; voilà pourquoi quelques disciples, quelques personnes de la foule s'écrient : Cette parole est dure et qui peut l'écouter, c'est-à-dire qui peut admettre qu'un homme donne sa chair à manger, son sang à boire et qu'on le mange tout entier ?

Les paroles de S. Paul prouvent d'une manière non moins évidente la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; nous les connaissons déjà : « Que l'homme s'éprouve avant qu'il mange

de ce pain et boive de ce calice, car celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement. Quiconque mange de ce pain et boit de ce calice sans en être digne, profane le corps et le sang du Seigneur. »

Terminons en disant avec S. Jean Chrysostome : « Dieu a parlé, point d'objection ! Qu'importe que notre raison murmure ? Sa parole doit prévaloir sur notre raison, et le témoignage de nos sens céder à l'autorité de Dieu. Qui est le plus sujet à se tromper, le témoignage de nos sens ou l'autorité de Dieu ? »





XIV

Les Espèces ou Apparences

Le Concile de Trente enseigne qu'après la consécration du pain et du vin, il ne reste que les espèces : le pain a été converti au corps de Notre-Seigneur et le vin en son sang. S. Thomas dit qu'il ne faut s'en rapporter qu'au témoignage de la foi, car les sens nous induisent en erreur : la vue, le toucher, le goût sont trompés et se font illusion, nous croyons voir du pain, toucher du pain, goûter du pain, et c'est le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous croyons voir du vin, goûter du vin, et c'est le sang de l'Homme-Dieu.

Il y a dans tout être matériel quelque chose qui fait le fondement de l'être et qui ne change pas ;

il y a quelque chose qui apparaît, qui est sensible et soumis au changement. Ce qui fait le fond de l'être et ne change pas, s'appelle la substance ; ce qui change, ce qui apparaît aux yeux, ce qui est saisi par les sens, constitue ce qu'on appelle les accidents, les espèces, les apparences. J'ai du pain devant moi : il a une couleur spéciale qui le distingue : il est blanc, noir ou d'un jaune doré. Je le touche, il est plus ou moins doux au toucher ; je le goûte, il est plus ou moins agréable au goût. Ce même pain, plus ou moins frais, plus ou moins dur, aura une couleur différente, un goût différent. Ce qui change dans ce pain, ce sont les accidents, les apparences ; ce qui demeure sous les accidents, c'est la substance. Or, qu'arrive-t-il d'après S. Thomas d'Aquin, dans la consécration?

La subtance du pain est changée au corps de Notre-Seigneur ; la substance du vin est changée en son sang. Ce qui était la substance du pain, est devenu substantiellement le corps de Jésus-Christ ; ce qui était la substance du vin, est devenu substantiellement le sang de Notre-Seigneur ; en un mot, il y a eu changement de subtances, transsubstantiation, comme nous l'avons dit. Mais les accidents, après la transsubstantiation, sont les mêmes : il n'y a que la substance du pain et du

vin de changée et non pas les accidents ; les accidents demeurent après le changement de substance.

Voilà pourquoi, si après la consécration, je consulte mes sens, ils diront : C'est du pain, c'est du vin, parce que je vois les apparences du pain et du vin ; mais si je consulte ma foi, qui se fonde sur la parole de Dieu, je dirai : Ce n'est pas du pain, ce n'est pas du vin. Il est vrai qu'il y a les apparences du pain et du vin, mais il n'y a que les apparences : sous les apparences du pain, c'est le corps d'un Dieu ; sous les apparences du vin, c'est le sang d'un Dieu.

Mais, me direz-vous, la raison s'indigne et se révolte ; cela est contraire à toutes ses données. Ici, ce n'est pas la raison, mais la foi qu'il faut consulter. L'ordre des choses, nous dit S. Thomas, est renversé : ce que les sens ne peuvent saisir, ce que les yeux ne peuvent voir, une foi constante et inébranlable, l'affirme. Ce qui semble impossible aux hommes, n'est pas impossible à Dieu.

« Soyez donc persuadé, dit S. Cyrille, comme d'une vérité incontestable que le pain qui paraît à vos yeux, n'est pas du pain, quoique le goût le juge tel, mais que c'est le corps de Jésus-Christ ; et que le vin qui paraît à vos yeux, n'est pas du

vin, quoique le sens du goût ne le prenne que pour du vin, mais que c'est le sang de Jésus-Christ. »

Si on divise l'hostie, on ne divise pas Jésus-Christ; Jésus-Christ est tout entier dans chaque partie de l'hostie divisée : il y a autant dans chaque partie que dans l'hostie entière, et en ne recevant qu'une partie de l'hostie, on reçoit Jésus-Christ tout entier.





XV

La suite du Sacrifice

La Théologie nous enseigne que l'offertoire et la communion du prêtre, sont des parties intégrantes du sacrifice de la messe; par conséquent, si on les omettait, le sacrifice ne serait pas complet, il ne serait pas offert dans son intégrité. Cependant, ces deux parties, quoique importantes, ne sont pas de l'essence même du sacrifice: ce qui constitue essentiellement le saint sacrifice, c'est la consécration. C'est par la consécration que s'opère le sacrifice de la messe; c'est la consécration qui rend la victime présente sur l'autel et la met dans un état de mort par la séparation mystique du corps et du sang de Jésus-Christ. Le sacrifice de

la messe s'accomplit par la consécration sous les deux espèces du pain et du vin.

Les paroles de la consécration prononcées par le prêtre, en mémoire de ce qu'a fait Jésus-Christ, rendent Dieu présent sur l'autel. Ce n'est plus du pain, ce n'est plus du vin, c'est Jésus-Christ lui-même sous les apparences du pain et du vin, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Aussi, après la consécration, le prêtre élève l'hostie, élève le calice, afin que la foule agenouillée adore le corps et le sang de Notre-Seigneur. Lui-même, pour témoigner aux fidèles que c'est bien un Dieu qui est présent dans l'hostie, à différentes reprises, fléchit le genou. Et comme ce Dieu, le Dieu des miséricordes est là, devant lui, il se recueille, il le prie humblement au nom des Apôtres, des Martyrs, des saintes Vierges de la primitive Eglise, afin que ses supplications lui soient agréables, afin qu'il ait pitié des âmes qui expient leurs fautes dans le Purgatoire, afin qu'il communique avec abondance sa grâce céleste à ceux qui participent au mystère de son corps et de son sang.

Pour rendre sa prière plus efficace sur le Cœur de Dieu, il récite ou chante la prière par excellence que Jésus lui-même composa pour ses disciples;

il répète les paroles que prononça S. Jean-Baptiste en voyant le Messie venir à lui : Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde. Enfin, c'est le moment solennel où, à l'exemple des Apôtres dans le Cénacle, il va recevoir le corps et le sang de Jésus. Il s'incline profondément, récite les prières préparatoires et se frappe la poitrine par trois fois, en disant avec le centurion de l'Evangile : Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera sauvée. Puis, superposant les fragments de l'hostie qu'il a rompue précédemment, pour signifier l'immolation complète de la salutaire victime, il se communie lui-même en se nourrissant de la chair et du sang de Jésus-Christ.

La messe est donc bien réellement un sacrifice, elle en remplit toutes les conditions. Nous y voyons d'abord un ministre légitime, ou plutôt le prêtre par excellence, Jésus-Christ, selon le langage de S. Paul « Pontife saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux. » Nous y voyons une victime, l'hostie pure, sainte, immaculée, c'est-à-dire le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, cachés sous les apparences du pain et du vin. Nous y voyons une

immolation mystique de cette auguste victime, puisque Jésus-Christ, présent dans l'Eucharistie, est en état de mort comme sur la croix, que son sang y est séparé de son corps. Enfin, nous y voyons la communion ou participation à la victime, puisque Jésus a dit : Prenez-en tous. Si l'institution de l'Eucharistie a été un véritable sacrifice, la messe qui, d'après la promesse de Notre-Seigneur, n'en est que le renouvellement, est donc dans la force du terme, un sacrifice, le sacrifice de la nouvelle alliance.

O mon Père, dit Jésus avec le Psalmiste, vous ne voulez pas des hosties et des oblations figuratives de l'ancienne loi ; les holocaustes ne vous sont point agréables, mais vous m'avez donné un corps ; me voici : je viens selon qu'il a été écrit de moi, pour faire votre volonté et vous offrir le sacrifice par excellence, le sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde !





XVI

Le Dieu de l'Eucharistie

Le prêtre, après s'être communié lui-même, a distribué le pain de vie à la foule avide de participer aux saints mystères. On peut dire que le sacrifice est terminé : il va se clore définitivement par la récitation des dernières prières, l'*Ite Missa est*, la bénédiction du prêtre. Mais, avant de quitter l'autel et de congédier la pieuse assistance, le ministre du sacrifice veut faire connaître à la foule le Dieu qui réside dans l'hostie blanche et immaculée. C'est Jésus-Christ qui a institué l'Eucharistie ; c'est lui qui a prononcé les paroles de la consécration, c'est lui qui a dit aux Apôtres et aux prêtres successeurs des Apôtres : « Faites

ceci en mémoire de moi. » C'est lui qui a dit à ses disciples : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; buvez-en tous, ceci est mon sang. » C'est lui qui avait dit, en annonçant l'Eucharistie : « Celui qui me mange, vivra par moi. »

Or, ce Jésus qui a institué l'Eucharistie, qui s'est donné en nourriture à ses Apôtres, qui donne sa chair à manger et son sang à boire aux fidèles dans le mystérieux banquet de la communion, quel est-il? d'où vient-il? qui l'a envoyé?

S. Jean, le disciple bien-aimé, qui participa au festin de la Cène, qui, après la communion, reposa sur le cœur de son Maître et puisa dans ces ineffables communications avec Jésus, la connaissance de la génération du Verbe, va nous le dire au début de son Evangile, récité par le prêtre à la fin de la messe.

« Au commencement — dès l'origine du monde — était le Verbe, c'est-à-dire la Pensée, la Parole de Dieu qui est Jésus-Christ, la seconde personne de la Sainte Trinité ; le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu ; il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par Lui et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans Lui.

En Lui était la vie et la vie était la lumière des hommes ; et la Lumière luit dans les ténèbres et

les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint en témoignage, pour rendre témoignage à la Lumière, afin que tous crussent par Lui. Il n'était pas la lumière, mais envoyé pour rendre témoignage à la Lumière.

Le Verbe était la vraie Lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par Lui et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez Lui et les siens ne l'ont point reçu. Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire se manifestant comme la gloire du Fils unique du Père, qui est plein de grâce et de vérité. »

Nous savons maintenant, à l'aide de la mystérieuse génération exposée par S. Jean, d'où vient ce Dieu qui se donne à nous dans l'Eucharistie : c'est le Verbe, la Pensée personnelle de Dieu, le Fils unique du Père, Jésus-Christ qui s'est fait homme pour nous sauver et qui, par un excès d'amour, nous donne sa chair et son sang en nourriture.

C'est donc Dieu que nous recevons; car, a dit Jésus-Christ: « Moi et le Père nous ne sommes qu'un, c'est-à-dire une substance identique, un Dieu unique. » L'Eglise catholique dit de même: « Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. » Quand nous communions, nous mangeons la chair, nous buvons le sang d'un Dieu; voilà pourquoi Jésus disait à ses disciples: « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »



IIIe PARTIE

Le Dieu du Tabernacle

Dieu lui-même sera avec eux et il sera leur Dieu.

(Apoc. xxi, 3.)



LE DIEU DU TABERNACLE



I

L'Hostie

Le mot hostie veut dire victime. Chez les Romains, l'hostie était immolée avant la bataille pour attirer la proctection de la Divinité sur les combattants. Il semble que S. Thomas d'Aquin, dans l'hymne *Verbum Supernum*, ait fait allusion à cet antique usage, quand il dit : O salutaire Hostie, qui ouvrez la porte du ciel,

nous sommes en proie de toutes parts aux guerres qui nous accablent, rends-nous forts dans la lutte et viens à notre secours.

Cette expression est également d'un usage commun dans la Bible ; elle désigne une victime, mais surtout une victime destinée à expier le péché dans son sang : « Le prêtre trempera le doigt dans le sang de l'hostie pour le péché, touchera les cornes de l'autel des holocaustes et répandra le reste au pied de l'autel. »

D'ailleurs, cette hostie immolée chez les Juifs pour l'expiation du péché, n'était que la figure de Jésus-Christ, l'hostie immolée sur la croix pour le salut du monde : « Marchez dans l'amour de Dieu, dit S. Paul aux Ephésiens, imitant le Christ qui nous a aimés et s'est livré pour nous en oblation comme une hostie d'une agréable odeur. »

Dans l'Eglise catholique, on entend par hostie le pain changé, par la consécration, au corps de Notre-Seigneur. Quelquefois, surtout dans le langage populaire, on appelle hostie le pain qui doit être converti au corps de Jésus-Christ ; mais plus strictement, dans le style liturgique, on l'appelle formule ou pain d'autel.

Il est probable que dans la primitive Eglise, quand les chrétiens étaient continuellement exposés

aux persécutions, on se servait, pour le saint sacrifice, du pain dont on pouvait disposer quelle qu'en fût la forme. Lorsque la persécution cessa et qu'on put enfin jouir de la paix, on donna au pain eucharistique la forme ronde. On voulait par là imiter le divin Maître qui consacra avec des pains présentant cette forme. Cela est au moins vraisemblable, puisque Notre-Seigneur consacra les pains qui servaient à la manducation de l'agneau pascal et ces pains affectaient une forme ronde.

C'est depuis le V[e] siècle que les pains d'autel, destinés au sacrifice de la messe, ont une forme ronde. Peut-être même cet usage est-il plus ancien, car des peintures découvertes aux Catacombes et des monuments d'une haute antiquité, présentent le pain liturgique sous cette forme. On avait coutume — et cette coutume s'est maintenue — de figurer sur ce pain une croix ou Jésus-Christ crucifié. Le pain que le prêtre doit consommer lui-même est plus grand que celui qui est destiné à la communion des fidèles ; mais la forme, ainsi que la matière, en est la même. C'est un pain azyme, au moins dans les églises d'occident, fait avec la fine fleur de froment.

Le soin de fabriquer le pain eucharistique est confié à des communautés religieuses, afin

qu'il soit confectionné conformément aux règles liturgiques et avec tout le respect qu'il mérite. Ce pain de la terre est destiné à devenir le pain du ciel, le pain des élus, le pain de vie : il sera changé au corps de Jésus et il deviendra la nourriture des âmes. Avec quelle religieuse vénération on doit le considérer, le toucher, le préparer ! Aussi, on lit dans la vie de Sainte Radegonde, reine de France, qu'elle s'appliquait avec un soin jaloux à façonner la cire qui devait servir à l'autel et à cuire les hosties dont on devait faire l'oblation et la consécration à la messe. On comprend sans peine cette pieuse sollicitude ; ce froment n'est pas un froment ordinaire, c'est le froment des élus.





II

Jésus-Hostie

Nous avons dit que les paroles de la consécration changent la substance du pain et du vin et y substituent le corps et le sang de Jésus-Christ, de telle sorte qu'après la consécration, c'est Jésus-Christ lui-même qui est présent dans l'Eucharistie. Or, comment Jésus est-il présent dans l'Eucharistie? Il y est présent à l'état d'hostie ou de victime et c'est pour cela qu'on l'appelle Jésus-Hostie.

Toutes les victimes de l'ancienne loi n'étaient qu'une figure de cette victime parfaite, de cette hostie « pure, sainte, immaculée » comme le prêtre appelle Jésus au sacrifice de la messe.

La véritable hostie, Jésus victime pour notre salut, a été immolée sur la croix où son sang a coulé, où sa chair a été déchirée par les fouets des bourreaux, où le sacrifice a été complet. Le sacrifice de la croix n'a été offert qu'une fois et la victime salutaire n'a été immolée qu'une fois sur l'arbre de la croix pour expier nos péchés et sauver le monde. Mais le Sauveur qui s'est livré pour nous, afin de nous faire participer continuellement au mystère de son amour, a perpétué le sacrifice de la croix en instituant l'Eucharistie.

L'Eucharistie est un sacrifice et un sacrifice parfait comme celui de la croix.

La victime est la même : Notre-Seigneur Jésus-Christ. La seule différence, c'est que sur la croix, ce sont les bourreaux qui ont immolé Jésus, tandis qu'à la messe il s'offre lui-même par les mains du prêtre, qui est le ministre du sacrifice. Dans l'Eucharistie, le sang de Dieu ne coule pas d'une manière visible, mais il coule d'une manière mystique. Le corps de Jésus est réellement immolé, non pas comme sur la croix par les clous, et la lance, mais par les paroles de la consécration que S. Thomas d'Aquin appelle un glaive spirituel.

Jésus est donc bien dans l'Eucharistie à l'état de victime et si le prêtre est le ministre, c'est Dieu

qui s'offre lui-même volontairement pour nous, ou plutôt, c'est sa miséricordieuse tendresse qui l'oblige à s'immoler et à se sacrifier pour nos âmes. Voilà pourquoi nous chantons dans une hymne de l'Eglise : C'est sa charité divine qui lui a fait verser son sang pour nous, et c'est l'amour, faisant fonction de prêtre, qui immole les membres de son corps auguste : *amor sacerdos immolat*.

Jésus dans l'Eucharistie est donc une victime d'amour. C'est poussé par un mouvement de son amour, nous dit l'Eglise, qu'il est venu sur la terre pour sauver le monde malade : *impetu amoris actus*, c'est poussé par son amour qu'il a pris un corps mortel, en tout semblable au nôtre, afin de délivrer notre corps du péché : *amor coegit te tuus, mortale corpus sumere*. Cela ne saurait nous surprendre, puisque S. Jean, l'apôtre bien-aimé, nous dit que Jésus est essentiellement amour : *Deus charitas est ;* qu'il nous a aimés et qu'il nous a lavés de nos péchés : *dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris*.

S. Paul dit également que si Dieu s'est immolé pour nous sur la croix, c'est parce qu'il nous a aimés : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*. Le même apôtre ajoute : « Dieu est riche en miséricorde, et poussé par l'amour extrême dont il nous

a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, il nous a rendu la vie dans le Christ par la grâce duquel nous sommes sauvés ; il a fait éclater dans les siècles à venir les richesses surabondantes de sa grâce par la bonté qu'il nous a témoigné en Jésus-Christ. »

« Qu'elle est grande, Seigneur, dit le Psalmiste, l'abondance de votre douceur que vous avez réservée pour ceux qui vous craignent et que vous exercez envers ceux qui espèrent en vous, à la face des enfants des hommes ! »





III

La Sainte Réserve

Le prêtre ne consacre pas seulement l'hostie qu'il doit consommer en se communiant lui-même, mais il conserve des hosties destinées aux fidèles qui doivent participer à la fraction du pain, comme autrefois les Apôtres qui communiaient de la main de Jésus. Parmi ces hosties consacrées, toutes ne sont pas consommées à la sainte messe, le jour même où elles ont été consacrées ; il y en a que l'on met en réserve pour le besoin des âmes, pour les malades qu'il faudra communier dans le cours de la journée : c'est là ce qu'on appelle la sainte réserve. Or, où place-t-on ces hosties pieusement réservées? Il faut un lieu digne d'elles, puisque

ces hosties renferment le corps et le sang d'un Dieu, Jésus lui-même présent sous chaque espèce. Il faut pour les conserver un endroit qui, témoignant du respect qu'on a pour Jésus présent dans l'hostie, mette le Saint-Sacrement à l'abri de toute profanation, tout en permettant aux fidèles de le visiter et de l'adorer.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, pour soustraire les hosties aux profanations des païens, on ne conservait pas les espèces eucharistiques dans les sanctuaires: les chrétiens les conservaient dans de petites boîtes destinées à cet usage et déposées chez eux, dans des armoires. Les saintes espèces, à cette époque, n'étaient conservées que comme un viatique pour les malades ou les martyrs qui allaient affronter l'échafaud: c'étaient le pain des anges qui devenait, ainsi que le dit S. Thomas, le pain des voyageurs, le pain de ceux qui commençaient le grand voyage de l'éternité.

Les ordres mendiants introduisirent l'usage de se servir de la sainte réserve pour la communion des fidèles, hors le temps du sacrifice. Les saintes espèces réservées furent alors déposées à la sacristie, dans le *sacrarium*. C'était une petite armoire creusée dans la muraille ou dans un pilier situé du côté de l'Evangile. Plus tard, on plaça la

réserve eucharistique dans un *ciborium* auquel on suspendit une colombe creuse en or ou en argent. Cette colombe, symbole de l'innocence, renfermait le Dieu de toute pureté.

Un vieux chroniqueur rapporte dans la vie de S. Basile le Grand, que l'illustre Pontife, après avoir célébré les saints mystères, divisa l'hostie en trois parties : il prit la première avec un grand respect, réserva la seconde pour être mise dans son tombeau et plaça la troisième dans une colombe d'or qu'il fit suspendre au-dessus de l'autel.

Afin de donner plus de magnificence au *ciborium* renfermant la réserve eucharistique, on entoura la pyxiole ou colombe d'argent d'une étoffe somptueuse appelée baldaquin qui enveloppait de ses plis, drapés avec art, un dais richement orné. Dans la suite, l'ensemble du monument avec ses draperies, prit le nom de baldaquin, nom que porte encore le dais qui domine le tabernacle. Souvent le baldaquin était surmonté d'une croix, comme l'est aujourd'hui le tabernacle lui-même. Les chrétiens voyaient dans cette construction l'image de l'arche d'alliance ou une allusion au tabernacle de l'ancienne loi. On remarque dans la cathédrale de Grenoble un beau *ciborium* du XV[e] siècle ; il est en pierre sculptée, surmonté d'un dais à trois

faces. Le plus grand et le plus beau baldaquin que l'on connaisse, est celui de la Basilique Saint-Pierre, à Rome; il est porté sur quatre colonnes torses, hautes de onze mètres.

Les disciples d'Emmaüs disaient autrefois à Jésus: restez avec nous, Seigneur. Jésus-Christ lui-même a dit à ses Apôtres avant de les quitter, et à tous les fidèles qui sont les continuateurs des Apôtres: Je ne vous laisserai point orphelins. Jésus dans la sainte réserve de l'Eucharistie, habite vraiment avec les chrétiens; il est leur Dieu et il fait ses délices de demeurer avec les enfants des hommes.





IV

Le Ciboire

Le ciboire est un vase sacré destiné à recevoir la sainte réserve, c'est-à-dire les hosties qui ont été consacrées et qui n'ont pas encore été consommées. Les ciboires à cause de cette auguste destination, sont soumis à certaines règles liturgiques : ils sont en forme de coupe avec un couvercle surmonté d'une croix, pour en marquer la sainteté. Ils peuvent être d'or ou d'argent, mais dans ce dernier cas au moins faut-il que la coupe en soit dorée à l'intérieur. Le vase tout entier doit être couvert d'un riche pavillon blanc. Il est arrivé quelquefois que dans un cas de grave nécessité, les évêques ont permis de se servir de

ciboires d'étain ou d'autre métal. On voyait au monastère de Ferrières un ciboire qui était en ivoire et dans lequel on avait renfermé le Saint-Sacrement.

Quelques auteurs ont prétendu que le mot ciboire vient d'une expression latine qui veut dire nourriture, parce que le ciboire contient Jésus-Christ qui a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture ; *caro mea verè est cibus.* » Cela n'est pas vraisemblable ; le mot ciboire vient d'un terme grec qui veut dire petit coffre parce que, primitivement, comme nous l'avons dit, on renfermait les Saintes espèces dans une armoire ou coffre placé à la sacristie. Plus tard, on appela de ce nom, par similitude, l'édicule au-dessus duquel était suspendue la colombe d'argent qui contenait la réserve eucharistique.

C'est vers le XIIe siècle que les ciboires, déposés dans le tabernacle, affectèrent la forme qu'ils ont actuellement. Dans le cours du XIe siècle, éclata l'hérésie de Bérenger qui, en niant la transsubstantiation, ne tendait à rien moins qu'à anéantir la présence réelle et à détruire le dogme de l'Eucharistie. Des troubles fomentés par les hérétiques, éclatèrent à cette époque et exposèrent les saintes espèces à d'indignes profanations. Force

fut alors de retirer la réserve eucharistique de la colombe appendue au baldaquin, pour la placer dans un abri plus sûr. C'est à cette époque qu'on donna au ciboire la forme qu'il présente et qu'on le plaça dans un tabernacle fermé à clef.

Il y a des ciboires d'une grande richesse, tout étincelants de pierreries. Cela se comprend. Le calice où s'accomplit le mystère du changement du vin au sang de Notre-Seigneur, ne contient Jésus-Christ qu'un moment ; le ciboire est presque continuellement en contact avec le Dieu de l'Eucharistie qu'il renferme ; il convient que pour l'ornementation, il ne le cède en rien au calice qui est souvent d'une richesse inouïe.

On a un grand respect pour la *Santa Casa*, la maison de la Sainte Vierge que l'on vénère à Lorette, en Italie. Des pèlerins nombreux viennent la visiter et y déposer de riches offrandes. La sainte maison est renfermée dans une somptueuse basilique due à la munificence des papes et à la piété des fidèles. Pourquoi cette vénération ? Parce que la *Santa Casa* a été habitée par la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. On y voit l'humble foyer où Marie faisait cuire les aliments destinés à la Sainte Famille, les vases dans lesquels elle servait ces aliments à l'Enfant Jésus. Ces pauvres vases de

terre ont été incrustés d'or. On a bien fait ; ces vases sont dignes de la plus grande vénération. Mais le ciboire qui contient Jésus-Christ lui-même, qui est continuellement en contact avec lui, est encore, ce semble, plus digne de nos hommages et de nos respects.

N'est-ce pas là, la véritable maison de Dieu, du Dieu qui nous ouvre le ciel ? *Non est aliud hic nisi domus Dei et porta cœli.*





V

Le Divin Captif

Rien de triste comme la captivité décrite par le prophète Jérémie dans ses Lamentations : « Souviens-toi, Seigneur, de ce qui nous est arrivé ; considère et regarde notre opprobre. Notre héritage est passé à des étrangers ; nous sommes devenus des orphelins. Nous avons bu notre eau à prix d'argent, nous avons acheté chèrement notre bois. Nous étions conduits par le cou, et à ceux qui étaient las, on ne donnait pas le temps de se reposer. Notre peau, à cause des ardeurs de la faim, s'est desséchée comme si elle avait été brûlée dans une fournaise. La joie de notre cœur a fui, à nos chants a succédé le deuil. »

Mais le souvenir le plus poignant pour les captifs emmenés à Babylone, était la pensée de Sion, la ville sainte alors déserte, avec son temple magnifique devenu un monceau de ruines : « Que ma langue s'attache à mon palais, si je perds ton souvenir, si Jérusalem n'occupe pas la première place dans mes allégresses. »

Or, quelle était la cause de cette captivité qui arrachait au cœur du prophète des cris si déchirants. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Nos pères, qui ne sont plus, ont péché et nous portons le poids de leurs iniquités. Malheur à nous, parce que nous avons péché ! » Cette captivité si dure avait été occasionnée par le péché : c'est à cause de leurs iniquités que les Juifs furent emmenés captifs à Babylone.

Jésus est aussi captif dans son tabernacle ; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'est que sa captivité est volontaire. S'il est enfermé dans le tabernacle, c'est qu'il le veut bien : *Oblatus est quia ipse voluit.* « O mon Père, vous n'avez point agréé les holocaustes de l'ancienne loi offerts pour le péché, alors j'ai dit : Me voici ; je viens selon qu'il est écrit de moi pour faire votre volonté. » — « Je guérirai leurs blessures profondes, dit le Sauveur par la bouche d'Amos, je les aimerai spontanément par pure bonté. »

Ce n'est pas pour expier ses péchés que Jésus est captif, puisque S. Paul nous dit qu'il est sans péché; il dit également qu'il est saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux. Il ajoute que Dieu le Père a traité son Fils qui ne connaissait point le péché, comme s'il eût été le péché, afin que nous puissions être justifiés en lui par la grâce de Dieu.

Pour s'enfermer dans cet exil volontaire, il a quitté bien plus que cette Jérusalem terrestre si chère aux Hébreux; il a quitté le ciel, il a quitté son Père qui mettait en lui toutes ses complaisances : « Vous avez cru que je suis sorti de Dieu ; je suis sorti de mon Père et je suis venu dans le monde. »

Quelle est donc la chaîne mystérieuse qui retient dans le tabernacle ce divin captif? C'est la chaîne dont parle S. Paul, la Charité, qui est le lien de la perfection. Celui qui n'aime point, dit S. Jean, ne connaît point Dieu, car Dieu est amour. C'est en cela que Dieu a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Cet amour consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier et qui a envoyé son Fils comme la victime propitiatoire pour nos péchés.

Baisons avec un saint respect cette chaîne amoureuse qui retient Jésus dans sa tente mystique : unissons-nous à lui par les liens les plus étroits, afin qu'il ne nous fasse pas les reproches que Dieu faisait aux Israélites par la bouche de son prophète : « J'ai été comme un nourricier pour eux ; je les portai dans mes bras et ils n'ont pas compris que c'est moi qui avais soin d'eux ; comme des enfants qu'on mène par des lisières, je les ai attirés par les liens de l'amour ; j'ai ôté le joug qui leur serrait la bouche et je leur ai donné à manger. »

Que les chaînes du péché tombent et se brisent et que le lien qui nous unit au Christ, ne soit jamais rompu !





VI

L'Hôte du Tabernacle

Les anciens, même ceux qui vivaient au sein du paganisme, se faisaient un honneur d'exercer l'hospitalité : qui sait, disaient-ils, si, sous une forme humaine, ce n'est pas quelquefois la Divinité que nous recevons ? Ce qui était un honneur pour les païens, était un devoir pour les Juifs : « Dieu aime l'étranger, lisons-nous au Livre du Deutéronome, il lui donne de quoi vivre et de quoi se vêtir ; aimez donc aussi les étrangers, parce que vous l'avez été vous-mêmes dans l'Egypte. » Isaïe tenait le même langage : « Partage ton pain avec celui qui a faim ; fais entrer dans ta maison les pauvres et les errants ; lorsque tu verras

un homme nu, couvre-le et ne méprise pas ta chair. »

A plus forte raison, ce langage devait-il être celui du divin Maître ; aussi, il nous dit qu'il recevra dans son royaume ceux qui auront pratiqué l'hospitalité : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli. »

Jésus devait avoir d'autant plus de tendresse pour les étrangers et les voyageurs, que lui-même avait été un voyageur sur la terre, allant de porte en porte demander l'hospitalité. L'Evangile ne raconte-t-il pas qu'il heurta à la porte des hôteliers de Bethléem qui le repoussèrent brutalement et qu'il logea dans une pauvre étable où gîtaient quelques animaux ? Quand un scribe, émerveillé de sa doctrine, s'engage à le suivre partout et lui demande où il habite, Jésus lui répond : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas même où reposer sa tête. »

Or, ce Jésus plein de miséricorde, que les siens, suivant l'expression de S. Jean, avaient refusé de recevoir, qui avait été repoussé par les hôteliers de Bethléem, qui avait parcouru la Galilée et la Judée comme un pauvre voyageur, qui logeait dans

la maison de Lazare et mangeait avec les pécheurs, qui nourrissait mystérieusement la foule accourue pour l'entendre dans le désert, est maintenant l'hôte du tabernacle.

Il sait que l'homme est voyageur sur la terre, que son voyage est long et pénible, que souvent il n'a pas de pain pour sustenter son corps et réconforter son âme, alors, toujours bon et miséricordieux, il a dressé sa petite tente dans l'immense désert de la vie.

Lui, qui se reposa jadis sur la margelle du puits de Jacob, accablé par la fatigue du voyage et le poids du jour, de sa tente, comme autrefois Abraham, il regarde le voyageur qui passe, il l'invite à entrer, à prendre une nourriture qui puisse lui rendre le courage. Ecoutez sa parole ; comme elle est douce est attirante ! « Venez à moi, vous qui travaillez, vous qu'accable le fardeau de la vie ; je vous donnerai une nouvelle force et un nouveau courage. »

Ne craignez pas, voyageurs lassés du monde, de prendre sur vous mon joug spirituel, dit-il aux fatigués de la vie, à ceux qui doutent, à ceux qui souffrent, à ceux qui désespèrent : « Vous verrez que je suis doux et humble de cœur et votre âme goûtera le repos. »

Pauvres âmes que dévore ici-bas, dans le désert du monde, la soif de l'amour divin, de la vérité, de la justice, de l'éternelle beauté ; pauvres âmes que rien n'a pu rassasier sur la terre, quibuvez et avez toujours soif, qui mangez et avez toujours faim, que tourmente un insatiable désir de bonheur et de volupté, venez à l'Hôte du Tabernacle, il vous donnera une eau qui étanche la soif ardente et un pain mystérieux qui apaise la faim pour toujours. Allons à lui avec confiance et disons-lui avec les Juifs, qu'émerveillait sa doctrine toute céleste : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. »





VII

Le Délaissement

Jésus a dit : « Je suis le pain de vie ; — je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient avec plus d'abondance ; — si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ; si quelqu'un croit en moi, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive. » Jésus, l'auteur de la grâce, veut répandre la plénitude de cette grâce dans les cœurs qui viennent puiser la vie au sacrement de son amour. Or, qu'arrive-t-il ? Au lieu d'aller à Jésus, d'aller à la vérité, d'aller à la vie, les hommes s'éloignent volontairement de Celui qui est la voie, la vérité et la vie. « La Lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. »

Alors, de son tabernacle où la foule indifférente le délaisse, le divin Maître fait entendre ces plaintes du prophète Jérémie : « Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive et ils se sont creusé des citernes crevassées qui ne peuvent contenir l'eau. »

Il y eut dans la passion du Sauveur des heures d'une poignante tristesse où, sentant mieux le délaissement de ceux qu'il avait aimés et pour qui il allait mourir, il fut en proie à une indicible amertume, par exemple au jardin de Gethsémani. « Il s'éloigna de ses disciples d'un jet de pierre environ et s'étant mis à genoux, il priait. Étant tombé en agonie, il redoublait ses prières et une sueur, semblable à des gouttes de sang, découlait jusqu'à terre. »

Un moment non moins pénible pour le Cœur de Jésus, fut celui où s'accomplit la désertion de ses disciples qu'il avait formés, à qui il avait révélé les mystères de son apostolat, qu'il avait aimés jusqu'à la fin. « Alors ses apôtres l'abandonnèrent et tous prirent la fuite. Seul, Pierre qui lui avait juré une fidélité inviolable, le suivit, mais de loin, pour le renier ensuite indignement. Enfin, ce fut l'instant de la suprême douleur, où, suspendu entre le ciel et la terre, abandonné du ciel et de la

terre, il poussa ce cri d'inexprimable angoisse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »

Sans doute, ce furent là des déchirements bien cruels pour le cœur d'un Dieu, mais, vous qui passez devant le Tabernacle, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à celle qu'il éprouve dans le sacrement de sa tendresse. Aussi, comme elle est déchirante cette plainte qui s'échappe du tabernacle désert, comme elle s'échappait autrefois de la bouche du prophète : « J'ai nourri des enfants, je les ai élevés et ils m'ont méprisé. » Jésus abandonné, délaissé dans ce sacrement qu'il a institué pour sauver le monde, semble encore emprunter la voix du même prophète pour crier à ce peuple frivole, indifférent, incrédule : « J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers un peuple qui ne croit pas, qui marche dans une voie qui n'est pas bonne, qui se livre à ses pensées coupables ; vers un peuple qui fuit sans cesse devant mes yeux et qui n'est propre qu'à m'irriter. » O mon peuple, s'écrie le Dieu du Tabernacle, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? Je cherche quelqu'un qui puisse me consoler et je ne trouve personne.

Nous, chrétiens, qui connaissons Jésus et qui avons savouré les délices de son Eucharistie, allons nous agenouiller pieusement devant le Tabernacle et disons avec Jérémie: « Seigneur, qui êtes l'attente d'Israël, tous ceux qui vous abandonnent, seront confondus ; ceux qui se retirent de vous seront condamnés, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur qui est la source des eaux vives. Seigneur, guérissez-moi et je serai guéri ; sauvez-moi et je serai sauvé! » Jésus nous dit : Vous aussi, voulez-vous m'abandonner? Crions-lui avec S. Pierre : Où irions-nous, Seigneur, puisque seul vous avez les promesses de la vie éternelle ?





VIII

L'appel de Jésus

Quelle scène touchante que celle où Jésus, la résurrection et la vie appelle à lui Marie Madeleine, plongée dans le silence et le deuil de sa demeure ! Lazare est mort ; les larmes des Juifs, des parents et des amis, ne peuvent calmer la souffrance de ces deux sœurs inconsolables, Jésus seul, l'ami de Lazare, l'hôte familier de cette maison, pourra consoler Marthe et Marie. Il sait tout, il arrive ; il fait naître dans l'âme de Marthe, par un premier entretien, d'ineffables espérances. Marie, dans le mystère de sa retraite, est toute à sa douleur, absorbée par la pensée de la mort. Marthe soudain, comme par un soubresaut, l'arrache à ce silence,

à ce sommeil de la méditation, en jetant ce cri à l'improviste : « Le Maître ! le Maître est là qui t'appelle ! »

Que fait Marie ? va-t-elle hésiter ? va-t-elle soulever des objections ? Mais le Maître est au loin avec ses disciples ; qui a pu l'instruire de notre malheur. Comment est-il arrivé si inopinément ? N'est-ce point une illusion causée par la douleur de Marthe ? La voix aimée de Jésus n'a pas encore retenti à ses oreilles ; il n'a pas encore franchi le seuil de la maison. — Sa sœur, respectant sa tristesse et son silence, ne lui a parlé que mystérieusement. — Qu'importe ? cet appel a remué son cœur ; ce n'est pas tant le langage de la parole, que le langage du divin amour qui retentit dans son âme : sur le champ, elle se lève, elle part, elle court vers Jésus. Les Juifs, qui la voient passer, se rangent respectueusement ; ils croient qu'elle va au tombeau, qu'elle va pleurer.

Non ! quand Jésus est là, il n'y a plus de souci, plus d'inquiétudes, plus de larmes : Jésus, c'est l'amour, c'est la résurrection, c'est la vie ! Marie, aussitôt qu'elle fut arrivée où était Jésus, aussitôt qu'elle le vit, tomba à ses pieds et lui cria : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne

serait pas mort. » Jésus va lui prouver, non par ses paroles, mais par ses actes, que celui qui croit en lui, lors même qu'il serait mort, vivra.

Heureux moment, dit l'auteur de l'Imitation, où Jésus appelle des larmes à la joie de l'esprit. Il n'y a que ceux qui ont répondu à l'appel du divin Maître, qui savent combien le Seigneur est doux et combien ses entretiens sont suaves !

Or, il n'y a pas que Madeleine qui ait écouté la voix de Jésus et répondu à son appel. Tous les Apôtres ont entendu la voix du Maître, tous ont marché sur ses pas et suivi ses divins enseignements, excepté le traître qui se pendit de désespoir. Jésus, passant sur le bord de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon et André ; il leur dit : Suivez-moi, et eux, aussitôt, laissant là leurs filets, le suivirent. S'avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée et Jean ; il les appela ; sur le champ, ils quittèrent leurs filets et leur père, et ils le suivirent.

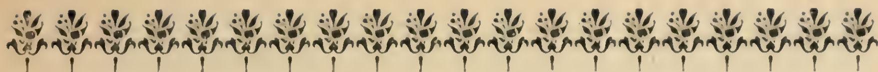
Une autre fois, il passe près du bureau du publicain Lévi, collecteur d'impôts ; il lui crie : Suivez-moi ! Lévi se lève et le suit. Un jour, entrant dans Jéricho, Jésus aperçoit un homme riche, nommé Zachée, qui est monté sur un sycomore, pour le mieux voir : Descends vite, lui

crie le Maître ; Zachée descend en toute hâte et le reçoit chez lui.

Jésus ne tient pas compte de la condition des personnes, il s'adresse à tous. Il dit aux petits, aux riches, aux pauvres, aux savants, à tous ceux qui veulent répondre à son appel : Venez ! De son tabernacle, sa voix s'adresse à tous, sans exception ; il dit à ceux qui souffrent, je console la souffrance ; aux malades, je guéris les infirmités ; aux pécheurs, je purifie les souillures ; aux mourants, je donne la vie éternelle.

Approchons avec confiance de ce tabernacle, trône de la miséricorde où Dieu présent à tous les fidèles, dit l'Imitation, se donne à eux chaque jour pour être leur nourriture, afin qu'ils jouissent de lui, qu'il les console et élève leur cœur vers le ciel. Approchons donc sans crainte et disons avec le même auteur de l'Imitation : « Vous êtes vraiment un Dieu caché ; vous vous éloignez des impies, mais vous aimez à converser avec les humbles et les simples. »





IX

La Visite au Saint Sacrement

Saint Luc, racontant la visite que fit Marie à sa cousine Elisabeth, dit dans un suave récit, que la Vierge s'en alla en grande hâte vers les montagnes, en une ville de Juda ; elle entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. Or, il arriva que, dès qu'Elisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans son sein.

Si Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère, a tressailli de joie et de respect en présence de Jésus, quelle ne sera pas la joie d'un chrétien qui va rendre visite à ce même Jésus dans son tabernacle et qui se trouve en face du Dieu qui est essentiellement amour et miséricorde ? Abraham,

votre père, disait Notre-Seigneur aux Juifs, à la seule pensée de me voir, a éprouvé une grande joie; il m'a aperçu à travers les ombres de l'avenir, d'un coup d'œil prophétique et son bonheur a été immense. Quel ne sera pas le bonheur d'une âme fidèle qui, avec l'œil de la foi, perce les voiles eucharistiques et contemple Dieu sur le trône de son amour? Ne laissera-t-elle pas alors, avec S. Thomas d'Aquin, échapper cette plainte amoureuse : « Jésus, que maintenant un voile cache à mes regards, je t'en supplie, oh! fais que s'accomplisse ce vœu si ardent de mon cœur ; fais que, déchirant le voile qui te dérobe à mes yeux, je m'enivre des joies de la vision béatifique! » Car, comme le dit le roi-prophète, « mon âme ne sera vraiment satisfaite que par le spectacle de ta gloire infinie. »

Notre âme, dans ce mystérieux tête-à-tête avec Jésus, ne le contemple pas seulement avec les yeux de la foi, elle fait encore monter vers lui de brûlantes prières, de pressantes supplications. S. Liguori, le pieux auteur des Visites au Saint Sacrement, nous dit : « Que Jésus demeure sur nos autels comme sur un trône d'amour et de miséricorde pour nous y distribuer ses grâces. » Il ne faut pas oublier que ce Dieu vraiment présent

dans l'Eucharistie est le même qui disait, en enseignant la foule : « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. » C'est lui-même qui, faisant de doux reproches à ses disciples, les exhortait à s'adresser plus souvent à son Père : « Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom ; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. » C'est le même Jésus qui, pénétrant jusqu'aux fibres les plus cachées du cœur de la Samaritaine, lui répondait avec une douce bonté : « Si vous saviez le don de Dieu et quel est celui qui vous dit : « Donnez-moi à boire, » peut-être vous-même lui auriez-vous fait cette demande, et il vous eût donné une eau vive. »

Ce Dieu du tabernacle est le même Jésus qui, entrant un jour de sabbat, dans la synagogue de Nazareth et ouvrant au hasard le Livre du Prophète Isaïe, y lut ces paroles : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a fait son Christ et m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue et mettre en liberté ceux qui gémissent sous le poids des fers. » C'est ce même Jésus qui s'écriait : « Une vertu s'est échappée de moi, »

et dont S. Luc a écrit qu'il sortait de lui une vertu qui guérissait toutes les maladies.

S. Liguori a écrit dans sa première Visite : « Oh ! combien de grâces les Saints ont puisées dans ce sacrement d'amour où un Dieu Sauveur réside sans cesse pour nous faire participer à tous les mérites de sa passion, comme il a été prédit par le Prophète : « Vous puiserez avec joie les eaux de la grâce aux sources du Sauveur. »





X

L'Adoration

L'adoration, dit Bossuet, consiste principalement à croire que Dieu est le Créateur et le Seigneur de toutes choses, et à nous attacher à lui de toutes les puissances de notre âme par la foi, par l'espérance et par la charité, comme à Celui qui seul peut faire notre félicité par la communication du bien infini qui est lui-même. Dieu étant le Créateur de toutes choses, tout ce qui existe lui appartient et constitue son domaine ; il est donc juste, dit S. Paul, qu'au nom de Jésus, le ciel, la terre et les enfers, fléchissent les genoux et se prosternent devant Lui en lui rendant hommage.

Le ciel, qui est le lieu de sa gloire et qui contemple éternellement sa splendeur, lui rend une éternelle adoration. « Les vingt-quatre vieillards se prosternèrent et adorèrent Dieu assis sur son trône, en disant : *Amen, Alleluia*! Une voix sortit du trône, qui disait : Louez votre Dieu, vous tous ses serviteurs. J'entendis comme la voix d'une grande foule et comme la voix de grandes eaux et comme la voix de grands tonnerres, disant : *Alleluia*! »

Voyez les œuvres de Dieu, s'écrie le Psalmiste ; elles présentent un tel caractère de grandeur et de majesté, que les impies eux-mêmes sont obligés de reconnaître sa toute-puissance et de louer son nom. Aussi, la mer, la terre et l'univers dans toute son étendue, rendent hommage au Créateur et bénissent celui qui les a faits, en chantant un hymne à sa louange : *Clamabunt, et enim hymnum dicent.*

Or, si les êtres qui n'ont pas la raison en partage, obéissent aux ordres de Dieu et par leurs évolutions harmonieuses, lui rendent un culte de perpétuelle adoration, que ne doivent pas faire les enfants des hommes qu'il a créés à son image, qu'il a doués d'intelligence et de liberté, qu'il a comblés d'ineffables bienfaits, qu'il a rachetés de son sang, qu'il nourrit du pain des anges? A la première

clarté de l'étoile mystérieuse, les Mages, sans tenir compte des fatigues de la route, sont accourus à Bethléem, ont ouvert leurs trésors, et se sont prosternés devant l'Enfant-Dieu en l'adorant : *Procidentes, adoraverunt eum.*

Lorsqu'un lépreux, tout couvert de plaies, vient lui demander la santé, que fait-il? Il l'adore en lui criant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Quand l'aveugle-né, dont les yeux ont été frottés par le divin Maître avec un peu de boue mélangée de salive, s'est lavé à la fontaine de Siloé, quand il reconnaît que c'est Jésus qui l'a guéri, que fait-il? Il dit : « Je crois, Seigneur, et se prosternant, il l'adore. »

Que fait cette pauvre femme sortie d'une nation païenne, cette Chananéenne à la foi si humble et si grande, qui importune les Apôtres, que Jésus semble dédaigner comme indigne de son amour? Elle tombe à ses pieds, elle l'adore et remporte une merveilleuse victoire sur le cœur du divin Maître.

Beaucoup de ces pauvres âmes dont Jésus eut pitié, quand il vivait sur la terre, adoraient ce qu'elles connaissaient à peine; mais nous, chrétiens, comblés des grâces de Dieu, instruits de sa doctrine, nourris de sa substance, nous qui

adorons ce que nous connaissons, Jésus mort pour nous sur le Calvaire et captif pour nous dans l'Eucharistie, ne serons-nous pas de véritables adorateurs? N'adorerons-nous pas Dieu en esprit et en vérité ?

Est-ce que nous n'entendons pas une voix qui sort du tabernacle, qui nous sollicite amoureusement et qui nous dit: Le Messie, le Rédempteur, l'auteur de la grâce, le salut de vos âmes, c'est moi qui vous parle : *Ego sum qui loquor tecum.*

Pieusement prosternés devant le trône de l'amour, disons avec S. Thomas d'Aquin : je vous adore avec un profond respect, ô Dieu vraiment caché, Dieu que les voiles eucharistiques dérobent à mes regards! *Adoro te devotè, latens Deitas.*





XI

L'Adoration nocturne

Saint Alphonse de Liguori s'écrie dans l'une de ses Visites : « O adorable Jésus, vous demeurez nuit et jour dans vos tabernacles sacrés ! » C'est encore là une manifestation de l'extrême amour de Jésus pour nous. Les ténèbres enveloppent la terre, l'homme se repose et répare ses forces dans les douceurs du sommeil et ce n'est que le matin, dit le Psalmiste, qu'il sort pour se livrer à son travail. Mais l'amour de Jésus pour nous, ne connaît pas de sommeil ; Jésus est dans le tabernacle la nuit comme le jour ; là toujours il est prêt à nous donner audience et à nous communiquer ses grâces.

Or, si l'amour de Jésus-Eucharistie ne connaît point de repos, même pendant les ténèbres de la nuit, est-il juste que les hommes qui lui sont redevables de leur rédemption, cessent de l'adorer la nuit, pour ne lui rendre leurs hommages que pendant la journée? Ce n'est pas là ce qu'ont pensé de pieux adorateurs. On voit, surtout dans les grandes villes où le bien ne veut pas le céder au mal, des hommes vraiment chrétiens, se lever la nuit, se grouper devant le Tabernacle, et, dans une religieuse veillée d'armes, adorer Dieu en silence, faire monter vers lui l'encens de leurs prières et l'exalter dans leurs cantiques.

Cette adoration nocturne et cette solennelle réparation se comprennent : il y a tant de crimes accomplis la nuit ! D'après l'Apocalypse de S. Jean, ceux qui font le mal, ceux qui blasphèment Dieu, ne cessent leurs impiétés ni le jour, ni la nuit ; il y en a d'autres qui, pour se livrer au péché, font du jour la nuit et de la nuit le jour. Les vrais adorateurs qui, suivant le langage de l'Evangile, adorent Dieu en esprit et en vérité, doivent veiller pendant la nuit devant le Tabernacle comme ces gardes dont parle le prophète Isaïe : « J'ai établi des gardes sur tes murs, ô Jérusalem ; ils ne se tairont jamais, ni le jour ni la nuit. Vous qui vous

souvenez du Seigneur, ne vous taisez pas. » C'est ce que font les adorateurs nocturnes qui chantent les louanges de Dieu au sein des ténèbres.

Dieu, d'ailleurs, a voulu en quelque sorte consacrer la nuit par les merveilles qu'il y a accomplies. C'est la nuit qu'il se montra à Isaac et qu'il lui annonça les bénédictions qui allaient descendre sur lui. Au milieu de la nuit, lisons-nous dans l'Exode, le Seigneur frappa tous les premiers-nés de l'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison et jusqu'au premier-né de toutes les bêtes. C'est la nuit que les Hébreux, sur le point de s'arracher à la servitude, devaient manger l'Agneau sans tache, image de l'Agneau rédempteur : « La multitude des enfants d'Israël l'immolera le soir, et la nuit, ils en mangeront la chair rôtie au feu. »

C'est la nuit que le Verbe est venu dans le monde, pour le sauver : « Tout était plongé dans un paisible silence, dit le Livre de la Sagesse, et la nuit, dans sa course, atteignait le milieu de son chemin. » C'est la nuit que, par une mystérieuse épiphanie, le Messie s'est manifesté aux bergers : « Des pasteurs gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit et une clarté divine les

enveloppa. » C'est la nuit que Jésus institua le Sacrement de l'Eucharistie : « Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et rendant grâces, le rompit et dit : Prenez et mangez. »

Si Jésus a accompli tant de merveilles la nuit pour les hommes, objet de son amour, il est juste que nous, qu'il a tant aimés, nous ne l'abandonnions pas la nuit, dans son tabernacle, et que prosternés humblement devant sa tente mystique, nous fassions monter vers lui le cri de la louange et de la prière, à l'exemple de ce divin Maître qui passait ses nuits à prier : *Erat pernoctens in oratione Dei.*





XII

L'Adoration perpétuelle

SAINT AUGUSTIN nous dit que dans le ciel nous verrons Dieu, nous le louerons, nous l'aimerons et cela pendant l'éternité, puisque le temps aura cessé et que la vision béatifique n'aura pas de fin. Ces trois mots ne résument-ils pas admirablement la vie des bienheureux, qui sera une perpétuelle adoration? Ils verront Dieu tel qu'il est, sans voiles, avec ses inénarrables perfections; le voyant tel qu'il est dans son indéfinissable beauté, ils l'aimeront de toute l'ardeur de leur âme et feront éclater en sa présence des hymnes de louanges.

C'est ce que confirme la merveilleuse vision d'Isaïe contemplée également par le Disciple bien-aimé dans l'île de Patmos: « Les Séraphins

étaient autour du trône; ils avaient chacun six ailes; de deux ils voilaient leur face, de deux leurs pieds, de deux autres ils volaient; à l'entour et au-dedans, ils étaient pleins d'yeux et ils n'avaient pas de repos jour et nuit, disant: Saint, saint, saint est le Seigneur tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir. »

C'est en souvenir de la vision du prophète Isaïe, c'est en souvenir des chérubins du temple qui, étendant leurs ailes, veillaient perpétuellement devant le tabernacle, que dans les églises catholiques, deux anges aux mains jointes, fléchissant le genou, rendent au Saint Sacrement une adoration perpétuelle.

On comprend que les Anges, les Bienheureux, qui contemplent éternellement dans le ciel la face de Dieu, l'honorent par une perpétuelle adoration; mais les hommes, faits de chair et d'os, vivant dans le lieu de l'exil, peuvent-ils rendre à l'Agneau divin un culte aussi parfait! Ecoutez ce que dit S. Thomas d'Aquin: Faites tout ce que vous pourrez pour louer Jésus-Christ, vos hommages seront toujours inférieurs à ce qu'ils doivent être; jamais vous n'en pourrez trop faire, vous n'en ferez jamais assez. Le Dieu que nous adorons est le même que celui qu'adorent les

Anges; le pain eucharistique que nous mangeons, est le pain des anges; par conséquent, si l'homme, sur la terre, ne peut égaler l'adoration des esprits célestes, il doit, puisqu'il est placé seulement un peu au-dessus des anges, comme dit le Psalmiste, approcher autant que possible de cette adoration.

Voilà pourquoi, certaines Congrégations, envieuses du sort des anges, ont voulu rendre au Dieu de l'Eucharistie, un culte de perpétuelle adoration. Au commencement du XIX[e] siècle, pour réparer les outrages faits à Jésus-Hostie pendant la Révolution, le P. Coudrin établit la Congrégation des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement. Quelles ardentes supplications ces pieuses filles, se remplaçant le jour et la nuit font monter vers le trône de la miséricorde! Le corps seul se fatigue, l'âme est si heureuse d'être auprès de son Dieu!

Elles ressemblent à cette zélée adoratrice dont parle S. Liguori. Une personne restait très longtemps devant le Saint Sacrement, et, comme on lui demandait ce qu'elle faisait et disait durant les journées presque entières qu'elle passait au pied des autels : « J'y demeurerais pendant toute l'éternité, répondit-elle. Eh! n'y trouve-t-on pas

l'essence divine, qui est l'aliment et l'occupation des bienheureux mêmes dans la gloire. O ciel! on demande ce qu'on fait devant Dieu! Ce qu'on fait? On le loue, on l'aime, on le bénit, on le prie, on l'invoque. Que fait un homme altéré près d'une fontaine pure et abondante? » N'est-ce pas ce que disait S. Augustin: *Videbimus, laudabimus, amabimus!* Nous verrons, nous louerons, nous aimerons!





XIII

La Lampe du Sanctuaire

Quand il n'y a pas d'adorateurs devant le tabernacle, une petite lampe dont la clarté mystérieuse scintille dans le silence du jour ou l'obscurité de la nuit, symbolise l'amour et la foi des fidèles qui ne devraient jamais s'éteindre. Cette lampe est aussi une image du Dieu de l'Eucharistie, qui est comme une flamme ardente et qui est venu allumer dans le monde le feu de la sainte charité. Votre Dieu, disait Moïse aux Hébreux, est un feu qui consume. Je suis venu, disait Notre-Seigneur, apporter le feu sur la terre, et je n'ai qu'un désir, c'est que le feu embrase les âmes.

Les païens eux-mêmes ont eu le culte du feu sacré qui ne devait pas s'éteindre, et chez les

Romains, le feu symbolique, était entretenu sur l'autel par les chastes mains des Vestales.

Chez les Hébreux, il y avait également des lampes qui brûlaient devant l'autel. Nous lisons, en effet, dans l'Exode : « Ordonne aux enfants d'Israël de t'apporter de l'huile, la plus pure, d'olives pilées au mortier, afin que la lampe brûle toujours dans le tabernacle du témoignage, hors du voile qui s'y déploie. Aaron et ses fils la placeront de telle sorte qu'elle brille jusqu'au matin devant le Seigneur : ce culte se perpétuera de génération en génération chez les enfants d'Israël. » Le Lévitique ajoute : « Les lampes seront toujours placées en présence du Seigneur, sur un candélabre très pur. »

Le chandelier d'or, dont nous avons déjà parlé, se composait d'une tige fixée sur un piédestal. Sur l'extrémité supérieure de la tige était une lampe. De cette tige partaient six bras qui s'espaçaient à intervalles égaux, trois de chaque côté. Ces bras qui arrivaient à la même hauteur que la tige centrale, portaient comme elle une lampe. Chaque soir, les lampes du chandelier devaient être remplies d'huile et allumées, de façon à brûler toute la nuit : on ne sait si elles restaient allumées durant le jour.

L'huile prescrite pour ces lampes devait être d'olives pures, sans aucun mélange. Les olives n'étaient pas foulées dans le pressoir, mais pilées dans un mortier: on faisait cette opération avant la maturité complète, puis on les plaçait dans une corbeille d'où l'huile tombait. Ces prescriptions minutieuses prouvent le respect que les Juifs avaient pour le tabernacle et pour le Dieu qui y manifestait sa gloire. Quel ne doit pas être le respect des chrétiens pour le Dieu de l'Eucharistie, qui habite continuellement avec eux et les nourrit de sa chair?

On voit que dès le temps des Apôtres, les premiers chrétiens se servaient de lampes aux banquets eucharistiques qui se célébraient le soir ou la nuit, non seulement pour éclairer l'assistance, mais encore, disent les commentateurs, pour rehausser l'éclat de la cérémonie. Nous lisons, en effet, au Livre des Actes: « Le premier jour de la semaine, nous étant réunis pour rompre le pain, Paul, qui devait partir le lendemain, s'entretint avec les disciples et prolongea son discours jusqu'au milieu de la nuit; il y avait beaucoup de lampes dans le cénacle où nous étions rassemblés. »

S. Jean, dans l'Apocalypse, nous dit qu'au ciel, devant le trône du Très-Haut, il y a sept lampes ardentes et que ces lampes qui sont un symbole, représentent les sept Esprits de Dieu c'est-à-dire la flamme ardente des esprits bienheureux qui aiment Dieu et le chantent dans le ciel.

Que cette lampe du sanctuaire qui, comme le buisson dans lequel Dieu apparut à Moïse, semble brûler sans se consumer, représente la vivacité de notre foi et l'ardeur de notre amour pour Jésus-Eucharistie! Que les ardeurs de notre amour et de notre foi soient comme ces lampes dont parle l'Epoux du Cantique des Cantiques : des lampes de feu et de flammes; *lampades ignis atque flammarum*.





XIV

L'Exposition du Saint Sacrement

La sainte réserve, destinée aux malades et à l'adoration des fidèles, n'est pas toujours restée enfermée dans la colombe d'or, dans le ciboire ou le tabernacle. A différentes époques, des hérétiques, excités par leurs passions ou par un esprit infernal, osèrent attaquer le Sacrement de l'Eucharistie et le dogme de la Présence réelle. L'Eglise comprit qu'il était bon de ranimer la foi des fidèles en exposant aux regards l'Hostie immaculée: les yeux du corps, frappés plus vivement, venaient au secours des yeux de la foi pour les aider à pénétrer le divin mystère. L'église se proposait un autre but: elle voulait, en ces jours

mauvais, répondre par des hommages plus solennels aux blasphèmes des hérétiques.

Ce fut pour le même motif que s'introduisit en Occident l'usage d'élever l'Hostie et le calice après la consécration: cet usage semble remonter au XIe siècle. Dans le cours de ce siècle, Bérenger, archidiacre angevin, avait nié la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. A cet époque, plusieurs évêques des Gaules, afin d'exciter la foi du peuple chrétien et de protester contre l'erreur, établirent de nouveaux rites qui bientôt se généralisèrent. Ce fut, dit-on, Hildebert, pieux évêque du Mans, qui le premier introduisit l'usage d'élever l'hostie et le calice après la consécration. Cet usage passa de son diocèse dans les diocèses voisins, puis dans toute la Gaule, de la Gaule dans la Germanie et enfin, dans l'église latine tout entière.

Mais tout d'abord, l'exposition du S. Sacrement, à raison de sa grande solennité, n'avait lieu que rarement. Le Concile de Cologne présidé, en 1452, par Nicolas de Cusa, légat apostolique, ne permit l'exposition qu'une fois par an et pour de graves nécessités. Le Concile de Malines, approuvé par Paul V, pour que la piété des fidèles ne s'habitue pas trop à ce spectacle, recommande de ne pas multiplier les expositions du Très Saint Sacrement.

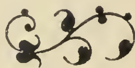
C'est le Souverain Pontife Clément VIII qui prescrivit pour l'univers, en 1592, l'exposition annuelle. Depuis cette époque, dit un liturgiste, les épreuves de l'Eglise, la dévotion sans cesse grandissante envers l'auguste sacrement de nos autels, ont engagé les évêques à exposer plus souvent à la piété des fidèles Notre-Seigneur caché sous les voiles eucharistiques.

Jésus disait : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez qui je suis. Plus tard, il ajoutait : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Sans doute, comme l'insinue l'Evangéliste, par ces paroles Jésus faisait surtout allusion à sa mort sur la croix. Mais, nous avons dit que l'Eucharistie n'est que la représentation et la continuation du sacrifice de la croix. Jésus-Eucharistie est donc élevé sur l'autel, comme il l'était sur la croix, pour attirer tout le monde à lui.

Ecoutez ce que dit encore ce divin Maître : « Comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ; car, Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin

que tout homme qui croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Disons-lui donc : Entraînez-nous, Seigneur, et nous courrons à l'odeur des parfums de vos vertus et de vos grâces ; *trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum.*





XV

L'Ostensoir

Pour consacrer le vin et le changer au sang de Notre-Seigneur, il fallait un vase sacré d'une forme spéciale, c'est le calice, dont nous avons parlé ; pour conserver les Saintes Espèces, il en fallait un également : c'est le ciboire. Or, nous avons dit que l'Eglise, afin de promouvoir la foi des fidèles et de confondre l'erreur, avait permis l'exposition du Saint Sacrement. Pour exposer la sainte Hostie aux regards et à l'adoration des fidèles, il fallait aussi un vase sacré spécial, digne par sa forme et l'éclat dont il rayonne, de porter le Dieu caché sous les voiles eucharistiques : ce vase sacré, c'est l'ostensoir.

L'ostensoir est une pièce d'orfévrerie en or, en argent, ou en vermeil ; il présente ordinairement la forme d'un soleil rayonnant, élevé sur un pied ; au centre est une lunule, boîte de cristal destinée à renfermer l'Hostie consacrée. L'usage des ostensoirs ne remonte qu'au XIIe siècle ; au XIVe on en fit en forme de croix creuses ou de statuettes.

Autrefois, l'ostensoir affectait souvent la forme d'une tour : on en remarque un du XIIIe siècle dans le trésor de la cathédrale de Reims. Parmi les œuvres de ce genre, se distingue l'ostensoir en vermeil de la cathédrale de Barcelone. A notre époque, les orfèvres en ont fabriqué d'une grande richesse et d'une artistique beauté.

Peut-on, dit un pieux auteur, déployer trop de luxe et de richesse en l'honneur d'un Sacrement qui est appelé le chef d'œuvre de l'amour d'un Dieu envers les hommes ? L'ostensoir n'a pas toujours porté le nom qu'il a aujourd'hui : les anciens l'appelaient généralement *monstrance*, parce qu'il sert à exposer ou à montrer le Très Saint Sacrement. Dans l'origine, c'était une petite boîte, portée sur un pied assez bas, environnée de rayons et surmontée d'une croix. Le mot ostensoir n'est que la traduction latine du mot

dont se servaient nos pères ; ostensoir signifie la même chose que *monstrance*.

Mais l'ostensoir en lui-même, riche ou pauvre, sans parure ou étincelant de pierreries, est peu de chose ; ce qui lui donne un éclat, une richesse incomparable, c'est le Dieu, source intarissable d'amour et de miséricorde, qui y est exposé à nos regards. C'est le cas de dire en empruntant le langage de S. Paul : « Allons avec confiance vers le trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver un secours opportun dans nos besoins. »

Quelle différence entre la nouvelle et l'ancienne alliance ! Moïse disait au Seigneur : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, montrez-moi votre face, afin que je vous connaisse. » Dieu lui répondit : « Tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne me verra et vivra. » Mais ici, c'est Dieu lui-même qui se manifeste à nous à travers des voiles qui le dérobent à peine à nos yeux ; c'est Dieu qui nous révèle le mystère ineffable de son amour ; comme le dit encore S. Paul, la grâce de Dieu, notre Sauveur, est apparue à tous les hommes. Il n'est donc pas de peuple aussi favorisé que le peuple chrétien ; il n'est pas de peuple dont les dieux approchent de lui, comme le nôtre approche de nous.

Allons donc avec confiance vers le trône de la grâce, pour obtenir miséricorde et trouver un secours opportun dans nos besoins. Approchez de Dieu, dit l'Apôtre S. Jacques, et Dieu approchera de vous : *Appropinquate Deo et appropinquabit vobis.*





XVI

La Bénédiction du Saint-Sacrement

On lit au XXXIIe chapitre de la Genèse que Jacob, après avoir quitté la maison de Laban, son beau-père, retournait au pays natal. C'était la nuit. Après avoir fait franchir à ses gens le gué de Gabac, il se trouva seul sur le bord du torrent. Alors un ange, sous la figure d'un homme, lutta avec lui jusqu'au matin. Cet ange voyant qu'il avait peine à vaincre Jacob, toucha le nerf de sa cuisse, qui s'alanguit. L'ange lui dit : Laisse-moi, car déjà monte l'aurore. — Je ne te laisserai partir, dit Jacob, que lorsque tu m'auras béni. — Quel est ton nom, dit le mystérieux lutteur ? — Jacob. — On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort dans ce divin combat. L'ange le

bénit, et Jacob appela ce lieu Phanuel, en disant pour justifier ce nom : « J'aime Dieu face à face et mon âme a été sauvée. »

Comme ce passage s'applique admirablement à l'homme voyageur sur la terre! Jacob n'est pas seul : il s'avance avec sa famille et son troupeau, tout préoccupé des soucis de la vie présente. Il marche dans les ténèbres de la nuit ; il franchit un torrent qui se précipite des collines avec impétuosité. Au sein de la nuit, dans cette immense solitude, voilà qu'un lutteur, dont il ignore le nom, se présente à lui et le provoque au combat. Jacob est fort, plus que les hommes ordinaires, parce qu'il est croyant et ami de Dieu.

Cependant, pour lui prouver que toute chair est faible, l'ange touche sa jambe et Jacob l'invincible, se sent faiblir. Comprenant que cet étrange lutteur a quelque chose de divin en lui, il le prie de le bénir, et il ne veut le laisser partir qu'après qu'il l'aura béni. Lorsqu'il a été béni, il s'aperçoit qu'il est face à face avec Dieu. Il appelle ce lieu Phanuel, qui veut dire : « Vision de Dieu, » et, ajoute le texte de l'Ecriture, aussitôt le soleil se leva.

Est-ce que l'homme, dans cette vaste solitude qu'on appelle la vie, ne marche pas comme Jacob,

au milieu des ténèbres ? Est-ce que, comme Jacob, il n'est pas préoccupé dans sa marche à travers le désert du monde, par le souci des choses matérielles ? Il voit couler avec impétuosité le torrent de la vie ; il chemine au sein d'une immense solitude, traînant avec lui sa famille, dont Dieu lui a confié la garde.

Au moment où il y songe le moins, voilà que tout à coup un ange, sous la figure d'un homme, lui livre de terribles combats. Ce lutteur mystérieux, c'est quelquefois l'ange des ténèbres, l'esprit du mal, le tentateur, qui essaie de le faire tomber, comme autrefois il fit tomber Adam. D'autrefois, c'est Dieu lui-même qui, voulant le convertir, lui livre de terribles assauts et l'oblige, par un coup de la grâce, à revenir à lui, comme Paul sur le chemin de Damas.

Quoi qu'il en soit, la vie de l'homme sur la terre est un combat continuel. Brisé, accablé, affaibli dans cette lutte sans fin, que fait l'homme, s'il est comme Jacob, un croyant ? Il sent qu'il a besoin d'être béni pour se réconforter et continuer avec plus de courage les luttes de la vie. Il tombe au pied du tabernacle, devant le Saint-Sacrement exposé dans le radieux ostensoir et il dit à Dieu : Je ne partirai pas avant que vous m'ayez béni.

L'ostensoir est élevé en forme de croix par les mains du prêtre ; Dieu bénit l'homme agenouillé à ses pieds, l'inonde de la rosée de la grâce, le remplit d'ineffables délices et l'arme pour les combats de l'avenir. Cet homme, ce chrétien, qui a vu Dieu face à face dans l'ostensoir, se relève, se sent plus fort, plus généreux et prêt à recommencer avec une nouvelle énergie les luttes de l'existence.





XVII

La procession du Saint-Sacrement

Le prophète Zacharie s'écriait autrefois : « Fille de Sion, réjouis-toi ; fille de Jérusalem, pousse un cri d'allégresse ; voici que ton roi vient à toi, juste et Sauveur. » Ces paroles prophétiques qui étaient l'annonce de l'avènement de Jésus-Christ dans le monde, sont souvent aussi appliquées par l'Eglise à la procession du Saint Sacrement.

Car, nous avons dit que Jésus ne reste pas toujours enfermé dans le tabernacle de son amour ; il a voulu, plein de grâce et de bonté, être exposé aux regards, afin d'exciter le zèle et la piété de ceux qui croient en lui. Mais là ne s'est pas bornée sa bonté : il a voulu quitter le trône de gloire d'où il

répand ses grâces sur la foule pieuse : il a voulu marcher au milieu d'elle afin de la voir de plus près et de la bénir plus affectueusement.

Nous lisons au Livre des Actes que Jésus, pendant sa vie terrestre, passa en faisant le bien et en guérissant ceux qui étaient sous l'empire du démon. S. Luc raconte qu'il allait par les villes et les villages, prêchant et annonçant le royaume de Dieu : qu'en lui opérait la vertu du Seigneur. Aussi, dit le même Évangéliste, toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui guérissait tous les malades.

Lorsqu'une femme pleine de foi, atteinte d'une longue maladie, se glisse secrètement vers Jésus et touche le bord de son vêtement, le mal cesse aussitôt. Jésus s'écrie : qui m'a touché ? — Personne, disait-on dans la foule ; mais Pierre et ceux qui étaient avec lui, disent : « Maître, la foule vous presse et vous serre de tous côtés et vous êtes surpris qu'on vous touche. » Jésus réplique : « Assurément quelqu'un m'a touché, parce que je sais qu'une vertu s'est échappée de moi. » Cette vertu, c'est la puissance du Christ qui, en guérissant les corps, sauvait les âmes.

Jésus qui, pendant sa vie mortelle, parcourait les hameaux de la Judée en répandant sa grâce et

ses vertus, veut encore, caché dans l'Eucharistie, répandre sur la foule qui l'entoure, ces mêmes vertus et ces mêmes grâces. Qu'elle est touchante cette belle et imposante procession qui se fait dans nos églises à certaines solennités ou en vertu de privilèges accordés à la Confrérie du Saint Sacrement.

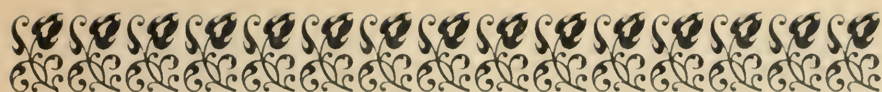
Des hommes, au cœur chrétien, au zèle ardent, remplaçant les disciples qui accompagnaient Jésus dans ses courses apostoliques, tenant une torche à la main, symbole de la lumière qui illumine les âmes, de la foi qui embrase les cœurs, marchent religieusement en précédant l'Hostie immaculée.

Le prêtre, couvert de la chape et du voile, porte l'ostensoir où rayonne, toute resplendissante de gloire, l'Hostie qui a sauvé le monde. La foule, dont la piété se réveille, dont la foi s'enflamme au contact du Sauveur, se prosterne et adore. L'orgue frémit dans le sanctuaire et des voix qui montent mélodieuses vers le ciel chantent les hymnes toutes brûlantes d'amour de l'évangélique docteur, de S. Thomas d'Aquin : « Voici le pain des anges, devenu la nourriture de l'homme qui voyage sur la terre. » Jésus du fond de son cœur, comme autrefois, répand ses bénédictions et ses grâces sur la foule qui se presse autour de lui. De

mystérieuses vertus s'échappent encore: elles vont porter la vie dans les corps et dans les âmes de divines consolations.

Que d'âmes, en effet, ont été régénérées par ces vertus qui s'échappent de l'Hostie sainte! que d'âmes ont été réconfortées par la puissance de Celui qui a dit: Venez à moi et je vous donnerai la force!





XVIII

La Fête-Dieu

Un célèbre écrivain, Châteaubriand, a fait une belle description de la Fête-Dieu. C'est de la poésie, me dira-t-on; oui, mais quelle poésie et comme elle est vraie ! « Le signal est donné ; tout s'ébranle et la pompe commence à défiler. Des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases de parfum. Au signal répété, les choristes se retournent vers l'image du Soleil éternel et font voler des roses effeuillées sur son passage. Alors les chants s'élèvent le long des lignes saintes. Par intervalle, les voix et les instruments se taisent et un silence aussi majestueux

que celui des grandes mers, dans un jour de calme règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas sur les pavés retentissants. Mais où va-t-il ce Dieu dont les puissances de la terre proclament la majesté? Il va reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillage. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent.

On sait comment fut instituée la Fête-Dieu. Il y avait à Liège une recluse nommée Julienne. Son esprit était continuellement obsédé d'une vision qui lui commandait de faire tous ses efforts pour qu'une solennité fût établie en l'honneur du Saint-Sacrement. Elle ne réussit que partiellement dans cette mission difficile et mourut victime de la contradiction. En mourant, elle légua son secret et sa mission à une autre recluse appelée Ève qui eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Le pape Urbain IV, ancien archidiacre de Liège, qui avait donné la charité à Julienne, institua la fête de l'Eucharistie par une lettre apostolique du 8 septembre, 1264. Ce fut le Docteur Angélique, S. Thomas d'Aquin, qui fut chargé par le pape de composer l'Office de cette belle solennité destinée à honorer le pain des Anges.

Une ancienne tradition rapporte que le soin de composer cet Office fut confié par le Pape aux deux Docteurs les plus célèbres de cette époque, à S. Bonaventure et à S. Thomas d'Aquin. Ils se lurent réciproquement leur travail devant un grand feu qui flambait devant la cheminée. S. Bonaventure, le plus âgé, fut le premier, mais, quand S. Thomas eut commencé la lecture de l'œuvre sortie de son cœur et de son génie, son compagnon émerveillé, jeta dans le feu sa composition qu'il trouvait inférieure à celle de son pieux rival. Ce sont les hymnes de S. Thomas qui retentissent dans cette grande solennité de la Fête-Dieu et dans toutes les fêtes du Saint-Sacrement. Nul n'ignore quelle est la beauté de ces hymnes sacrées où la poésie la plus pure s'allie à la science rigoureuse de la plus stricte théologie.

Cette fête du Sacre, ainsi que la foule l'appelle, est comme la commémoration de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Ecoutez ce que dit l'Evangéliste : « Les disciples jetèrent leurs habits sur la monture et firent asseoir le Sauveur dessus. Or, une foule nombreuse étendit ses vêtements sur le chemin ; d'autres coupaient des branches d'arbres enjonchaient la voie. La foule qui précédait

et celle qui suivait, s'écriaient ensemble : Hosanna au Fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux. Les enfants suivirent Jésus jusque dans le temple et sous les yeux des princes des prêtres, qui s'indignaient, ils criaient sans se lasser : Hosanna au Fils de David ! »

Nous, chrétiens, plus favorisés que les Juifs, nous qu'il abreuve de son sang, qu'il comble de ses grâces et de ses bienfaits, disons sans nous fatiguer jamais : Loué, adoré et aimé soit le Saint-Sacrement de l'autel !





XIX

Les Pèlerinages Eucharistiques

Nous avons dit qu'au moment où les hérétiques avaient osé élever la voix pour nier le dogme de la présence réelle, l'Eglise, afin d'enflammer la foi des fidèles et de rendre un plus solennel hommage au Très Saint-Sacrement, avait permis de sortir la sainte Réserve du tabernacle et de l'exposer aux regards de la foule. Un fait semblable et inspiré par les mêmes motifs, s'est produit à notre époque. L'impiété qui, sous le nom moderne de Libre-pensée, cherche par tous les moyens à entraver la manifestation de la foi, a fait prohiber dans certaines villes, dans certaines campagnes, la sortie de la procession de la Fête-Dieu sur les places publiques.

Pour réparer l'insulte faite au Dieu de l'Eucharistie et arrêter la colère du ciel que provoque sans cesse l'incrédulité, des personnes pieuses, avec la permission de l'autorité ecclésiastique, ont eu l'idée de grouper plusieurs paroisses dans un enclos privé et là, dans une pompeuse cérémonie, de rendre un éclatant hommage à Jésus-Hostie. On célèbre le saint sacrifice en plein air, dans une prairie, dans une plaine où peuvent s'assembler des foules nombreuses ; les étendards flottent au vent, les hymnes montent joyeuses vers le ciel ; un prédicateur éloquent parle au peuple chrétien massé autour de lui : Jésus-Eucharistie est loué et acclamé par des milliers de voix qui vibrent ensemble et font retentir les échos. Puis, une procession majestueuse se déroule, au chant des cantiques, autour de la plaine ou de la prairie parée de guirlandes, ornée d'arcs de triomphe, pavoisée d'oriflammes.

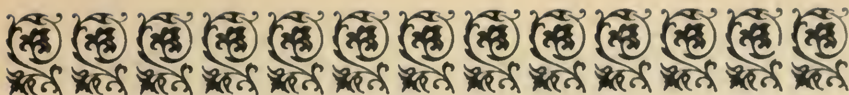
Nous lisons au IIe Livre des Rois, que lorsque l'Arche sainte fut transportée de la maison d'Obédédom dans la cité de David, tout Israël tressaillit de joie : sept chœurs accompagnaient le roi-prophète. David était revêtu d'une robe de byssus, ainsi que tous les lévites qui portaient l'Arche, les chanteurs et Chonénias, chef du chant

sacré. Tout Israël conduisait l'arche de l'alliance du Seigneur avec jubilation, en faisant retentir les trompettes, les cymbales et les autres instruments de musique. Or, si les Hébreux exprimaient par des chants d'allégresse le bonheur qu'ils éprouvaient en présence de l'arche où étaient renfermées la manne, la verge d'Aaron et les tables de la Loi ; quelle ne doit pas être la joie des chrétiens en face de l'Eucharistie qui est le pain vivant descendu du ciel ?

Mais, c'est surtout à Lourdes, mystérieux parvis du ciel, vallée bénie où la Vierge s'est montrée aux hommes, que le pèlerinage eucharistique se déploie dans toute sa pompe. Les malades sont là sur leur lit de douleur, au milieu de la foule qui accompagne l'Hostie sainte. Un prêtre porte le Saint-Sacrement. Une voix émouvante s'élève ; elle crie : Fils de David, ayez pitié de nous ! Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! Je crois, aidez ma foi ! Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir ! Et la foule, se pressant sur les pas du Sauveur, comme autrefois dans la Judée, répète ces ardentes supplications. La foi s'avive dans les cœurs, les poitrines sont haletantes, des larmes tombent des yeux !

On se croirait aux temps évangéliques ; des boîteux marchent, des sourds entendent, des muets parlent, des paralytiques sont guéris, et cette parole du divin Maître semble encore retentir aux oreilles des malades : « Ayez confiance, votre foi vous a sauvés ! »





XX

Le Viatique

Jésus entrait à Capharnaüm, lorsqu'il vit venir à lui un centurion. Ce militaire était un homme de bien; né païen, il s'était converti au judaïsme et avait construit une synagogue à ses frais; il avait l'estime des juifs et des personnes au milieu desquelles il vivait. Or, un de ses serviteurs tomba malade; atteint d'une paralysie, il était couché sur son lit et souffrait beaucoup. Le centurion, qui avait entendu parler de Jésus, vint le trouver et le pria, avec la loyauté d'un soldat, de guérir ce pauvre malade, Jésus, touché des bonnes dispositions de cet homme, lui dit: J'irai et je le guérirai. C'est ce que faisait chaque jour le Sauveur, pendant sa vie mortelle. Apprenant qu'un

12

malade avait besoin de ses secours, entendant un aveugle qui poussait des cris, il se détournait de son chemin, courait vers ces malades, ces infirmes, souvent il guérissait les corps, mais toujours il répandait dans les âmes de suaves consolations.

Le divin Maître place parmi les bénis de son Père ceux qui ont visité les infirmes: « J'étais malade et vous m'avez visité. » En vérité, disait-il encore, toutes les fois que vous aurez rendu un service à l'un de mes frères, même le plus humble, c'est à moi que vous l'aurez rendu.

Si Jésus, la divine bonté, avait cette commisération pour les malades et les moribonds pendant sa vie terrestre, il ne doit pas les oublier, maintenant qu'il est dans l'Eucharistie pour répandre ses grâces et soulager les misères de l'humanité. Venez à moi, vous qui êtes accablés sous le fardeau des peines et des souffrances et je vous soulagerai.

Aussi, il a institué un sacrement spécial pour les malades et les mourants, l'Extrême-Onction; il veut qu'on leur porte le Viatique, le pain destiné à réconforter l'âme pour le grand voyage de l'éternité. Non seulement Jésus quitte son tabernacle, mais il s'en va par les routes, les sentiers à peine battus, jusque dans les maisons les plus humbles: il n'y a pour Dieu aucune préférence,

ou plutôt, ceux qu'il préfère, ce sont les petits, les pauvres et les délaissés.

Qu'importe que la maison où gît le malade, soit un riche palais ou une chaumière délabrée? Qu'importe qu'elle soit parée de riches tentures ou de drap grossiers? Ce qu'il veut guérir, ce sont les plaies, surtout les plaies de l'âme: L'esprit de Dieu l'a envoyé prêcher l'évangile aux pauvres et guérir ceux qui ont le cœur brisé par le repentir.

Le prêtre pénètre dans la maison, appelle les bénédictions et la paix de Dieu sur cette demeure et ceux qui l'habitent, asperge d'eau bénite la chambre et le lit du malade pour chasser l'Esprit du mal; récite le *Confiteor* pour mettre la contrition dans le cœur du mourant et obtenir grâce pour lui auprès du Sauveur miséricordieux; puis, il dépose l'hostie blanche sur les lèvres du moribond, en disant: Recevez, mon frère, recevez, ma sœur, le Viatique du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il vous préserve du démon, l'ennemi des âmes et vous ouvre les portes du ciel où l'on vit éternellement.

Lorsque l'âme du malade a été fortifiée par le pain des Anges, la foule pieuse, agenouillée au pied du lit, peut lui dire sans crainte: « Partez, âme chrétienne, et quittez ce monde; *proficiscere, anima christiana, de hoc mundo.* »



XXI

L'Amende Honorable

Le roi David, obligé de fuir devant la révolte suscitée par Absalon et ses partisans arrivait à Bahurius, sur les montagnes ; voilà, lisons-nous au IIe Livre des Rois, qu'il en sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, fils de Géra ; il s'avançait en maudissant ; il jetait des pierres contre le roi David et contre les serviteurs du roi. Tel était le langage que tenait Séméi en maudissant le roi : Va-t'en, va-t'en, homme de sang, homme de Bélial. Abisaï, fils de Sarvia, crie à David : Pourquoi ce chien mort, maudit-il le roi, mon Seigneur ? Le roi, accablé de douleur par la révolte de son fils, dit : Laissez-le me maudire.

Après la mort d'Absalon et l'apaisement de la révolte, Séméi, touché de repentir, vint trouver le roi sur les bords du Jourdain. Il se prosterna devant David, quand il eut passé le fleuve, et lui dit : Mon Seigneur, ne m'imputez pas mon iniquité et ne vous souvenez pas des injures de votre serviteur, le jour où vous êtes sorti de Jérusalem et ne les gardez pas dans votre cœur. — Abisaï, fils de Sarvia, demandait que Séméi, à cause des injures qu'il avait proférées fut mis à mort. —

Le roi, plein de miséricorde, heureux de voir son peuple, un instant égaré, revenir à lui, fit grâce au coupable ; il dit à Séméi : Tu ne mourras pas et il le lui jura.

David était un grand roi, puissant par les armes et par la sainteté ; mais le Dieu du tabernacle s'appelle le roi des rois, le Seigneur des Seigneurs, et les rois les plus grands ne sont devant lui qu'un peu de poussière. Ce Dieu, David lui-même l'appelle en esprit son Seigneur, *vocat eum Dominum*. Salomon, fils de David, était resplendissant de majesté ; or, dit Jésus en se désignant lui-même, il y a ici plus que Salomon : *ecce plus quàm Salomon hic*.

Si c'était un grand crime d'offenser le roi David, c'est un crime bien plus grand d'offenser un Dieu

qui est la souveraine majesté. Si le péché grandit à raison de la dignité de la personne offensée, quelle faute ne commet-on pas en insultant celui qui est infini, qui est le suprême amour et la suprême bonté ? David était bon pour ses sujets ; mais qu'est-ce que la bonté d'un roi quelconque auprès de la bonté de Dieu qui est la souveraine miséricorde ? Dieu nous a créés par amour ; il entretient la vie en nous par amour ; il s'est fait homme par amour pour nous, il nous a rachetés par amour, et, c'est par amour pour nous qu'il est dans l'Eucharistie, le sacrement de l'amour divin.

Or, ce Dieu si bon, si tendre, si aimant, nous l'offensons chaque jour par le respect humain, l'indifférence, l'incrédulité, le dédain, l'injure, le blasphème, la communion indigne. Pécheurs, ayant le sentiment de notre ingratitude et de notre indignité, que devons-nous faire ? Nous jeter à ses pieds comme autrefois Séméi aux pieds de David et lui crier avec le prophète. « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple ; ne laissez pas votre héritage tomber dans l'opprobre en l'assujetissant au joug des nations qui l'oppriment. » C'est aussi le cri que pousse l'Eglise en faisant amende honorable : *Parce Domine, parce populo tuo ; ne in æternum irascaris nobis !*

IVᵉ PARTIE

La vie Eucharistique

Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

(GALATES. II, 20.)



LA VIE EUCHARISTIQUE



I

La Voix du Tabernacle

NOUS avons dit que le prêtre, à la messe ne consomme pas toutes les hosties qu'il a consacrées : il en laisse, sous le nom de réserve, dans le tabernacle. Or, comme Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent dans chaque hostie consacrée, il en résulte que le

tabernacle renferme Dieu, que Dieu habite véritablement dans le tabernacle : ce n'est pas seulement le tabernacle de Dieu, c'est le tabernacle où Dieu vit avec les hommes et se donne en nourriture aux âmes ; *tabernaculum Dei cum hominibus*. Tant qu'il y a une hostie dans le tabernacle, Dieu y est présent, Dieu y vit, Dieu y habite et la nuit et le jour.

Si les hommes ont paré le tabernacle, s'ils l'ont orné avec un soin infini, avec les étoffes les plus précieuses, c'est parce qu'il est le centre de l'église catholique, l'endroit où Dieu fait sa demeure, la maison de Dieu, *domus Dei*. Mais, quel que soit l'éclat du tabernacle, quelles que soient la beauté et la richesse de son ornementation, ce n'est pas à cause du tabernacle et de la richesse dont il est revêtu, que Dieu y est présent. Nous savons que le mot tabernacle veut dire tente; nous l'avons appelé la tente mystique. La tente n'est pas une demeure fixe; c'est la demeure transitoire du voyageur qui traverse l'immensité du désert; le voyageur n'y habite qu'un instant, et quand il s'y est reposé des fatigues du chemin à travers le désert brûlant, il reprend sa route vers le but qu'il s'est proposé.

Dieu est l'hôte du tabernacle : il y habite, il s'y repose ; mais cette habitation n'est que momentanée. Il est un temple plus parfait qui n'a pas été fabriqué par les mains des hommes et où Dieu se plaît à habiter. « Quelle maison me bâtirez-vous, dit le Seigneur et quel sera le lieu de mon repos? » Ecoutez la réponse de l'auteur de l'*Imitation* : « Je cherche un cœur pur, dit Jésus, et c'est là qu'est le lieu de mon repos. Assis sur le puits de Jacob, le Sauveur attendait la Samaritaine ; assis au tabernacle, sur le trône de la grâce, il attend les âmes auxquelles il veut se communiquer, les âmes qu'il veut sauver.

Non seulement Jésus attend les âmes qui doivent venir à lui, mais il les sollicite, il les presse ; Ecoutez son langage : « Voilà que je me tiens à la porte et je frappe, si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, j'y célèbrerai la cène et il la célèbrera avec moi. »

Jésus qui désire si vivement manger la Pâque avec nous, qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, qui est venu chercher et sauver, comme dit S. Luc, ce qui était perdu, regarde de son tabernacle pour voir, dans sa sollicitude paternelle, s'il n'est pas une âme qui approche de lui, qui souhaite en secret de revenir

à lui : « Le voici qui se tient derrière la muraille, il regarde par les fenêtres, observant au travers du treillis. »

Heureuse l'âme fidèle qui veille, qui écoute cette voix comme l'Epouse des Cantiques ! « C'est le bien-aimé qui frappe à la porte, j'entends sa voix : — Ouvrez-moi, âme qui êtes ma sœur, qui m'êtes si chère, âme qui êtes sans tache comme la blanche colombe. » Heureuse l'âme qui pourra dire avec l'Epouse : « Je suis à mon bien-aimé et mon bien-aimé, qui se plaît au milieu des lis de la pureté, est à moi ! »





II

L'âme, tabernacle de Dieu

Un philosophe païen, Sénèque a dit que l'âme humaine est une grande chose. Celui qui parlait ainsi et qui rendait à l'âme humaine ce beau témoignage, ne la connaissait pourtant que d'une manière très imparfaite. Ce qu'il connaissait d'elle, c'est sa sensibilité, sa mémoire, sa merveilleuse imagination, sa puissance de raisonnement, la faculté de procéder avec méthode et de faire progresser les sciences ; mais sur son origine, sa destinée future, ses rapports avec la Divinité, il ne savait rien ou presque rien de certain. S'il avait su de l'âme, ce qu'en sait un enfant du catéchisme, il eût été bien plus émerveillé encore.

Qu'est-ce donc qui fait la grandeur de l'âme ? C'est d'abord qu'elle a été créée par Dieu et qu'elle est le chef-d'œuvre sorti des mains du Tout-Puissant. Dieu crée le ciel, la terre, la mer, l'espace dans son immensité, les êtres qui s'y meuvent et qui y vivent ; il contemple son ouvrage après l'avoir accompli, et il se réjouit en voyant qu'il est bon. Mais, quand il va créer l'homme, son œuvre la plus parfaite, il se recueille : il fait l'homme à son image ; *ad similitudinem Dei fecit illum*. Or, si l'homme ressemble à Dieu, ce n'est pas par son corps, malgré sa merveilleuse structure, puisque Dieu n'a pas de corps. Si l'homme, en tant que le fini peut être comparé à l'Infini, ressemble à Dieu en quelque sorte, c'est par son âme, cette âme, par sa triple faculté de sentir, de comprendre de vouloir, se manifestant dans une substance unique, est une image affaiblie de la Divinité.

Ce qui montre la grandeur de l'âme, ce sont les dons surnaturels que Dieu avait communiqués à l'âme de nos premiers parents. « Il leur avait donné, dit l'Ecclésiastique, le discernement et un esprit pour penser, et il les remplit de science et d'intelligence ; il mit en eux la science et l'esprit, remplit leur cœur de sagesse et leur fit connaître les

biens et les maux ; il fit briller son œil dans leurs cœurs pour leur montrer la grandeur de ses œuvres. »

Cet état d'innocence, de justice et de sainteté, où avait été créé le premier homme, il le perdit par son péché. Mais Dieu, qui avait créé l'homme pour le connaître et l'aimer voulut réhabiliter, l'homme tombé, de manière, dit l'Eglise, que si la création a été merveilleuse, la rédemption a été plus merveilleuse encore.

Pour réhabiliter l'homme pécheur, Dieu a voulu se faire homme, s'appeler le Fils de l'Homme, prendre une âme semblable à la nôtre et élever cette âme à la dignité divine. Quant à notre âme souillée du péché originel, il l'a lavée dans son sang, lavée dans l'eau du baptême ; il lui a rendu son innocence et l'a inondée de ses grâces, si bien que S. Paul a pu dire : « Où le péché a abondé, la grâce a surabondé. »

Dieu a fait plus ; il a voulu que cette âme créée par lui, rachetée par lui, devînt son temple, son tabernacle : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. » Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous? « Si quelqu'un m'aime, disait Jésus, il

gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons chez lui et nous ferons en lui notre demeure. »

On comprend pourquoi le père d'Origène, se courbant sur son fils au berceau, lui baisait respectueusement la poitrine : Ce petit cœur, disait-il, est le temple de la sainte Trinité.





III

La communion des fidèles

Si Jésus ne reste pas toujours dans le Tabernacle, s'il en sort et marche triomphalement au milieu de la foule, ce n'est pas tant pour jouir d'un triomphe qui lui est dû comme roi du ciel et de la terre, que pour attirer à lui les âmes par un divin stratagème. Ce que Dieu aime, ce sont les âmes; ce qu'il veut sauver, ce sont les âmes et il fait tout pour se communiquer à elles et vivre en elles. Le Fils de l'Homme, dit-il, n'est pas venu pour perdre les âmes; il est venu pour les sauver.

S'il est venu sur la terre, c'est pour les âmes; s'il est mort sur la croix, c'est pour les âmes; s'il a institué le sacrifice de la messe, c'est pour les

âmes ; et le moyen qu'il a inventé pour les sauver, est le plus merveilleux de tous : il a voulu se donner à elles en nourriture.

Mais, pour qu'il devienne la nourriture des âmes, il faut qu'on le mange : il n'y pas de nourriture sans manducation. L'amour de Jésus n'a pas reculé devant cette dernière conséquence, et pour nourrir nos âmes de sa substance, il a voulu que nous le mangions : « Voici le pain qui est descendu du ciel ; il n'en sera pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et sont morts ; celui qui mange ce pain, vivra éternellement. » Cette parole parut dure et inacceptable aux Juifs qui en furent scandalisés. Mais Jésus insiste et fait de cette manducation la condition indispensable de la vie spirituelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Les chrétiens qui veulent avoir la vie éternelle et ressusciter au dernier jour, suivant la promesse de Jésus, doivent donc manger la chair et boire le sang d'un Dieu. Voilà pourquoi le prêtre, après s'être communié lui-même, communie les fidèles qui veulent participer à la fraction du pain. Autrefois, les fidèles comme le prêtre, communiaient sous

les deux espèces ; maintenant, pour éviter l'effusion du précieux sang, ils ne communient que sous l'espèce du pain. Mais, comme Jésus-Christ est tout entier sous chaque espèce, en communiant sous l'espèce du pain, ils reçoivent le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le prêtre, tenant en ses mains le ciboire et élevant une hostie pour la montrer au peuple, prononce les paroles que S. Jean-Baptiste adressait à Jésus en le voyant venir à lui sur les bords du Jourdain : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Puis, il répète par trois fois les paroles que prononçait le centurion qui se jugeait indigne de recevoir Jésus dans sa maison : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera sauvée. »

Portant le ciboire et montrant à la foule l'Hostie immaculée, le prêtre descend lentement et gravement les marches de l'autel et se dirige vers la table du banquet divin où comme les disciples au cénacle, attendent les heureux convives qui doivent prendre part au festin de l'Agneau. Ils ouvrent respectueusement la bouche et sur leurs lèvres tremblantes d'un saint effroi, est déposée par les

mains du prêtre l'hostie sans tache qui va devenir la nourriture de leurs âmes. Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il au communiant, garde votre âme et la conduise à la vie éternelle. C'est le moment de s'écrier avec l'Eglise : O céleste et divin banquet ! *O sacrum convivium !*





IV

La Sainte Table

Après les fatigues occasionnées par des guerres continuelles, David, qui avait échappé à la haine de ses persécuteurs, s'écriait en remerciant Dieu : « Vous avez placé devant moi une table où je renouvelle mes forces ; vous faites couler sur moi l'huile de la grâce et la coupe à laquelle je bois, est pleine de délices. » Ce cri de reconnaissance que poussait David, doit être poussé avec plus de raison encore par le chrétien. Lui aussi, est en butte à bien des haines, à bien des persécutions ; il est brisé par d'accablantes fatigues ; mais, pour se réconforter, il a la table sainte et le festin du Seigneur.

Nous avons dit ailleurs que Jésus-Christ célébra la Pâque avec ses disciples en se conformant à l'usage oriental, adopté par les Juifs eux-mêmes. Les convives s'étendaient sur des lits peu élevés, le bras gauche appuyé sur un coussin, la main droite à portée de saisir les mets. Les ablutions terminées, on approchait la table au milieu des convives. Cette table qui était chargée de divers mets, était petite, de peu d'élévation et placée dans une sorte de fer à cheval.

L'évangéliste S. Luc fait allusion à la table dont Jésus se servit pour instituer le sacrement de l'Eucharistie : « La main de celui qui me trahira, est avec moi à cette table ; » ce qui signifie : le traître est assis au festin et de sa main il prend des mets sur la table. Cet usage a dû se continuer au temps des Apôtres, car S. Paul parlant aux premiers chrétiens du sacrifice eucharistique, disait : « Vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons. »

Dans la primitive Eglise, les chrétiens, à l'exemple des Hébreux mangeant l'agneau pascal, communiaient debout, les mains placées en forme de croix sur la poitrine. Les hommes recevaient l'Eucharistie dans le creux de la main droite, que soutenait le bras gauche. Les femmes la recevaient

également dans la main droite, mais leur main était recouverte d'un voile blanc appelé *dominical*. Le *dominical* était un long voile qu'elles devaient avoir sur la tête en communiant ; c'est en le ramenant, qu'elles s'enveloppaient la main droite avec l'une de ses extrémités. Voici le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, disait le prêtre en communiant les fidèles ; le communiant répondait : *Amen*.

A cette époque, la communion se faisait sous les deux espèces : c'était la règle générale ; elle souffrait cependant quelques exceptions dans certaines églises. Pour communier sous l'espèce du vin, les fidèles trempaient successivement leurs lèvres au calice, ou se servaient d'un chalumeau que les communiants se passaient les uns aux autres. L'Eglise, pour remédier à de nombreux abus et prévenir la profanation du précieux sang, abolit la communion sous l'espèce du vin, au Concile de Constance, en 1415.

La sainte table, à laquelle communient les fidèles, a souvent elle-même changé de forme aux différentes époques de l'Eglise. On ne l'appelle table qu'en souvenir de la table du festin eucharistique et de celles dont on se servait dans les temps primitifs. Actuellement, ce n'est plus qu'un

appui en bois, en fer ou en marbre que supporte une balustrade ouvragée. A cette balustrade est fixée une nappe de communion en toile blanche, garnie de dentelle, à sa partie inférieure. Cette nappe est destinée à remplacer l'ancien dominical dont les femmes se servaient pour communier. A cette table de communion viennent s'agenouiller ensemble le pauvre et le riche, pour recevoir le même Dieu. O merveille ! dit S. Thomas d'Aquin, là viennent se nourrir du corps du Seigneur le pauvre, l'esclave et l'homme de la plus humble condition : *Manducat Dominum pauper, servus et humilis !*





V

La Première Communion

C'est au printemps de l'année, dit un écrivain célèbre, que l'adolescent s'unit à son Créateur, Des jeunes filles vêtues de lin, marchent sur une route semée des premières fleurs de l'année; les communiants s'avancent vers le temple en répétant de nouveaux cantiques; les parents les suivent: bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces âmes délicates. Le froment des Anges est déposé sur la langue qu'aucun mensonge n'a encore souillée. L'âge des tendres communiants et celui de la naissante année confondent leurs jeunesses, leurs harmonies et leurs innocences. Dieu descend dans les âmes de ces enfants pour les féconder; comme

il descend, en cette saison, dans le sein de la terre, pour lui faire porter ses fleurs et ses richesses.

C'est, en effet, le moment où l'âme de l'enfant, qui se développe et grandit, va porter des fruits; or, comme les fruits dépendent de la nature de l'arbre, ces fruits seront bons si l'âme est bonne; ils seront mauvais, si l'âme subit les impressions du mal. Il est donc d'une importance souveraine, à cet âge où l'âme va se façonner, de lui imprimer une bonne direction. Le meilleur moyen de former l'âme de l'enfant et de la préparer aux luttes de l'avenir, c'est de mettre Jésus-Christ en elle. L'Eglise ne semble-t-elle pas dire à ces adolescents ce que S. Paul disait aux Galates : « Chers enfants, je continue à vous enfanter jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! »

Nous savons que dans l'ordre des sacrements, l'Eucharistie est placée avant la Pénitence ; cela tient à ce que, dans la primitive Eglise, on faisait communier les enfants immédiatement après le Baptême. C'est au XIe siècle dans certains pays, au XIIe dans d'autres, qu'on jugea bon de fixer l'âge et l'époque de la Première Communion pour les enfants.

Le quatrième Concile de Latran, en 1215, ne précisa pas : il se contenta de faire une obligation

à tous les fidèles parvenus à l'âge de discrétion, de communier à Pâques.

Un grand nombre de conciles particuliers et de Statuts diocésains s'en tinrent à ces termes généraux, laissant aux pasteurs une certaine latitude pour la détermination de l'âge auquel se ferait la Première Communion. La B. Françoise d'Amboise fit sa première communion à l'âge de cinq ans. La B. Marie Françoise des Cinq Plaies de Jésus, à sept ans. Un récent décret, en date du 21 juillet 1888, a reconnu à l'Evêque le droit de fixer l'âge auquel il croit que les enfants sont aptes à communier dans son diocèse. Généralement en France, les enfants communient pour la première fois à l'âge de 10 à 12 ans. Les enfants malades, quand ils sont suffisamment instruits, peuvent communier plus tôt.

Pour la première communion, les enfants portent un habit qui est un symbole de l'innocence de leurs âmes ; les garçons ont au bras, une livrée blanche ; les jeunes filles sont parées d'une robe et d'un voile blanc.

C'est un doux spectacle et un des plus touchants que l'on connaisse, de voir ces enfants, dont les péchés ont été effacés, dont l'âme a été blanchie dans le sang de l'Agneau, s'avancer vers la table sainte où ils vont recevoir sur leurs lèvres brûlantes

de foi et d'amour, le Dieu qui fait la joie de leur jeunesse ! « L'imagination, a dit un écrivain qui n'est pas suspect de Christianisme, est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine ; on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. » Il n'y a rien de beau, ajoute le même écrivain, comme de voir des âmes dans des corps et Dieu dans les âmes.

On dit que Clovis, qui marchait au baptême, voyant la cathédrale de Reims toute radieuse de lumière et magnifiquement ornée, s'écria : Est-ce le ciel? — Non lui répondit S. Remi, ce n'en est que le parvis. Une enfant sauvage venant de faire sa première communion, disait tout émerveillé à un missionnaire : « Père, je suis si contente, qu'il me semble que je suis en Paradis ! » Ce n'est pas encore le ciel ; ce n'en est que l'avant-goût, mais que cet avant-goût est délicieux !





VI

Dieu et l'Ame

Que suis-je, Seigneur, dit l'auteur de l'Imitation, pour oser m'approcher de vous ? Voilà que les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, et vous dites : Venez tous à moi. C'était aussi le cri que poussait le centurion, lorsque Jésus lui annonçait qu'il irait chez lui et qu'il guérirait son serviteur : Seigneur, s'écrie le centurion, je ne suis pas digne que vous veniez chez moi. N'est-ce pas le cri qui s'échappe naturellement de la bouche d'un chrétien qui va communier ? Que suis-je pour oser m'approcher de vous ? Je ne suis pas digne que vous entriez chez moi. En effet, quelle différence entre Dieu et l'âme ! Quelle distance sépare Dieu

de l'âme ! Dieu est plus élevé au-dessus de l'âme, que le ciel n'est élevé au-dessus de la terre.

Qu'est-ce que Dieu ? Ecoutez ce que dit S. Augustin : « Je confesse que vous êtes Père, Fils et Saint-Esprit, vrai Dieu dans la trinité des personnes et l'unité de substance ; que vous êtes tout-puissant, d'une nature simple, incorporelle, invisible, incirconscrite, il n'y a rien qui vous soit supérieur et il n'y a pas d'infériorité en vous ; il n'y a rien qui vous égale en grandeur ; vous êtes parfait et il n'y a pas en vous d'imperfection ; vous avez une grandeur qu'on ne peut pas mesurer, une bonté qu'on ne peut pas qualifier ; vous êtes éternel et il n'y pas de temps pour vous ; vous êtes la vie et rien ne meurt en vous ; vous êtes fort et il n'y a pas en vous de faiblesse ; vous êtes vrai et il n'y a pas de mensonge en vous ; vous n'êtes placé nulle part et vous êtes présent à tout ; vous êtes tout et vous n'occupez pas de lieu ; vous n'avez pas d'étendue et vous remplissez tout ; vous faites face à tout et rien ne s'oppose à vous ; vous n'avez pas besoin de vous mouvoir pour vous élever au-dessus de tout ; vous êtes au milieu de tous les êtres, sans vous tenir nulle part ; vous avez tout créé sans rien perdre ; vous gouvernez tous les êtres sans le moindre travail ; vous n'avez point eu de commencement et tout a

commencé par vous ; vous ne changez pas et tout change par vous ; votre grandeur est infinie, votre force toute-puissante, votre bonté souveraine, votre sagesse inestimable ; vos conseils inspirent le respect et la crainte ; vos jugements sont justes, vos pensées insondables, vos paroles vraies, vos œuvres saintes, vos miséricordes sans nombre ! »

Quelle n'est pas la misère de l'âme sans Dieu ? Ecoutez encore S. Augustin : « Aussi longtemps que j'ai été sans vous, je n'étais pas ou plutôt je n'étais que néant ; j'étais aveugle, sourd, insensible ; je ne discernais pas le bien, je ne fuyais pas le mal, je ne sentais pas la douleur de mes plaies ; je ne voyais pas les ténèbres qui m'enveloppaient, parce que j'étais sans vous la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde. — Malheur à moi ! on m'a blessé et je n'ai pas senti ma douleur, on m'a entraîné et je ne savais pas où l'on m'entraînait. Pourquoi ? parce que je n'étais que néant, parce que je n'avais pas la vie : la vie c'est le Verbe par qui tout a été fait. Aussi, mes ennemis ont fait de moi tout ce qu'ils ont voulu : ils m'ont frappé, dépouillé, souillé, corrompu, blessé, tué. Pourquoi ? Parce que j'étais loin de vous et que sans vous je n'étais que néant. »

Aussi, quelle différence entre Dieu et l'âme! « Moi, je n'aime que les choses extérieures ; vous, mon Dieu, que les choses intérieures ; je me complais dans les choses corporelles, vous dans les spirituelles ; mon cœur, ma pensée, mon langage m'inclinent vers ce qui passe ; vous, mon Dieu, vous habitez dans l'éternité et vous êtes l'éternité. Vous êtes dans le ciel, moi sur la terre ; vous aimez ce qui est élevé et moi, ce qui est bas ; vous aimez les choses du ciel et moi les choses de la terre. » Comment cesseront ces oppositions, s'écrie S. Augustin, comment l'âme pourra-t-elle s'unir à son Dieu?

S. Augustin lui-même donne la réponse : « Dieu, dit-il, abonde en miséricordes ; il est patient à l'égard de ceux qui l'abandonnent et tombent dans le péché ; il est plein de bonté pour ceux qui mettent le repentir dans leur âme. » Il indique aussi le moyen d'attirer Dieu dans l'âme : « pour que Dieu, la bonté même, vienne habiter en nous, il faut que la demeure soit pure. » C'est aussi la parole de Notre-Seigneur dans l'Evangile : « Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. »



VII

La Réception de l'Eucharistie

Le saint roi David disait autrefois : Ma langue tressaille d'allégresse; et, ailleurs : Notre bouche a poussé un cri de joie et notre langue frémissante a murmuré un hymne de bonheur. La langue de celui qui communie doit aussi pousser un cri de reconnaissance; car, quel honneur pour la langue humaine de recevoir sur elle, pour nous l'incorporer, le Dieu qui a sauvé le monde et qui sauve les âmes! En effet, c'est sur la langue qu'est déposée, par les mains du prêtre, l'Hostie immaculée qui contient le corps, le sang et la divinité de Jésus-Christ.

Pouquoi Dieu sous forme d'hostie, a-t-il voulu être déposé sur la langue pour être incorporé à l'homme? Ne pouvait-il pas trouver un moyen, je dirais plus divin, de pénétrer en nous et de s'unir à notre être? La réponse est dans la Sainte Ecriture. L'homme est un être vivant; tout être vivant se nourrit et la principale nourriture de l'homme, c'est le pain: « à la sueur de ton front, tu te nourriras de pain. »

Jésus, venant sur la terre a voulu, dit S. Paul, être en tout semblable à un homme, lui qui s'appelait le Fils de l'Homme; aussi, écrit S. Luc, il mangeait et il buvait, même avec les pécheurs et les publicains. Comme il était venu pour nous donner la vie et que c'est la nourriture qui entretient la vie en nous, il a voulu se communiquer à nous sous la forme d'une nourriture; c'est lui-même qui le dit dans l'Evangile : « Je suis le pain qui donne la vie ; — ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage ; — vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts; voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure pas. »

Que devient la nourriture que nous mangeons? La science nous fait connaître les transformations que subit cette nourriture: absorbée et reçue dans

l'estomac, elle y est élaborée d'une manière mystérieuse; rendue assimilable, elle se mêle au sang et va porter la vie jusqu'aux extrémités du corps. Que devient, après la communion, cette céleste nourriture dont parle Jésus, quand il dit: Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage? Les sens, qui se trompent, n'y voient qu'une nourriture ordinaire, et, si l'on ne tient compte que des apparences, cette nourriture céleste est absorbée comme la nourriture que nous prenons chaque jour. Réellement et efficacement que devient-elle? S. Cyrille de Jérusalem nous dit que l'Eucharistie sanctifie le corps et l'âme et que ceux qui communient, unissent leur corps et leur sang au corps et au sang de Jésus: *Concorporeos et consanguineos fieri*.

L'action de l'Eucharistie s'exerce surtout sur l'âme pour laquelle elle devient la source de toutes les grâces; mais cette action, disent les Théologiens, s'exerce même sur le corps de celui qui communie: il s'établit entre le corps du Christ et le corps du communiant une affinité spéciale. S. Grégoire de Nysse nous dit que le corps de Jésus-Christ, en passant dans le nôtre, le transforme tout entier et se l'assimile en quelque sorte.

Cette union du corps d'un Dieu avec notre corps, rappelant l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, produit, disent certains théologiens, comme un mariage mystique de la chair d'un Dieu avec notre chair, affaiblit en nous le levain du péché et donne à notre corps le gage de la résurrection glorieuse. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Voilà pourquoi notre cœur et notre chair tressaillent d'allégresse, quand Dieu vient habiter en nous: *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.*





VIII

L'union de Dieu avec l'âme

Dans le VIᵉ chapitre de son Evangile, si merveilleusement divin, S. Jean rapporte ces paroles du Sauveur : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. » Ne sachant comment exprimer sa joie pour un tel bienfait, l'auteur de l'Imitation s'écrie : O grâce ineffable ! ô admirable condescendance ! ô amour infini, qui n'a été manifesté qu'à l'homme !

Cette intime union de Dieu avec l'âme, Jésus-Christ l'a souhaitée ardemment : « J'avais un vif désir, dit-il à ses disciples avant sa passion, de manger cette pâque avec vous. » Jésus était venu pour sauver les âmes, et le meilleur moyen de les sauver,

c'était de les faire participer à sa nature divine en s'unissant à elles dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Cette union de Dieu avec l'âme, est la plus parfaite de toutes les unions après l'union hypostatique, et les unions humaines quelles qu'elles soient, n'en sont qu'une bien faible image.

« Dans le transport de l'amour humain, écrit Bossuet, qui ne sait qu'on se mange, qu'on se dévore, qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, et, comme disait ce poète, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour le posséder, pour s'en nourrir, pour s'y unir, pour en vivre ? »

Ce qui est fureur, ce qui est impuissance dans l'amour corporel, est vérité et sagesse dans l'amour de Jésus : Prenez, mangez, ceci est mon corps ; dévorez, engloutissez, non une partie, non un morceau, mais le tout. Il faut que l'esprit s'y joigne ; car qu'est-ce s'unir au corps, si on ne s'unit à l'esprit ? Celui qui est uni au Seigneur, qui lui demeure attaché, est un même esprit avec lui : il n'y a qu'une même volonté, un même désir, une même félicité, un même objet, une même vie. »

C'est ce que dit le Sauveur lui-même : « De même que mon Père, qui est vivant, m'a envoyé et que moi aussi je vis par mon Père, ainsi, celui

qui me mange, vivra aussi par moi. » Jésus, par ces paroles, détermine la nature de son union avec l'âme ; cette union est faite sur le modèle de l'union de Jésus avec son Père.

Ne croyez-vous pas, dit-il à ses disciples, que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père demeurant en moi, fait lui-même les Œuvres. Plus loin, dans le même Evangile de S. Jean, il ajoute : « Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus ; mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivez aussi ; en ce jour-là, vous reconnaîtrez que je suis en mon Père et vous en moi et moi en vous. »

Ces considérations admirables sur l'union de Jésus avec l'âme, image de l'union de Dieu le Père avec son Fils, le Sauveur les précise encore dans sa prière sacerdotale, sorte de testament qu'il fait à ses disciples avant sa mort : « Que tous ils soient un, comme vous, Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient un en nous. Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé ; afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois en eux. »

Concluons avec Bossuet : « Il faut nous unir à la chair que le Verbe a prise, afin que par cette chair nous jouissions de la divinité de ce Verbe et que nous devenions des dieux en prenant des sentiments divins. »





IX

La vie divine

L'UNION de l'âme avec Dieu, n'est pas inerte ; elle est essentiellement active : « Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. » Jésus explique l'efficacité de son union avec l'âme : « Je suis la vigne et vous les rameaux. Demeurez en moi et moi en vous ; de même que le rameau ne peut porter de fruit par lui-même, s'il ne reste sur la vigne, de même, vous ne porterez pas de fruit, si vous ne demeurez en moi. » Le Sauveur nous montre par ces paroles, que ce n'est pas le rameau qui porte des fruits par lui-même ; il n'en porte qu'autant qu'il participe à la vie de la vigne, c'est-à-dire du cep qui communique la vie à toutes les

branches. Or, c'est Jésus qui est la vigne et c'est nous qui sommes les rameaux : c'est donc Jésus lui-même qui communique la vie à notre âme par sa présence en nous. « Je suis le pain de vie ; — je suis le pain vivant ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai ; c'est ma chair pour la vie du monde. »

Cette vie que Jésus va communiquer à l'âme par l'union eucharistique, d'où vient-elle, où l'a-t-il puisée ? Il l'a puisée en Dieu, son Père, source de toute vie et de toute lumière : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. » Dans le sein de son Père où il vit de toute éternité, le Verbe puise la vie qu'il doit communiquer à tous les êtres : « En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes. »

Ailleurs, Jésus explique comment son Père lui communique éternellement cette vie, puisqu'ils sont éternellement dans la même substance : « Comme le Père a la vie en soi-même, ainsi il a donné pareillement au Fils d'avoir la vie en soi-même. » Ayant éternellement la vie en lui-même et étant le principe de toute vie, Jésus a pu dire d'une manière absolue : Je suis la vie. « Dieu dit S. Augustin, a la vie en lui-même ; il communique à son Fils une vie qu'il ne reçoit pas par participation, mais étant

de même substance que le Père, il a comme lui la vie en lui-même; nous, nous ne recevons la vie que partiellement en participant à la vie du Verbe, qui a toute vie en lui. »

Cette vie que le Verbe nous communique, en nous faisant participer à sa vie, elle peut toujours se développer, toujours s'augmenter sans jamais s'épuiser, puisqu'elle est infinie. Voilà pourquoi le Sauveur nous dit : « Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment, » c'est-à-dire afin que la vie grandisse, se développe et s'accroisse toujours en eux de manière que, si c'était possible, ils devinssent semblables à Dieu. C'est la pensée de S. Paul : « Ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. » S. Pierre nous dit que les bienfaits de Dieu, les dons précieux de sa grâce, nous font participer à la nature divine.

En un mot, lorsque nous communions, lorsque nous recevons, par une grâce inénarrable Jésus-Christ: Dieu habite en nous, vit en nous, agite en nous, nous communique sa force, sa vertu, son esprit. Réellement, selon le langage de l'Apôtre, ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous ; *vivo autem jàm non ego, vivit verò in me Christus.*

Cette vie eucharistique n'est pas encore la vie du ciel, mais elle en est comme un avant-goût, elle en est un gage certain : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au denier jour. »





X

Les Joies de l'Eucharistie

La Bienheureuse Marie de l'Incarnation racontait que, lorsqu'elle fit sa première communion, elle éprouva une joie si intense et si suave, qu'elle n'aurait pas voulu l'échanger contre tout l'univers. Cette joie si pure qu'éprouvent les chrétiens, lorsqu'ils communient, avait déjà été comme pressentie par les prophètes de l'ancienne loi.

Salomon, célébrait ces joies de l'union mystique de l'âme avec son Dieu, quand il s'écriait : « Mon bien-aimé, qui se plaît parmi les lis, est à moi et je suis à lui. J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je le tiens et je ne veux plus m'en séparer. » L'âme unie à Dieu par la communion, se complaît dans

l'ineffable volupté dont elle s'enivre et Salomon lui fait dire par trois fois : « Je vous en conjure, ô filles de Jérusalem, ne troublez pas, n'éveillez pas la bien-aimée, jusqu'à ce qu'elle-même le veuille. »

Le saint roi David, le chantre inspiré du tabernacle, semble avoir eu comme un avant-goût de la communion et de ses inénarrables délices, quand il disait : « Quelle est grande, Seigneur, l'abondance de la douceur que vous avez réservée à ceux qui vous craignent, que vous exercez envers ceux qui espèrent en vous ! » Il est encore plus expressif, son langage est plus brûlant, quand il s'écrie dans le Psaume 83 : « Qu'ils sont aimés vos tabernacles, Seigneur, Dieu des armées ! Mon âme semble se fondre en quelque sorte, tant elle soupire avec ardeur après vos divins parvis ! Mon cœur et ma chair ont frémi d'amour pour le Dieu vivant ! »

En présence de Marie, S. Jean tressaillit dans le sein d'Elisabeth, et la Mère de Jésus, sentant qu'elle portait en elle plus que S. Jean, qu'elle portait en elle le Sauveur du monde, entonna le chant de la divine allégresse : « Mon âme glorifie le Seigneur. » Que d'âmes chrétiennes, remplies après la communion, d'une joie inexprimable, ont

eu recours au cantique de Marie pour remercier Jésus qu'elles sentaient tressaillir dans leur cœur : « Celui qui est puissant, a fait en moi de grandes choses ; sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent ; il a élevé les humbles ; il a comblé de biens ceux qui avaient faim. O mon âme, glorifie le Seigneur et que tout mon être frémisse de joie en chantant le Dieu qui nous a sauvés ! »

Nul mieux que l'auteur de l'Imitation n'a senti. n'a exprimé la joie incomparable du cœur qui possède Jésus : « Quand Jésus est présent, tout est doux et rien ne semble difficile ; mais quand Jésus se retire, tout fatigue. Quand Jésus ne parle pas au dedans, nulle consolation n'a de prix ; mais si Jésus dit une seule parole, on est merveilleusement consolé. Que peut vous donner le monde sans Jésus ? Etre sans Jésus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis de délices. »

Sainte Thérèse, l'amante de Jésus, si miraculeusement visitée par lui, a éprouvé dans son cœur, tout brûlant de l'amour de Dieu, les inénarrables délices de l'Eucharistie. Le dimanche des Rameaux, en recevant la sainte Hostie, il lui sembla que sa bouche était remplie du précieux

sang de Notre-Seigneur, que son visage, ses membres, tout son être en étaient couverts, tandis que son âme goûtait des suavités excessives. Notre-Seigneur lui dit : J'ai répandu mon sang avec de grandes douleurs et toi tu en jouis avec de grandes délices.

Aimons la communion comme les saints l'ont aimée ; recevons-la dans les dispositions où ils l'ont reçue et nous en savourerons comme eux toutes les douceurs. Elle sera notre consolation pendant cette vie et lorsque, au dernier moment, Jésus viendra à nous dans l'Hostie-Immaculée, nous crierons en le voyant, comme S. Joseph de Cupertino : « Voici la joie ! voici la joie ! »





XI

Le Sacrement de la grâce

Les sacrements sont les canaux mystérieux par lesquels la grâce, en se diversifiant, coule dans nos âmes. Tous les sacrements font pénétrer la grâce en nous, mais tous ne font pas pénétrer la même grâce. En les instituant, le Sauveur a tenu compte des différentes situations de la vie humaine et il a institué des sacrements pour toutes les situations de la vie. Si chaque sacrement nous communique la grâce ou certaines grâces spéciales, l'Eucharistie est réellement le sacrement de la grâce comme l'indique son nom qui veut dire la grande grâce, parce qu'il nous communique la

grâce dans sa plénitude. L'Eucharistie, dit S. Thomas d'Aquin, est la bonne grâce, parce qu'il contient Jésus-Christ qui est plein de grâce. Ce pain par excellence, dit de son côté S. Bernard, est appelé Eucharistie, c'est-à-dire la bonne grâce parce que, lorsque nous le recevons, nous ne recevons pas seulement toute grâce, mais encore Celui de qui nous viennent toutes les grâces.

Qu'est-ce donc que la grâce ? La grâce, nous le savons et le catéchisme nous l'enseigne, est un don surnaturel que Dieu nous accorde gratuitement, à raison des mérites de Jésus-Christ, pour nous conduire à la vie éternelle. La grâce n'est donc pas un don ordinaire ; elle est un don de Dieu, un don gratuit, qui a son fondement dans les mérites infinis de Notre-Seigneur et qui a pour but le salut de nos âmes. La grâce nous vient donc de Dieu : c'est Dieu, dit le Psalmiste, qui donne la grâce. Cette grâce repose sur les mérites de Jésus-Christ. Selon le langage de S. Jean : Nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour grâce ; la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce, comme la vérité, a été faite par Jésus-Christ. Cette grâce qui est l'œuvre de Jésus-Christ, doit nous conduire, dit S. Paul, à la vie éternelle : *Gratia Dei, vita æterna*.

Or, quel est l'effet de la communion? Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit Jésus, demeure en moi et moi en lui. La communion met donc en nous Jésus, c'est-à-dire l'auteur même de la grâce. Est-il étonnant que Jésus, présent en nous, répande l'effusion de sa grâce en nos âmes? O banquet sacré, s'écrie l'Eglise, où nous recevons Jésus; où, en commémorant le mystère de sa passion, notre âme est remplie de grâce. N'est-ce pas à ce flot de grâces que faisait allusion le Sauveur quand, le dernier jour de la fête des Tabernacles, il s'écriait: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive; si quelqu'un croit en moi, comme dit l'Ecriture, de son sein couleront des fleuves d'eau vive. »

N'est-ce pas de cette fontaine inépuisable de la grâce que parlait le divin Maître à la Samaritaine, quand il lui disait: Si vous saviez le don de Dieu et quel est celui qui vous dit: « Donnez-moi à boire, » peut-être lui auriez-vous fait vous-même cette demande et il vous aurait donné une eau vivifiante. — Vous n'avez rien pour puiser l'eau et le puits est profond; où prendrez-vous cette eau vive? — Quiconque boit de cette eau, aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. L'eau que je lui

donnerai, deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante pour la vie éternelle. — Donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus désormais puiser ici.

Que le cri de la Samaritaine soit le cri de toute âme avide de la communion, avide des eaux de la grâce : Seigneur donnez-nous de cette eau !





XII

Les opérations de la grâce

En recevant l'Eucharistie, nous recevons Jésus l'auteur de la grâce, et quand le Sauveur est en nous, il répand dans nos âmes devenues son tabernacle, un torrent de grâces. « En lui, dit S. Paul, habite corporellement toute la plénitude de la Divinité et vous êtes remplie en lui. » S. Jacques, qui tient le même langage, nous dit que Dieu verse en nos cœurs une affluence de dons : *dat omnibus affluenter*. Or, la grâce de Dieu, comme Dieu lui-même, agit incessamment et accomplit en nous de merveilleuses opérations.

Ces opérations de la grâce, qui sont l'œuvre de l'Esprit Saint, sont admirablement décrites par

S. Paul : « Il y a sans doute diversité de grâces, mais c'est le même Esprit ; il y a diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. La manifestation de l'Esprit est donnée à chacun pour l'utilité de tous ; à l'un est donné par l'Esprit, une parole de sagesse ; à l'autre une parole de science, selon le même Esprit ; à un autre la foi, par le même Esprit, à un autre la grâce des guérisons. Or, un seul et même Esprit opère toutes ces choses, les distribuant à chacun, comme il veut. »

Mais cette grâce que l'Eucharistie fait affluer en nous, qui nous est donnée gratuitement en vertu des mérites de Jésus-Christ, qui opère en nous le vouloir et le faire, selon la parole de l'Apôtre, n'accomplit cependant ces merveilleuses opérations qu'autant que notre volonté correspond librement à la volonté de Dieu qui, dès le commencement, dit l'Ecriture, créa l'homme et le laissa dans la dépendance de son propre conseil. Celui, écrit S. Augustin, qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Aussi, S. Paul, dans son épître à Timothée, lui dit avec insistance : « Gardez-vous de négliger la grâce qui est en vous. » Il tient le même langage, quand

il écrit aux Hébreux : « Veillez à ce que personne ne manque à la grâce de Dieu ; à ce que nulle racine amère ne lui fasse obstacle. »

Bien plus, l'Apôtre se donne comme un exemple de la fidélité à la grâce et il montre comment cette fidélité a été récompensée : il pourrait ajouter avec l'auteur du Livre de la Sagesse, tous les biens me sont venus avec elle. Ecoutez ce qu'il dit avec une profonde humilité : « Je suis le dernier des Apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu ; mais par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis, et sa grâce en moi n'a pas été stérile, car j'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas moi cependant, mais la grâce de Dieu avec moi. »

Il a conscience de sa faiblesse ; il sait qu'il ne peut rien par lui-même, mais il peut tout en celui qui le fortifie par sa grâce : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Que dis-je ? Il se complaît dans sa faiblesse, parce que, plus il est faible humainement, plus il est fort avec le secours de Dieu. Il le sait par sa propre expérience et il s'appuie sur la promesse même de Dieu, qui lui a dit de ne pas craindre dans les plus fortes épreuves, parce que la grâce lui suffit.

Ce que nous disons de S. Paul, nous pourrions le dire de Marie-Madeleine, de S. Augustin, de S. Jérôme, de tous les saints, en un mot : tous ont correspondu à la grâce et la grâce a été pour eux leur force et leur salut. Nous qui recevons dans l'Eucharistie la grâce avec une si grande abondance, rappelons-nous le conseil de l'Apôtre et n'allons pas négliger ces faveurs divines : *Noli negligere gratiam quæ inte est.*





XIII

L'Eucharistie et la Charité

Saint Luc nous dit que les disciples d'Emmaüs approchaient du terme de leur voyage ; Jésus qui les accompagnait, feignit d'aller plus loin. Ils le pressèrent, disant : « Restez avec nous, car il se fait tard et déjà le jour est sur son déclin. » Il entra avec eux. Or, il arriva que pendant qu'il était avec eux à la table, il prit du pain, le bénit, le rompit, et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent, ils le reconnurent et il disparut. Alors, ils se dirent l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et nous expliquait les Ecritures ? C'est là le premier effet

de la présence de Jésus : il échauffe les cœurs et les embrase du divin amour.

Ce divin amour, source des saintes ivresses, S. Jean, le disciple bien-aimé, le savoura délicieusement quand, après la Cène, il se reposa sur le cœur de son Maître. Lui-même, dans son Evangile, raconte comment il goûta cet ineffable bonheur : Un des disciples, celui que Jésus aimait, reposait sur sa poitrine. Comme l'enfant chéri couché sur le sein de sa mère, il cause familièrement avec son Maître et il s'établit entre eux un amoureux colloque. — Simon Pierre lui fit un signe et lui dit : Quel est celui auquel il fait allusion? C'est pourquoi ce disciple s'étant appuyé sur la poitrine de Jésus, lui dit : Qui est-ce ! —Jésus ne peut rien refuser au disciple bien-aimé dont la tête s'incline sur son cœur ; sa réponse ne se fait pas attendre et il lui dit : C'est celui à qui je présenterai du pain.

Dans cet inénarrable entretien, Bossuet dit que Jésus a fait boire S. Jean à la source même du divin amour : « C'est au cœur, dit-il que l'amour prend son origine ; Jésus donne à S. Jean son cœur et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque

dans sa source ; viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes; vient sentir de près les ardeurs qui me consument. »

S. Paul avait puisé la divine charité dans la fraction du pain, dans la communion ; elle avait dévoré son cœur et il lui chantait un hymne triomphal : « La charité est patiente, bienveillante ; la charité n'est point envieuse ; elle ne s'enfle point ; elle ne cherche pas ses intérêts ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout ; elle endure tout ; la charité ne finira jamais. »

Cette charité, elle était si fortement enracinée dans son cœur, que rien disait-il ne pourrait l'en séparer. « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? la tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le péril ? la persécution ? le glaive ? — Ni la mort, ni la vie, ni les puissances, ni la violence, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui a son fondement en Jésus-Christ. »

C'est la charité du Christ qui nous presse, ajoute le même Apôtre; c'est elle qui a poussé les saints à se dévouer, à se sacrifier, à s'immoler, à verser leur sang pour la gloire de Jésus-Christ et le salut

des âmes. C'est l'amour de Jésus dont s'enivrent les âmes au banquet eucharistique, qui faisait dire à l'auteur de l'Imitation : « L'amour de Jésus est généreux, il fait entreprendre de grandes choses et il excite toujours à ce qu'il y a de plus parfait. »





XIV

L'Eucharistie et la miséricorde

Moïse, qui se trouvait face à face avec Dieu sur la sainte montagne, témoin tant de fois de la bonté du Seigneur pour Israël, invoquait avec une grande confiance la miséricordieuse tendresse du Tout-Puissant : « Souverain Seigneur, Dieu miséricordieux et clément, patient et plein de compassion et véridique, qui gardez votre miséricorde jusqu'à mille générations; qui effacez les iniquités, les crimes et les péchés; si j'ai trouvé grâce en votre présence, Seigneur, je vous supplie de marcher avec nous, d'effacer nos péchés et nos iniquités. » Le Seigneur répondit : « Je ferai alliance à la vue de tout le monde; j'accomplirai des prodiges qui

n'ont jamais été vus sur la terre, ni dans aucune nation. »

Le Psalmiste dont la lyre a si souvent fait retentir les louanges de Dieu, s'est surtout complu à célébrer sa miséricorde dont il avait eu des preuves si manifestes: « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, car vous avez dit: la miséricorde sera établie à jamais dans les cieux. » Le Psaume 117 rappelle, comme dans une sorte de refrain, les divines miséricordes de Dieu : « Rendez hommage au Seigner parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle, qu'Israël dise maintenant qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. Que tous ceux qui craignent le Seigneur, disent maintenant qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. »

Cette tendresse miséricordieuse du Dieu qui nous a sauvés n'a pas été seulement exaltée par les prophètes, elle s'est manifestée surtout dans l'Evangile. Les Pharisiens disaient aux disciples de Jésus : « Pourquoi votre Maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ? » Jésus les entendait parler de la sorte et il leur dit : « Ce ne sont pas ceux qui vont bien, qui ont besoin de médecin, mais ceux qui sont malades ; allez donc et apprenez ce que signifient ces paroles : Je veux la miséricorde

et non le sacrifice ; car je ne suis pas venus appeler les justes, mais les pécheurs. »

Le Dieu de l'autel, pour qu'il répande sa miséricorde sur les pécheurs, exige cependant une condition : c'est que le repentir soit dans l'âme. Que fait l'enfant prodigue ? « Je me lèverai, dit-il, brisé de repentir ; j'irai vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. » Le fils repentant se jette dans les bras de son père. Que fait ce père, image du Dieu miséricordieux ? Il dit à ses serviteurs : « Vite apportez sa plus belle robe et l'en revêtez. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons-le et faisons bonne chère ; mon fils que voici était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé. »

L'exemple le plus frappant du repentir suivi de la miséricorde et du pardon divin, c'est la grande pécheresse de laquelle sept démons étaient sortis : c'est Madeleine. Se tenant derrière Jésus, elle commence par arroser de larmes ses pieds et les essuie avec ces cheveux ; elle baise les pieds du Sauveur et les embaume de parfums.

Le divin Maître n'y tient plus, il sent son cœur compatissant s'émouvoir, et s'adressant à Simon, le Pharisien scandalisé : « Je te le dis, beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup

aimé. » Le Dieu de l'Eucharistie est essentiellement un Dieu d'amour et de miséricorde ; à combien de pécheurs il a dit comme à Madeleine : Il vous sera beaucoup pardonné, parce que vous avez beaucoup aimé ! Combien comme Madeleine, selon l'expression si juste de S. Augustin, tombent souillés aux pieds de Jésus et s'en retournent purs? Combien tombent malades aux pieds de ce divin Maître et s'en retournent guéris ?





XV

L'Eucharistie et la souffrance

Le problème de la souffrance est celui qui a le plus embarrassé la sagacité des philosophes anciens. Pourquoi la souffrance? D'où vient elle? Quelle est la raison de son existence dans le monde? Un enfant du catéchisme pourrait résoudre sans difficulté cette question qui semblait insoluble à la Sagesse antique. Adam a péché et son péché a été transmis à ceux qui avaient péché en lui. Jésus, le nouvel Adam, a effacé par sa grâce le péché originel.

Si la souffrance existe toujours dans le Christianisme, c'est, comme dit S. Paul, afin que nous

16

puissions parachever en nous la passion du Christ, expier les fautes commises et acquérir, à raison de nos mérites, des droits à l'éternelle félicité. La souffrance ainsi comprise, est le merveilleux instrument de la grâce, l'échelle mystérieuse dont nous gravissons successivement les degrés et qui nous permet d'arriver à l'éternelle patrie.

Le Psalmiste compare cette ascension à la montée de Jérusalem par des chemins étroits et difficiles, qui faisait parvenir le pèlerin jusqu'à la cité sainte, à la montagne de Sion où Dieu se manifestait dans toute sa gloire.

L'auteur de l'Imitation, dans son admirable chapitre du chemin royal de la sainte croix, nous a montré comment nous devons suivre Jésus pas à pas au sentier de la souffrance. « Toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une croix et un long martyre, et vous cherchez le repos et la joie ? Vous vous trompez, n'en doutez pas, vous vous trompez étrangement, si vous cherchez autre chose que les afflictions ; car toute cette vie mortelle est pleine de misères et environnée de croix. »

Pour nous montrer comment nous devons sanctifier la souffrance, Jésus a voulu être lui-même, comme dit le prophète, un homme voué aux douleurs. Ecoutez ce que dit Isaïe : « De la

plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui ; on ne voit que blessures, contusions, plaies enflammées qui n'ont point été bandées, que l'huile n'a point adoucies. » N'est-ce pas là le portrait de Jésus pendant sa douloureuse passion ?

Non seulement Jésus a été en proie à la douleur physique, mais il a connu toutes les angoisses de la souffrance morale. Il dit à ses disciples : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; tenez-vous ici et veillez avec moi ; et, s'étant éloigné un peu, il priait en s'écriant : Mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi ; cependant, que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui soit faite ! »

Jésus n'a pas voulu seulement souffrir, il nous a fait une nécessité de la souffrance, si nous voulons pratiquer sa doctrine : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas sur mes traces, ne peut pas être mon disciple. » En souffrant, le Christ a voulu nous montrer pourquoi nous devons souffrir ; c'est pour que nous arrivions comme lui à l'éternité glorieuse : Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses, afin qu'il pût ensuite entrer dans la gloire ?

Mais le Dieu de l'Eucharistie, qui nous a enseigné le chemin de la souffrance, nous a montré aussi par la parabole du Samaritain, qu'il est le consolateur de toutes les souffrances. Un samaritain qui voyageait, vint à passer près du publicain abandonné et souffrant, et, en le voyant, il fut touché de compassion. Il approche, bande ses plaies et y verse, pour calmer la douleur, de l'huile et du vin. Jésus aussi verse sur les plaies du corps et de l'âme, le vin eucharistique ; heureux celui qui, en proie à la souffrance, aura goûté de ce vin mystérieux ! Il s'écriera avec S. Paul : Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations !





XVI

L'Eucharistie et la pauvreté

La pauvreté n'a pas été mieux comprise par le paganisme que la souffrance. Qu'était-ce que le pauvre aux yeux des païens? Un être déshérité, triste victime des célestes vengeances, un fardeau pour l'humanité, une honte pour la civilisation. Le seul moyen pour l'antiquité païenne de résoudre le problème du paupérisme, c'était de se débarrasser du pauvre comme d'un objet encombrant, de le laisser mourir ou de lui donner la mort. Pour ennoblir la pauvreté, il a fallu que Jésus-Christ lui-même vînt l'épouser et la revêtir de son manteau royal.

Jésus naît pauvre. Que disent les Anges, quand du haut du ciel, ils annoncent aux bergers la grande nouvelle ? — Il vous est né aujourd'hui un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. A quel signe le reconnaîtront-ils ? — Vous trouverez un petit enfant enveloppé de pauvres langes et posé dans une crèche. Jésus vit pauvre et travaille pour gagner le pain quotidien dans l'humble atelier de Nazareth. Quand il commence ses courses évangéliques et qu'il prêche dans son pays natal que disent ses compatriotes étonnés de la divinité de sa doctrine ? — N'est-ce pas là le charpentier, fils de Marie !

Il fut pauvre dans sa vie évangélique. Comment vivait-il ? Quelques femmes charitables, miraculeusement guéries par lui, l'accompagnaient, dit S. Luc, et l'assistaient de leurs biens. — Où habitait-il ? Un scribe s'approchant de lui, lui dit : Maître, je vous suivrai partout où vous irez. Jésus lui répondit : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » — Quand on lui demande de payer l'impôt, que fait-il ? Il n'a pas même le didrachme exigé par les publicains. A quel moyen a-t-il recours ? Il dit à Simon ; va à la mer, jette l'hameçon, saisis le premier poisson qui se présentera, ouvre-lui la bouche et tu

trouveras un statère ; prends-le et paye pour moi et pour toi.

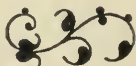
Non seulement Jésus a été pauvre, mais il a glorifié la pauvreté, il l'a entourée d'une auréole dans ses Béatitudes ; le premier il a dit : Heureux les pauvres ! *Beati pauperes*. Il leur promet le ciel que les riches ne peuvent acquérir que difficilement. Dans le festin du père de famille, symbole de l'éternelle félicité, quand les riches se sont excusés tour à tour et ont refusés ses invitations, que dit le Maître à son serviteur ? Cours à travers les places et les rues de la ville ; fais entrer ici les pauvres, les infirmes, les aveugles, les boîteux, c'est-à-dire la multitude des mendiants, des délaissés, des déshérités ; fais-les entrer au festin : *compelle intrare*.

Quel langage tient Abraham au mauvais riche vêtu sur la terre de pourpre et de byssus et passant ses jours dans les banquets ? Mon fils, souviens-toi que tu as eu en partage les biens de la terre pendant ta vie et que Lazare n'a connu que les maux : maintenant il est consolé et tu gémis dans les tourments.

Jésus a voulu diviniser la pauvreté en se l'associant sur la croix. Il mourut après qu'on lui eut enlevé ses vêtements ; il mourut dépouillé de tout

dans une complète nudité. Il promet son royaume à ceux qui ont secouru les pauvres, dont il a été le divin modèle pendant sa vie terrestre : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; venez, ô vous les bénis de mon Père ! »

Qui a dit cela ? le Dieu de l'autel, le Dieu de l'Eucharistie, caché sous les apparences du pain. Comme ces paroles sont consolantes pour les abandonnés de la terre, qui mendient le pain de chaque jour ! N'est-ce pas le cas de s'écrier avec le Psalmiste : Les pauvres mangeront et ils seront rassasiés ? Et avec S. Thomas d'Aquin : O merveille ! le pauvre, l'esclave, le petit prennent Dieu lui-même pour leur nourriture !





XVII

L'Eucharistie et la Sainteté

SAINT JEAN nous dit que pendant que Jésus, dans un ineffable colloque, s'entretenait avec la Samaritaine pour faire entrer dans son âme la vérité et le repentir, ses disciples s'en allaient à la ville voisine chercher des aliments. Survenant à l'heure où prenait fin l'entretien mystérieux et sachant que Jésus était fatigué par la route parcourue sous les ardeurs du soleil de midi, ils lui disent: Maître, mangez. — Jésus répondit: « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » Les disciples se dirent l'un à l'autre: Quelqu'un lui avait-il apporté à manger? Jésus.

faisant cesser toute équivoque, leur répondit: « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre. »

Le Sauveur, par ces paroles, montrait clairement à ses disciples qu'il y a une nourriture plus parfaite que celle qui nourrit le corps; que cette nourriture, c'est le pain eucharistique, et que le pain eucharistique a pour but, en communiquant la grâce sanctifiante, de conduire les âmes à la sainteté, en les faisant vivre de la vie de Jésus. « De même que le Père m'a envoyé et que moi aussi je vis par le Père, ainsi, celui qui me mange, vivra lui aussi par moi. »

Le divin Maître assure à ses disciples que sa nourriture est de faire la volonté de Celui qui l'a envoyé, c'est-à-dire la volonté de Dieu. Or, quelle est la volonté de Dieu? Ecoutez la réponse de S. Paul aux premiers chrétiens: « Mes frères, nous vous prions, nous vous conjurons dans le Sauveur Jésus, de marcher ainsi que vous avez appris de nous comment il faut marcher et plaire à Dieu, afin que vous fassiez des progrès spirituels; car vous savez quels préceptes je vous ai donnés de la part du Seigneur Jésus; la volonté de Dieu, c'est que vous soyez des saints; *hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra.* »

La sainteté véritable, d'après l'Evangile suppose deux choses: sanctifier son âme en faisant la volonté de Dieu; sanctifier, dans la mesure du possible, les âmes que Dieu nous a confiées, afin qu'aucune d'elles ne se perde. « Je suis descendu du Ciel, dit le Sauveur, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » C'est la première partie de la sainteté. Le divin Maître ajoute: « La volonté du Père qui m'a envoyé, c'est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. » Il précise en disant: « La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que tout homme qui voit le Fils et croit, ait la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. »

On comprend aisément que le pain eucharistique est la source de toute sainteté, car, s'écrie S. Jean Chrysostome: « Celui qui mange le pain eucharistique, devient semblable à ce pain; Jésus est la nourriture des forts: croissez, dit-il, et vous me mangerez; vous ne me changerez pas en vous, mais vous serez vous-mêmes changés en moi. » Le propre de ce Sacrement, dit de son côté S. Thomas d'Aquin, c'est de transformer l'homme en Dieu et de le rendre semblable à lui. Celui qui a Dieu en lui, enflammé d'un saint zèle, répète

avec S. Paul: « Volontiers je sacrifierai tout, je me sacrifierai moi-même tout entier pour le salut de vos âmes. Ce cri de S. Paul est celui que poussent tous les Saints qui ont mis Dieu en eux par la communion. Donc, il est vrai de dire avec le prophète Zacharie, que l'Eucharistie est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges.





XVIII

L'Eucharistie et l'Eternité

Saint Thomas d'Aquin nous dit que le pain des Anges est devenu le pain des voyageurs. La vie, suivant l'expression de S. Bonaventure, est l'itinéraire de l'âme vers Dieu. Ce pèlerinage qu'accomplit l'âme sur la terre, est plus ou moins long, plus ou moins pénible ; mais il est difficile que dans ce voyage vers l'éternité, l'âme ne rencontre pas plus d'épines que de roses ; il est rare que le terrestre pèlerin, ayant déchiré ses pieds aux cailloux et aux épines de la route, ne s'écrie pas en empruntant le langage du Psalmiste : Que mon âme est longtemps exilée ! Comme mon exil se prolonge ! ou avec S. Paul :

Je désire que mon corps, sous l'action dissolvante de la mort, se décompose afin que mon âme vive avec Jésus ; ou encore, avec le même Apôtre ; Qui me délivrera de ce corps de mort, de ce corps prison de l'âme, où elle est si exposée à se corrompre et à se perdre !

L'auteur de l'Imitation a tenu le même langage : Oh ! quand viendra la fin de ces maux ? Pourquoi pousse-t-il ce cri de navrante douleur ? Parce que, dit-il, les jours d'ici-bas sont courts et mauvais, pleins de souffrances et d'angoisses : l'homme y est souillé de beaucoup de péchés, engagé dans beaucoup de passions, agité par mille craintes, embarrassé de mille soins, emporté çà et là par la curiosité, séduit par une foule de chimères, environné d'erreurs, brisé de travaux, accablé de tentations, énervé de délices, tourmenté par la pauvreté. En face de ces misères, on comprend le cri de l'âme souffrante et exilée : Oh ! quand viendra la fin de ces maux ?

Ce désir de l'âme aspirant à l'éternité, est d'autant plus vif que S. Jean, dans l'Apocalypse, nous a peint la possession du ciel sous les couleurs les plus séduisantes pour une âme lassée de l'exil de la terre : « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus et les pleurs, les

cris, la douleur ne seront plus, parce que le premier état est passé. » Aussi, l'âme humaine fatiguée et épuisée, altérée de bonheur, s'écrie-t-elle naturellement avec le même auteur de l'Imitation : Oh ! que ce jour-là n'a-t-il lui déjà sur les ruines du temps et de tout ce qui passe avec le temps !

Or, Jésus, le mystérieux viatique, devient la nourriture de cette âme exilée sur la terre ; il la prépare aux joies de l'éternelle félicité qu'il a promises à ceux qui reçoivent dignement ce pain de vie : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts ; voici le pain qui descend du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure pas. » Cette mort, dont nous délivre le pain de vie, ce n'est pas seulement la mort du péché sur la terre, c'est encore la préservation de la mort éternelle dans la vie future : « Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Ce n'est pas comme vos pères qui ont mangé la manne et sont morts ; celui qui mange ce pain, vivra éternellement. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Que ces paroles sont consolantes au milieu des souffrances de la vie ! Le pain eucharistique est vraiment, comme l'a dit un Saint Père, « le pain des forts et des grandes âmes, *cibus grandium.* » Concluons avec le divin Maître en disant aux âmes chrétiennes, avides de l'Eucharistie, dans l'exil d'ici-bas : « Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle et que le Fils de Dieu vous donnera. »





XIX

La fréquente communion

L'EUCHARISTIE est une source inépuisable de grâces sur la terre de l'exil et le gage certain pour ceux qui la reçoivent dignement, de l'éternelle félicité. Que doivent faire les hommes pour le salut desquels a été institué ce Sacrement ? Ecouter la voix de Jésus qui les appelle à lui et qui leur dit sans cesse de son tabernacle : Venez à moi vous tous qui travaillez, qui êtes chargés d'un fardeau et je renouvellerai vos forces. Jésus ne dit pas à quelques âmes privilégiées, à quelques âmes d'élite qui ont mieux compris les délices du céleste banquet et qu'il entoure d'une particulière affection : Venez à moi et je vous ouvrirai le trésor de mes

grâces. Son appel est général, il s'adresse à toutes les âmes, sans faire exception d'aucune et il leur dit : Venez à moi et je vous soulagerai !

N'oublions pas que c'est l'appel d'un Dieu plein de miséricorde, dont le côté s'est ouvert pour nous et d'où coule sur les âmes un flot éternel d'amour et de bonté ; n'oublions pas que ce Dieu, la charité même, nous convie à son divin banquet pour se donner lui-même à nous, pour entrer en nous, pour nous communiquer son être, sa vie, ses vertus ; n'oublions pas que ce Dieu veut rendre, par cette divine communication, nos âmes heureuses sur la terre et éternellement heureuses dans le ciel. Or, comment se fait-il qu'une créature aimée à un tel point par son Dieu, que ce Dieu ait voulu mourir pour elle et se donner à elle en nourriture, résiste à l'appel de ce Dieu et ne profite pas du trésor de grâce ouvert chaque jour pour elle, où elle peut puiser chaque jour pour guérir toutes ses blessures et savourer toutes les délices ?

Aussi, les premiers chrétiens avaient compris les divines munificences de Jésus et toutes les fois qu'ils assistaient au saint sacrifice, s'ils en étaient jugés dignes, ils participaient à la fraction du pain, c'est-à-dire à l'Eucharistie. Plus tard, la foi ayant diminué, le doute ayant refroidi les âmes que

tourmentaient les passions, l'Eglise fut obligée de faire un devoir aux catholiques, s'ils voulaient rester catholiques, d'approcher au moins aux trois principales fêtes de l'année, des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Plus tard, à raison de l'affaiblissement de la foi, l'Eglise a limité cette obligation au temps de Pâques. Mais il est clair qu'un homme qui comprend son titre de chrétien, ne doit pas se borner à cette stricte obligation, sorte d'*ultimatum* posé par l'Eglise aux catholiques.

S'il veut être chrétien, il doit vivre en chrétien, et, il ne peut vivre en chrétien qu'autant qu'il participera à l'Eucharistie qui est la condition indispensable de la vie chrétienne et la source des grâces. Mais, comme il ne peut participer à l'Eucharistie qu'autant qu'il en est digne, il vivra de manière à être digne d'en approcher le plus souvent possible et, si cela se peut, tous les jours.

« Quiconque, dit S. François de Sales, use de l'Eucharistie avec dévotion, affermit tellement la santé et la vie de son âme qu'il est presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauvaise affection ; on ne peut être nourri de cette chair de vie et vivre des affections de mort. » Aussi, conclut le même saint Docteur : « De

recevoir la communion de l'Eucharistie tous les jours, ni je ne le loue, ni je ne le blâme ; mais de communier tous les jours de dimanche, je le conseille. » Il ajoute : « Pour communier tous les huit jours, il est requis de n'avoir ni péché mortel, ni aucune affection au péché véniel et d'avoir un grand désir de communier ; mais pour communier tous les jours, il faut, outre cela, avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations et que ce soit par avis de son père spirituel. »





XX

L'action de grâces

L'action de grâces, en reconnaissance des bienfaits obtenus, se pratiquait chez les Hébreux. Pendant qu'on célébrait la pâque, le père de famille élevait successivement devant tous les yeux, dit un écrivain, les mets du repas et rappelait quel souvenir s'attachait à chacun d'eux : l'Agneau immolé pour fléchir le courroux du ciel et l'ange de la mort passant sur Israël sans le frapper ; le pain d'angoisse mangé dans les terreurs de la fuite ; les herbes amères, comme la servitude dont ils étaient sortis triomphants. C'est pour ces prodiges, ajoutait-il, qu'il nous faut louer et exalter Celui qui a changé nos larmes en joie,

nos ténèbres en lumière ; c'est à lui seul qu'il nous faut chanter : *Alleluia !* Tous les convives entonnaient l'*Alleluia* : « Louez, serviteurs de Jéhovah, louez le nom de votre Dieu ! Que son nom soit béni maintenant et dans l'éternité ! Qu'il soit béni de l'aurore au couchant ! »

Cet acte de reconnaissance accompli par les Juifs pendant qu'ils mangeaient l'Agneau pascal, devrait enflammer l'ardeur des chrétiens. Les Juifs rendaient une solennelle action de grâces à Dieu, parce qu'ils mangeaient l'agneau figuratif, symbole de la délivrance de l'Egypte, image de l'Agneau sans tache dont le sang devait sauver le monde ; mais, quelle reconnaissance les catholiques ne doivent-ils pas à cet Agneau divin qui, après s'être immolé pour eux sur la croix, s'immole encore tous les jours à la sainte messe et devient la nourriture de nos âmes ? Ne devons-nous pas nous écrier avec S. Paul : « Rendons grâce à Dieu pour ce don ineffable. »

Le Sauveur lui-même a voulu nous donner l'exemple de l'action de grâces. Lorsque, dans le banquet de la cène, il eut communié ses disciples, avant de consommer entre les mains de ses bourreaux, l'œuvre de la Rédemption, il chanta, dit S. Mathieu, l'hymne de la reconnaissance et de

l'action de grâces : *Hymno dicto, exierunt in montem Oliveti ;* l'hymne achevé, ils allèrent sur la montagne des Oliviers. Quel était cet hymne brûlant d'amour qui s'échappa des lèvres du Sauveur ? Quelques écrivains prétendent que Jésus-Christ lui-même, pour la circonstance, composa cet hymne d'action de grâces. Cependant la plupart des Saints Pères et des commentateurs de l'Evangile, supposent qu'il chanta, selon la coutume des Hébreux, le grand Hallel, la grande louange, c'est-à-dire un ensemble de Psaumes qu'on appelait « Cantiques des Degrés. » Voici le commencement du Psaume CXXXV, que les catholiques peuvent chanter en action de grâces, à l'exemple du Sauveur :

Rendez hommage au Seigneur, car il est bon et sa miséricorde est éternelle. Rendez hommage au Dieu des dieux, car sa miséricorde est éternelle. Rendez hommage au Seigneur des Seigneurs, car sa miséricorde est éternelle.

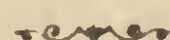
Le Psalmiste raconte brièvement toutes les merveilles accomplies par le Seigneur en faveur de son peuple et il s'écrie en terminant : Rendez hommage au Dieu du ciel, car sa miséricorde est éternelle !

Sans doute, Dieu avait accompli de grandes choses en faveur des Israélites; mais que de choses plus merveilleuses, il accomplit chaque jour dans l'Eucharistie sous nos yeux et en notre faveur! Si les Juifs, par reconnaissance, chantaient des *alleluia* à sa gloire, est-ce que des chrétiens, nourris de la chair d'un Dieu, ne doivent pas s'écrier avec plus de reconnaissance encore: Rendons hommage au Dieu du ciel, car sa miséricorde est éternelle!





TABLE



PREMIÈRE PARTIE

Le Tabernacle de Dieu

DEUXIÈME PARTIE

Le Sacrifice

TROISIÈME PARTIE

Le Dieu du Tabernacle

QUATRIÈME PARTIE

La vie eucharistique



a-175. Avignon. — Aubanel frères, imprimeurs de N. S. P. le Pape
et de Mgr l'Archevêque.

